PARALLELE
DES MOEURS
DE CE SIÉCLE,
ET
DE LA MORALE
DE JESUS-CHRIST.

Par le R. P. JEAN CROISET, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME PREMIER.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

A BRUXELLES,
Chez SIMON T'SERSTEVENS, Imprimeur-Libraire, près les RR. PP. Dominicains.

M. DCC. XXIX.
Avec Approbations & Privilége.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

AVERTISSEMENT.

ON ne ſe propoſe dans cet Ouvrage que de mettre ſous les yeux la peinture ſimple & naturelle des Mœurs de ce Siécle, & de la pure Morale de l'Evangile qui doit être chez tous les Chrétiens, la ſeule règle des Mœurs. Ces deux tableaux mis ſur le même plan à côté l'un de l'autre, feront certainement un contraſte qui peut être, à quiconque a de la droiture, du bon ſens & de la réligion, une leçon muette, à la vérité, mais plus pathétique, & plus éloquente, que le diſcours le plus élegant, & le mieux raiſonné.

Comme ce n'eſt ici à proprement parler, qu'un amas de réflexions Chrétiennes qui naiſſent naturellement du Paralléle qu'on y fait des Mœurs du tems, & de notre Morale, on n'a pas crû devoir diviſer cet Ouvrage en Chapitres; on s'eſt contenté d'y mettre ſeulement quelques titres, qui dans une matiere ſi vaſte, déterminent les ſujets de Morale les plus intéreſſans, ſur quoi roulent les réflexions.

AVERTISSEMENT.

On ne trouvera rien dans cet Ouvrage qui pique la curioſité, ni qui éblouïſſe ; on s'eſt moins étudié à faire de belles peintures qui plaiſent, que des portraits qui reſſemblent ; ce ſont des miroirs publics, où on ne doit point avoir de honte d'avouër qu'on s'y voye.

Comme ce ne ſont ici que de ſimples récits de faits tous plus communs, & des portraits faits d'après nature, l'art y a peu de part ; la ſimple expoſition naïve & ſincère des Mœurs de ce Siécle, & de la Morale de JESUS-CHRIST, *fait tout le fond & le mérite de l'Ouvrage ; ſi on n'y trouve pas l'agréable, on y trouve du moins le vrai.*

Les uſages qu'on réünit ici ſous un ſeul point de vûë ſont trop connus, & les défauts qu'on y met dans tout leur jour, ſont trop anciens, pour qu'on y trouve des penſées neuves ; on n'y promet ni tours d'eſprit fort recherchés, ni nouvelles découvertes en fait de Morale ; tout ſe réduit à mettre le Lecteur dans la douce néceſſité d'y faire des réflexions ſalutaires ſur ſa conduite peu Chrétienne ; & de ſentir que la Réligion peut être dans l'eſprit ſans être dans le cœur des perſonnes mêmes qui paroiſſent les plus réglées ; & de réconnoître combien pluſieurs de ceux qui ſe diſent Chrétiens le ſont peu.

Il eſt difficile qu'on ne trouve quelques redites dans un ouvrage de Morale où l'irrégu-

larité des Mœurs approchée ſans ceſſe de la droiture, & de la ſainteté de leur unique règle, fait naître néceſſairement les mêmes réflexions, & tirer indiſpenſablement les mêmes conſéquences. Mais outre que ces mêmes réflexions ſont toûjours aſſez variées par de nouveaux tours, & qu'elles ſont d'ordinaire repréſentées ſous des couleurs différentes : il y a certaines vérités de Morale qui ont béſoin d'être plus long-tems rémachées pour faire impreſſion ſur le cœur, & ſur l'eſprit.

Les maximes de l'Evangile les plus indiſpenſables, & les plus ſalutaires, les raiſonnemens en fait de ſpiritualité les plus juſtes, & les plus concluans laſſent, dégoutent, rebutent même des eſprits que le ſeul mot de dévotion effarouche : le Paralléle qu'on fait ici de la Morale de JESUS-CHRIST, *& des Mœurs de ce Siécle, remédie à cet inconvénient. Ce ne ſont point les penſées, ni les pieux ſentimens de l'Auteur qu'on trouve ici : c'eſt le Lecteur lui-même qui moraliſe ; & qui faiſant uſage de ſa raiſon, & de ſa Réligion, ne peut s'empêcher de réconnoître ſes égaremens.*

TABLE

DES PARAGRAPHES

Contenus dans ce Tome premier.

PARAGRAPHE PREMIER.

IDée générale de l'Esprit & des Mœurs de ce Siécle. Page 1

PARAGR. II. *Idée générale de la Morale de Jesus-Christ.* 17

PARAGR. III. *De la Vie molle.* 38

PARAGR. IV. *Des Passions.* 81

PARAGR. V. *Du Monde.* 121

PARAGR. VI. *Du Salut Eternel.* 139

PARAGR. VI. (*) *Du Commerce de la vie Civile.* 170

Fin de la Table du Tome premier.

-AT

PARAL-

PARALELE
DES MOEURS
DE CE SIÉCLE,
ET
DE LA MORALE
DE JESUS-CHRIST.

PARAGRAPHE PREMIER.

Idée générale de l'Esprit & des Mœurs de ce Siécle.

QUel Siécle peut être plus ingénieux, plus brillant, plus poli, plus fertile en grands génies, que celui où nous vivrons; devroit-il y en avoir un plus Chrétien? L'esprit y brille, le bon sens y regne, la raison y jouït de tous ses droits: la Réligion n'y devroit-elle pas fleurir? Des gens si habiles dans la scien-

ce du monde, devroient-ils l'être moins dans celle du salut? Et quand on se fait un scrupule, un crime même de manquer aux moindres devoirs de bienséance envers les hommes; peut-on se dispenser de sang froid de ses plus essentiels devoirs envers Dieu? Voilà ce qui ne paroît pas possible quand on ne consulte que la raison, & le bon sens; & voilà cependant ce que nous fait voir tous les jours notre Siécle, quand il se montre sans déguisement, & sans fard.

Ce n'est point avoir une trop haute idée du mérite de notre Siécle, de ne le croire point inférieur en habileté, en génie & en politesse aux Anciens. A la vérité, quel discernement plus juste, quelle pénétration plus étenduë, quelle érudition plus profonde, quelles pensées plus fines, & plus neuves, quelles expressions même plus délicates, & en même-tems plus naturelles que celles qui font le fond, & le mérite de tant d'Ouvrages si parfaits, qui ne cèdent qu'en âge à ceux de la plus savante Antiquité; & qui serviront, à leur tour, de modèles.

Le bon goût n'est plus aujourd'hui une qualité rare; il regne dans tous les Ouvrages d'esprit, que la justesse de goût, & de sentiment a purgés de cet amas d'éruditions peu choisies, mal digerées & fatigantes, dont l'Antiquité se faisoit honneur. Le sublime aujourd'hui, & le merveilleux n'éblouïssent plus s'ils sont vuides; on veut le vrai, & le solide; tous les faux brillans sont proscrits. On peut dire qu'il n'y a que l'excellent qui soit du goût de notre Siécle; & qu'on ne vit jamais ensemble tant d'élevation, & de brillant, avec tant de justesse, & de délicatesse dans l'esprit.

Admire-t-on une profonde litterature qui aille fouil-

fouiller jusques dans la plus réculée Antiquité, pour déterrer, pour mettre au jour des raretés ensévelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes? Rien de si précieux, rien de si exquis en ce genre chez les Anciens, qui n'enrichisse notre Siécle. Les sciences sont arrivées aujourd'hui à un point de perfection où il paroît difficile qu'elles puissent aller plus loin. Ce ne sont plus des lumiéres sombres, ni des demi-jours qui ne contentent que des demi-savans; ce sont des lumiéres pures, des connoissances claires, distinctes qui développent les mystères les plus obscurs, & qui pénètrent les sécrets les plus merveilleux de la nature. Ce n'est plus aujourd'hui une science simplement de mémoire qui fait le mérite de notre Siécle; c'est une science d'esprit, de raison, de réflexion; & si on doit faire honneur aux Anciens d'avoir fait les premiéres découvertes; que ne doit-on point aux Modernes pour avoir si fort ajoûté aux premiéres découvertes des Anciens?

En quel Siécle les Arts libéraux, & méchaniques ont-ils plus fleuri que dans le nôtre? Démosthène & Cicéron ont été les Princes de l'Eloquence. Celui-là chez les Grecs, & celui-ci chez les Romains; je ne sai si cette prééminence ne leur seroit point aujourd'hui disputée. En effet, quelle éloquence & chrétienne, & prophane, plus noble, plus vive, plus fleurie, plus majestueuse, plus fine, que celle qui regne dans la Chaire, & dans le Barreau? Ce n'est plus un entassement de figures, ni un amas de faux brillans qui font aujourd'hui le mérite d'un discours oratoire; c'est la vivacité de l'imagination; c'est la force du raisonnement; c'est la netteté de la

précision; c'eſt une noble & majeſtueuſe ſimplicité; c'eſt la fineſſe des penſées; c'eſt le tour délicat & ingénieux de l'expreſſion; c'eſt la pureté du ſtile; en un mot, c'eſt le pathétique, & le perſuaſif, le brillant, & le vrai, c'eſt tout cela qui fait aujourd'hui le caractère, & l'éloge en même-tems de l'eſprit de notre Siécle.

Qu'on louë tant qu'on voudra le Siécle d'Auguſte, comme ayant été le Siécle de la politeſſe, des beaux Arts, le Siécle du bel eſprit: le nôtre ſemble enchérir en tous ces points, ſur celui d'Auguſte. Quelle délicateſſe, quelle élevation, quel brillant aujourd'hui dans la Poëſie Latine, & Françoiſe! On peut preſque dire que le Parnaſſe eſt devenu François. Quelle perfection dans tous les Arts méchaniques! L'invention, l'habileté, l'induſtrie ne laiſſent rien à envier aux Anciens. L'eſprit n'a point vieilli; & s'il a paru languir dans les derniers Siécles, on peut dire qu'il a repris dans le nôtre plus de vigueur que jamais.

En quel âge du monde trouvera-t-on dans le commerce de la vie civile de plus belles maniéres, des bienſéances plus polies, & en même-tems plus aiſées; des airs plus nobles, & cependant moins fiers, que dans celui où nous vivons? La ruſticité eſt preſque bannie même de chez les Villageois, & la civilité eſt debarraſſée de tout ce qu'elle avoit de gênant, de groſſier, & d'incommode.

Il n'eſt pas juſqu'à la Langue que nous parlons qui ne ſe reſſente de la délicateſſe, & de l'eſprit de notre Siécle. Simple ſans baſſeſſe, élegante ſans artifice, majeſtueuſe ſans faſte, harmonieuſe ſans enflure, naïve ſans molleſſe, fleurie ſans fard; elle eſt devenuë, pour ainſi dire,

dire, la langue de toutes les Cours, & en quelque maniére de toutes les Peuples. Noble, douce, énergique, elle rélève même le brillant des penſées, & donne, pour ainſi dire, du relief à l'eſprit. On en peut dire preſque autant de la Langue de toutes les autres Nations; nulle qui ne ſe ſoit polie, enrichie, perfectionnée dans ces derniers Siécles. Tout ſe reſſent de la pénétration, de l'élegance, du bon goût de notre Siécle. Mais ce Siécle ſi eſtimable par ſon caractère d'eſprit, l'eſt-il autant par la pureté de ſes mœurs? Le bel eſprit y regne: la Réligion y fleurit-elle? On ne vit jamais tant d'eſprit, tant d'habileté, tant d'adreſſe qu'il en brille dans les enfans du Siécle; les enfans de lumiére devroient-ils être moins habiles? Et ce Siécle ſi ingénieux, ſi raffiné, ſi poli, ne devroit-il pas être le plus Chrétien?

Il eſt évident que les lumiéres de l'eſprit doivent être ſubordonnées à celles de la Foi. Là c'eſt l'homme qui penſe, ici c'eſt Dieu qui parle; là c'eſt la raiſon humaine qui éclaire; ici c'eſt la Sageſſe divine qui conduit. Quel déréglement, bon Dieu! de préferer aux lumiéres pures de la Foi, & à la Sageſſe divine, ces lueurs ſombres d'une raiſon ſi foible, leſquelles ne ſont ſouvent que des exhalaiſons allumées, pour ainſi dire, qui conduiſent au précipice, & des étincelles des paſſions qui ne peuvent faire qu'un faux jour! Croiroit-on un Siécle auſſi éclairé que le nôtre, capable d'un tel déréglement? C'eſt cependant ce que nous fait voir tous les jours notre Siécle, quand il ſe montre ſans déguiſement, & ſans fard.

Sapientes ſunt ut faciant mala, dit le Prophete, *bene autem facere neſcierunt*. Ils n'ont de l'eſ- *Jerem. 4. n. 22.*

prit, de l'habileté, de l'induſtrie, ils ne ſont ſages ſelon le monde que pour faire le mal; & ils n'ont point d'intelligence, point d'eſprit pour faire le bien. Habiles dans tout ce qui ne ſert ſouvent qu'à les perdre; on diroit qu'ils n'ignorent que la ſcience pratique du ſalut. Jamais Siécle ne fut plus fertile en grands génies; & jamais Siécle, ce ſemble, ne fut plus ſtérile en grands Saints. A méſure que le monde eſt devenu plus poli, la piété ſemble s'être affoiblie; & les eſprits en devenant plus déliés, plus délicats, plus ſubtils, ſont devenus, ce ſemble, moins Chrétiens.

Quelle plus mince ſuperficie de Réligion dans preſque tous les âges, & l'on peut même dire, dans tous les états! Le peuple a de la Réligion, on en trouve chez le Bourgeois, on voit, graces au Ciel, des Grands du monde qui ne rougiſſent point de l'Evangile; mais n'a-t-on pas raiſon de dire que le nombre de ces ames choiſies ne fut jamais ſi petit; & que la voye ſpacieuſe qui méne à la perdition, ne fut jamais ſi fréquentée? Quelle plus viſible, quelle plus frapante contradiction de créance & de mœurs dans la plûpart des gens! Voyez les Chrétiens de plus près, diſoient hardiment aux Payens de leurs tems, les illuſtres Apologiſtes de la Réligion Chrétienne; voyez les Chrétiens de plus près, examinez leurs mœurs, épluchez ſcrupuleuſement toute leur conduite; étudiez avec ſoin toutes leurs démarches; & jugez par la pureté de leurs mœurs, & par l'édifiante régularité de leur vie, de l'excellence, & de la ſainteté de leur Réligion. Une telle propoſition feroit-elle aujourd'hui chez les Payens, ou chez les Mahométans, un grand nombre de Proſélytes à la

Réli-

Réligion Chrétienne ? Et le Paralléle de nos mœurs, & de la Morale de l'Evangile, convertira-t-il beaucoup d'Hérétiques ? Sera-t-il un puiſſant motif de converſion aux libertins ?

On diroit qu'on n'a de l'eſprit aujourd'hui, & de l'adreſſe dans le monde, que pour ſe damner avec moins de trouble & de rémords. On eſt vicieux, pour ainſi dire, avec bienſéance. Les vices aujourd'hui les plus groſſiers ſont adoucis, & comme ſpiritualiſés par des airs de politeſſe qui les maſquent. La débauche n'a plus rien d'impétueux, ni de farouche. Il ſemble auſſi que le déréglement dans les mœurs civiliſés, a apprivoiſé la conſcience, laquelle étant moins effarouchée crie moins haut. Delà cette tranquillité, cette ſécurité affectée dans le libertinage de ce Siécle; & cette pruderie de théatre, au milieu même de la plus effrénée diſſolution. On ne vit jamais moins de piété, moins de Réligion, avec de plus belles maniéres. On ne ſût jamais ſi bien l'art de joindre l'irréligion avec toutes les bienſéances. A la vérité on a de l'horreur d'une licence tumultueuſe, d'un libertinage qui fait du bruit ; une licence muette, & paiſible eſt plus du goût de ce Siécle; on condamne une impiété effrontée qui en ſe montrant, ſe décrie; le grand art du monde aujourd'hui eſt de ſavoir ſe contrefaire, & de maſquer. On eſt vicieux ſans le paroître ; on n'affecte point de paroître dévot, on ſe fait même une eſpèce d'honneur de ne le pas être; on s'étudie ſeulement à ne ſe pas faire la mauvaiſe réputation d'être impie, ou ſans Réligion ; & on peut dire que ce ménagement ſi commun fait preſque tout ce qu'on appelle aujourd'hui honnête homme ſelon le monde.

Il eſt évident que l'eſprit du monde a trouvé

le ſécret de déguiſer le vice, & de plâtrer la corruption du cœur ; mais cet art de déguiſement ſi uſé, rend-il l'ame plus pure ? L'eſprit fécond aujourd'hui plus que jamais en déguiſement, s'étudie à défigurer, ſelon ſes interêts, tantôt les vices, & tantôt les vertus. On ne s'applique guère dans le monde qu'à préſenter aux yeux un tableau qui éblouïſſe par la vivacité des couleurs, & qui charme par leur nuance ; tandis que l'ame eſt ſouïllée, noircie, défigurée par des vices honteux. Ce ſont ces ſépulcres blanchis qui ſont aujourd'hui la principale décoration du grand théatre du monde ; mais après que la Comédie eſt jouée ; que de regrets, bon Dieu, & quelle cruelle confuſion pour les Actrices, & pour les Acteurs !

Ce n'eſt point une hypocriſie de Réligion qui regne dans ce Siécle parmi les gens du monde, on ne contrefait pas le dévot ; c'eſt une hypocriſie de mœurs ; on contrefait l'honnête-homme. Jamais Siécle peut-être ne fut ſi habile que le nôtre dans l'art de maſquer. Momerie pitoyable que ce déguiſement en fait de probité ; comme s'il pouvoit y avoir dans le monde un véritable honnête-homme, qui ne fût pas véritablement homme Chrétien.

Avoir de la probité ſelon le monde, & avoir de la Réligion, ce ſont deux choſes qu'on a de tout tems diſtinguées, & en effet elles préſentent d'abord un ſens différent ; cependant toutes différentes qu'elles paroiſſent, elles ont néanmoins entre elles une liaiſon ſi étroite, qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui n'a point de Réligion, ait une véritable probité ; & qu'il n'eſt pas plus poſſible, qu'un homme qui n'a pas le fonds d'une vraye probité, ait une Réligion ſolide.

Point

Point de probité ſans la vertu de Réligion; c'eſt-à-dire, que qui a peu de Réligion ne ſauroit être véritablement honnête-homme; on en imitera tous les traits; on en aura tous les dehors; on en contrefera les maniéres, l'air, l'apparence, mais on n'en ſauroit avoir le fonds. Notre Siécle eſt fécond en ces ſortes de ſinges. La qualité d'honnête-homme ne fut jamais ſi commune; mais peut-on dire qu'il n'y eut jamais dans le monde plus de bonne foi, de droiture, qu'il n'y eut jamais plus de véritable probité; cependant ſans probité, y eut-il jamais honnête-homme?

S'il ne falloit pour être honnête-homme que ſavoir faire un compliment à propros, rendre ſervice de bonne grace, figurer dans une compagnie, avoir de la complaiſance, remplir tous les devoirs de bienſéance; être de belle humeur, avoir de belles maniéres, être poli: l'honnête-homme ne ſeroit pas ſi rare; un honnête-homme ſeroit un homme honnête, civil, obligeant, qui ſait vivre ſelon le monde, & la qualité d'honnête-homme conviendroit à tous les honnêtes gens. Mais dans le Chriſtianiſme, l'honnête-homme, à proprement parler, ne ſe dit que d'un homme de bien qui ſait vivre, qui a du mérite, de la probité, de la piété. Cette noble qualité dépend plus des mœurs que de l'étude, & de la ſcience du monde. Ceux avec qui nous vivons en ſociété n'exigent pas ſeulement que l'on ſoit honnête-homme pour eux; ils veulent qu'on le ſoit auſſi pour ſoi; & il n'y a que la Morale de Jeſus-Chriſt qui puiſſe faire en ce ſens un véritable honnête-homme; ſans elle toute la politeſſe

teſſe ne peut faire que des ſinges de l'honnête-homme ; on en a l'air, on en contrefait toutes les maniéres ; mais on n'en a ni le mérite, ni le fonds, ni la probité.

Il y a dans le monde beaucoup de gens d'eſprit ; mais y a-t-il autant de gens qui ayent de la probité ? Chacun ſe pique d'être honnête-homme, cependant peu de gens aujourd'hui dans le monde en qui on trouve une probité incorruptible, inaltérable, & qu'aucun interêt de haine ou d'ambition n'ait jamais ſéduit.

On peut dire qu'une exacte probité eſt une qualité fort commune, & une vertu rare ; c'eſt-à-dire, qu'on en a tous les dehors, ſans en avoir le fonds qui eſt une piété ſolide ; notre Siécle a, ce ſemble, trop peu de Réligion, pour avoir beaucoup de probité.

A méſure que l'eſprit s'eſt rafiné, cette noble ſimplicité de conduite, cette droiture, cette bonne foi, cette franchiſe d'ame qui faiſoit tant d'honneur à nos Peres, ſe ſont affoiblies, elles ont preſque diſparu. On en a ſauvé les apparences, les déhors ; mais les ſinges des gens de probité, des honnêtes gens, des gens de bien, ne ſavent pas toûjours les contrefaire ; la plûpart des gens aujourd'hui ne ſe montrent aux autres que maſqués.

Avoir de la probité, c'eſt avoir des mœurs pures, c'eſt avoir une bonne foi, une droiture à toute épreuve, c'eſt vivre ſelon les Loix & les maximes de l'Evangile, c'eſt avoir les paſſions mortifiées, c'eſt être le maître de ſes paſſions ; il eſt donc évident qu'il n'y a que la Morale de Jeſus-Chriſt qui puiſſe former un véritablement honnête-homme. Eſt-ce à cette écôle que ce qu'on appelle aujoud'hui honnête-homme ſelon

le

le monde, prend ſes leçons? Quelle différence d'idées & de maximes!

Savoir prendre des ſentiers détournés pour aller à ſes fins, c'eſt ſelon le monde avoir de l'eſprit; aller droit, ce n'eſt plus la ſcience du monde; tant de droiture aujourd'hui, c'eſt ſimplicité. Au défaut d'habileté, on ſe ſert de fineſſe; la duplicité eſt ſi fort du goût de notre Siécle, qu'on paſſe preſque pour imbécille ſi on eſt ingénu, naïf, ſincère, & vrai.

On eſt la dupe de ſa propre droiture, & de ſon bon cœur, ſi l'on compte aujourd'hui ſur les complimens les plus gracieux, ſur les démonſtrations d'amitié les plus tendres, à moins que l'interêt, ou quelqu'autre paſſion n'en ſoit le principe, & le grand reſſort. Les civilités aujourd'hui ne ſont proprement que des jeux de mots, ou une ſcene d'honnêteté, de civilité, de politeſſe, où chacun jouë un faux perſonnage; le monde eſt un commerce d'apparence de bonne foi, & de tendreſſe, où celui qui donne des réalités, eſt pris pour dupe. Jamais Siécle ne fut plus habile en l'art de diſſimuler.

Combien de flateurs ennuyans qui vous fatiguent de cent fades louanges toutes uſées, & qu'ils croyent eux-mêmes toutes fauſſes. Ils louent vos talens qu'ils ne connoiſſent pas, & qu'ils eſtiment encore moins; & tandis qu'ils vous prodiguent leur encens, ils ſe mocquent dans le fond du cœur, de ce que vous étes aſſez ſimple, ou aſſez vain pour les croire.

Vient-on de placer quelqu'un dans un poſte éclatant, le croit-on en crédit, le voit-on en état de faire des graces? C'eſt un débordement de louanges en ſa faveur; l'envie, la jalouſie, la haine même parlent comme l'adulation; c'eſt

tout

tout à coup un homme d'un mérite ſupérieur, d'un inſigne valeur; c'eſt un héros, c'eſt un génie du premier ordre. Il eſt ſi prodigieuſement flatté dans toutes les peintures qu'on fait de lui, qu'il paroît difforme près de ſon portrait. Ce même homme commence-t-il à chanceller dans ce poſte, ſa faveur paroît-elle décheoir? tout ſon mérite dans l'eſprit des gens, ſuit ſa fortune; dès qu'on ne le voit plus dans cette premiére place, on ne lui trouve plus d'eſprit, & encore moins de mérite. Hier c'étoit un homme extraordinaire, demain on le mettra immédiatement au-deſſous du rien. On dira peut-être que ce manque de droiture, de ſincérité, de bonne foi dans le monde eſt trop ancien, pour en faire un crime à notre Siécle; mais on doit avouër que la duplicité de ſentimens & de paroles ne fut jamais ni ſi maligne, ni ſi univerſelle que dans ce Siécle; on ne ſe maſque point en ruſtre ni en ſauvage; c'eſt aujourd'hui une diſſimulation fine & honnête; on ſe jouë réciproquement les uns des autres; on ſe mépriſe, mais poliment.

Combien trouve-t-on aujourd'hui de mécompte dans les amitiés! Combien de gens vous étouffent de careſſes dans le particulier, qui ne vous connoiſſent en public! Quelle affinité, quelle amitié, quelle parenté proche, à l'épreuve de l'interêt! La politeſſe de notre Siécle, n'a pas humaniſé cette barbare paſſion. On ne vit jamais tant d'âpreté, tant de dureté, on pourroit même ajoûter tant d'inhumanité, qu'on en a vû de nos jours dans la ſociété civile, & dans les familles, en fait d'interêt. Notre Siécle en peut plus fournir de preuves & d'exemples que tout autre. Qui eſt-ce qui ne conſulte aujourd'hui

ſon interêt propre, quand il s'agit de celui d'autrui ? Et chez qui eſt-ce que l'interêt d'autrui n'eſt pas ſacrifié, quand il ſe trouve en concurrence de l'interêt propre ?

On parlera ailleurs des paſſions ; on ſe contente de dire ici que nul Siécle peut-être, où elles ayent jamais regné avec plus d'empire que dans le nôtre. Tout plie aujourd'hui ſous leur tyrannie; & on peut dire qu'elles ſont le principal mobile des actions, & le reſſort caché des plus grandes entrepriſes. Autrefois elles ne ſe montroient qu'en certain âge, aujourd'hui on augure mal d'un enfant en qui les ſaillies des paſſions ne préviennent pas l'uſage de la raiſon; nul Siécle plus ſpirituel, nul auſſi où les paſſions ayent été plus vives ; & je ne ſai ſi ce n'eſt point à la vivacité des paſſions, que l'eſprit dans ce Siécle, doit ce qu'il a de plus vif, & de plus brillant.

En quel Siécle vit-on jamais un luxe plus exquis, & plus outré ? On ne diſtingue plus les conditions par les habits, ni guère plus par les livrées ; le faſte des nouveaux venus, efface preſque celui des Anciens, du moins eſt-il moins modeſte. Nos Peres avoient ignoré juſqu'aux noms de ces ſomptueux embelliſſemens, de ces folles dépenſes, de cet amas orgueilleux de ſuperfluités, de ce rafinement de goût, & de parures, que l'eſprit du Siécle a inventés pour jetter de la poudre aux yeux, pour éblouïr, & ſupléer par cet étalage brillant de magnificence, au peu de mérite de ceux qui ont beaucoup de vanité, une noble, naïve, ingénuë ſimplicité; une modeſtie majeſtueuſe ſur un riche fond de vertu, étoient les ſeuls ornemens dont les anciens Chrétiens ſe faiſoient honneur. Et à la vé-

rité quel mérite donne à un homme qui n'en a point, ce caroſſe doré, cette riche livrée qui le ſuit, & ces ſix bêtes qui le traînent ? Le coloris ne réforme jamais l'irrégularité des traits. Cependant ce n'eſt guère aujourd'hui que ſur ces dehors impoſans, que porte, ce ſemble, tout le mérite de la plûpart de ceux qui figurent le plus dans le monde; & voilà le génie, & le goût de notre Siécle; & voilà auſſi ce qui le décrie le plus. On paſſe aux enfans qu'ils ſoient charmés de tout ce qui brille, de tout ce qui pétille, & qui éblouït; mais que des hommes réhauſſent l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes, en s'imaginant par une illuſion groſſiére, qu'ils ſont réellement plus grands, parce qu'ils ſont dans une plus grande maiſon; & qu'ils doivent être plus eſtimés, parce qu'ils ſont plus richement vêtus, quelle folie ! Certainement quand on a prélevé le prix de l'étoffe, & l'habileté de l'ouvrier: que reſte-t-il à cet homme ſi magnifiquement meublé, ſi richement vêtu, quand il n'a pas d'autre mérite ? Un viſage mal-fait n'eſt pas embelli par le fard, & par la parure; il en paroît au contraire toûjours plus laid.

Les mœurs ne furent peut-être jamais ſi peu Chrétiennes, que dans ce Siécle, parce que la foi ne fut peut-être jamais ſi foible; on vit mal, quand on croit peu. En quel Siécle la foi Chrétienne a jamais été, ce ſemble, ſi affoiblie ? Faut-il être ſurpris que la corruption du cœur ſuive le déréglement de l'eſprit ? Combien de gens aujourd'hui n'ont qu'une foi morte ! En combien d'autres elle eſt mourante ! & chancellante dans la plûpart ! Il eſt tout viſible que la mauvaiſe

vaiſe conduite des Chrétiens vient des doutes qui traverſent & extenuent leur foi ; & en quel Siécle les doutes ſur la foi ont été plus fréquens, moins effrayans, plus opiniâtres?

Le Pyrrhoniſme eſt devenu, pour ainſi dire, la Secte dominante aujourd'hui dans le monde; les eſprits les plus épais, les plus courts, les plus petits genies, croyent aujourd'hui ſe donner du relief, en mettant en queſtion les vérités les plus ſacrées, & en doutant de tout en matiére de Réligion. Un jeune étourdi, un vieux libertin, un impie, croyent paſſer un vernis ſur la corruption de leurs mœurs, en ſe faiſant un ſot honneur de douter de la plûpart de nos plus ſaints Myſtères; quand un petit génie eſt impie, il fait parade de ce qui le décrie le plus, & qui doit le faire plus rougir.

Depuis que les Hérétiques, pour groſſir leur parti, ont donné juſqu'à l'artiſan, juſqu'aux femmes, droit de ſuffrages dans les matiéres de Réligion : les vérités les plus eſſentielles de la Foi ont été comme en proye à l'erreur, & à toutes les fatuités des plus petits génies. Le Fanatiſme a ſuivi de près le déréglement de cœur & d'eſprit. On a vû juſqu'à l'artiſan, juſqu'à des femmelettes oſer dogmatiſer ſur les matiéres les plus profondes & les plus abſtraites de la grace; & pouſſer même l'imbécillité, & le fanatiſme juſqu'à en appeller des Conſtitutions du Saint Siége, & de ſes déciſions. Et voilà ce qui ſera éternellement l'opprobre de notre Siécle.

Ce Siécle eſt fertile en beaux eſprits; mais eſt-ce l'eſprit de Jeſus-Chriſt, ou l'eſprit du monde qui regne dans ce Siécle? Il ne faut pas rêver long-tems pour avouër que l'eſprit de Jeſus-Chriſt a peu d'autorité, eſt peu ſuivi aujourd'hui

dans le monde. Si on excepte les Sociétés Réligieuſes, & une poignée d'ames Fidèles, où trouve-t-on que l'eſprit de Jeſus-Chriſt anime toutes les actions, & règle toute la conduite?

En quel Siécle l'eſprit du monde s'eſt-il inſinué avec plus d'adreſſe dans le cœur, & s'y eſt-il établi avec plus d'empire, que dans le notre? le mondain fait ſouvent diſparoître le Chrétien. On n'étudie preſque plus que la ſcience du monde; & chacun ſe fait un mérite du progrès qu'il y fait. On n'a plus de goût que pour ce qui a l'air du monde, & qui porte un caractère de mondanité: quel autre Oracle conſulte-t-on aujourd'hui dans le monde, que ſon Eſprit? Rien n'eſt de miſe, rien ne paſſe que ce qui eſt marqué à ſon coin. Toutes ſes déciſions ont force de loi; l'uſage, la mode, le caprice même des femmes mondaines, leur goût, & celui d'un tas de libertins, en ſont preſque les ſeuls interprêtes. Le monde veut, le monde demande, c'eſt aujourd'hui le goût du monde, que dira le monde? Voilà ce pitoyable jargon que tout le monde entend; tandis que l'Evangile eſt devenu, pour ainſi dire, pour la plûpart des gens, une langue étrangère.

Chacun accuſe ſon Siécle de dépravation; mais ſans vouloir faire trop le Jérémie, vit-on jamais moins d'innocence dans la jeuneſſe? ſi peu de régularité de mœurs, & de conduite dans ceux qui ſont dans un âge plus mûr? Vit-on jamais moins de bonne Foi, moins de droiture dans preſque toutes les profeſſions? Vit-on jamais moins de piété dans tous les états, & combien peu de Réligion dans preſque tout ce qu'on appelle gens du grand monde? Le libertinage pour être plus civiliſé, en eſt-il moins public,

ou

ou moins univerſel ? & l'indévotion eſt-elle aujourd'hui peu commune ?

L'iniquité, dit l'Ecriture, *s'eſt répanduë en torrent ſur la terre* ; & ce torrent groſſi durant ſon cours par bien des ruiſſeaux, a inondé tout l'Univers. On peut dire que dans les Siécles paſſés, ce torrent reſſerré par les bornes étroites d'une contrée, d'un païs, d'un climat, ſe répandoit impétueuſement avec grand bruit, avec fracas ; mais depuis que ſes eaux ſe ſont répanduës de tous côtés, le bruiſſement, pour ainſi parler, s'eſt moins fait entendre. L'eſprit, la politeſſe de notre Siécle, ont trouvé le ſecret d'en calmer les flots. Ce n'eſt plus une mer en courroux qui ſe faſſe entendre de loin : c'eſt une eau dormante, c'eſt une eau croupiſſance qui infecte tout par ſa corruption ; & tel eſt le déréglement des mœurs de notre Siécle. Oſ. 4. ℣. 2.

PARAGRAPHE II.

Idée générale de la Morale de JESUS-CHRIST.

LA Morale eſt la doctrine des mœurs ; c'eſt la ſcience qui enſeigne à conduire ſa vie & ſes actions ; c'eſt à proprement parler, l'art de bien vivre. La Morale aprend à donner des limites aux paſſions, à cultiver les vertus, & à déraciner les vices. Tous ſes préceptes tendent à détromper la raiſon des erreurs de l'imagination, & des ſens, & à préſerver le cœur des maladies qui lui ſont les plus ordinaires. Elle aprend à moderer les déſirs, à tendre à ſa derniére fin, à ne ſe point méprendre dans le choix des moyens,

& à régler conformément à la véritable règle des mœurs, toutes les actions de la vie.

Si le dogme fait comme le fond de la Réligion, la Morale en eſt, pour ainſi dire, l'ame. Inutilement croiroit-on les plus grandes vérités, ſi la vie dément la foi. Qu'on nous laiſſe vivre comme nous voudrons, diſent tous les libertins, nous croirons aiſément tout ce qu'on voudra; *mais la foi ſans les œuvres eſt une foi morte.* Que ſert à l'eſprit d'être éclairé, ſi le cœur ne ſuit pas ſes lumiéres? L'eſprit préſente le modèle, mais c'eſt proprement au cœur, & à la volonté à faire le portrait. Si la pure ſpéculation, ſi la ſeule & ſtérile connoiſſance pouvoit ſuffire dans le Chriſtianiſme: les Démons ſeroient tous des Héros Chrétiens. Le bel eſprit peut faire des Savans, mais ce ſont les bonnes mœurs qui font l'honnête-homme. C'eſt la vertu, c'eſt la régularité de la vie qui fait le vrai mérite; point de véritable probité ſans vertu.

Jac. 2. ℣. 17.

Nulle Secte qui n'ait preſcrit des régles des mœurs; nul des Philoſophes Payens qui n'ait été à proprement parler, un vrai fanfaron de Morale; auſſi comme ils erroient tous dans le principe, leurs règles de conduite étoient toutes défectueuſes; & avec tout leur étalage de préceptes, de leçons, de maximes, ils n'ont pû faire qu'un faux portrait de l'homme ſage, qu'un vain fantôme d'un homme de bien. Renfermez dans les bornes étroites de l'eſprit humain, toute leur Morale n'étoit qu'une police imaginaire; c'étoit toûjours une paſſion dominante qui entreprenoit de dompter toutes les autres, & qui s'attribuoit le droit de leur faire des leçons. Toute leur ſcience ſe réduiſoit à plâtrer les vices, à embélir les dehors, & à contrefaire l'homme

me ſage ; & l'on peut dire que toute leur Morale tendoit à faire des ſinges de l'honnête-homme ; & à aprendre l'art de maſquer durant toute la vie, à viſage découvert.

Il n'y a que la Morale de JESUS-CHRIST qui puiſſe réformer les mœurs, parce qu'il n'y a qu'elle qui apprenne à dompter les paſſions ; qu'il n'y a qu'elle qui puiſſe apprendre les routes ſûres de la pure vertu ; parce qu'il n'y a qu'elle qui renferme toutes les règles de la véritable ſageſſe ; toute autre Morale eſt une Philoſophie toute pure, & une probité de Payen. JESUS-CHRIST ſeul eſt la voye, la vérité, & la vie, il eſt lui-même la Sageſſe éternelle ; ce n'eſt que dans ſon écôle que peut s'apprendre la vraye doctrine des mœurs. Le caractère de la véritable vertu, & les règles de la plus exacte probité, ne ſe trouvent que dans ſon Evangile ; il n'y a que ſes préceptes & ſes maximes qui ſoient la ſource du vrai mérite, & qui puiſſent rendre un homme parfait.

Quelle ſublimité, quelle ſpiritualité, quelle ſolidité dans ſa doctrine ! Quelle pureté, quelle ſainteté dans ſa Morale ! Quelle ſageſſe Divine dans toutes ſes loix ! Ses leçons ne ſe réduiſent point à étaler une prud'hommie théatrale, & à faire un perſonnage ſupoſé, comme celles de tous les Philoſophes Payens ; rien n'eſt plus oppoſé à la morale de JESUS-CHRIST que l'hipocriſie. La Morale Evangélique ne ſe contente pas de régler les dehors, & la conduite extérieure, qui ſert à ſe faire une belle réputation parmi les hommes ; mais elle domine ſur le cœur, & va porter le flambeau, pour ainſi dire, juſques dans cette ſource ſécrete, & cachée de nos actions. C'eſt elle qui purge le cœur de tout

ce qu'il a de terreſtre & de vicieux, & qui détrompe l'eſprit de toutes les illuſions dont il prend plaiſir de ſe répaître. L'erreur diſparoît dès qu'on écoute cette divine doctrine, dès qu'on conſulte cette ſainte Morale; tout faux jour s'évanouït dès qu'on la ſuit. La vertu la plus pure rentre dans tous ſes droits, dès que cette ſuprême règle des mœurs domine: & quoiqu'en diſe la fauſſe prudence des enfans du ſiécle, il eſt certain qu'il n'eſt point de véritable honnête-homme dans le monde, que celui qui règle ſes mœurs ſur la Morale de l'Evangile; point d'honnête-homme que l'homme véritablement Chrétien. Nulle autre juſte idée de la véritable ſageſſe, nulle autre véritable règle des mœurs que cette Divine Morale; toute autre voye égare; tout autre ſiſtême porte à faux.

Le culte Divin eſt le premier, & le plus eſſentiel devoir de l'homme: dans quelle écôle la ſainteté, la pureté, la ſpiritualité de ce culte eſt-elle portée à une plus haute perfection, que dans celle de JESUS-CHRIST?

Preſque dès l'enfance du monde, ce ſemble, le culte qu'on rendoit à Dieu n'étoit guère, pour ainſi parler, qu'une bienſéance de devoirs dans la plûpart des hommes; & depuis même dans toutes les Sectes, qu'une momerie de Réligion. Le peuple Juif étoit le ſeul qui connût le vrai Dieu, & qui l'honorât d'un vrai culte; mais on peut dire que ce culte avant JESUS-CHRIST, quelque vrai, quelque réligieux qu'il fût, il ſe reſſentoit trop de la groſſiéreté d'un peuple tout charnel, tout terreſtre, pour n'être pas dans la plû-

plûpart fort imparfait. Il n'y a à proprement parler, que la Doctrine, que la Morale de JESUS-CHRIST qui ayent ſû ſpiritualiſer, pour ainſi dire, ce culte, & rendre l'eſprit & le cœur de l'homme véritablement réligieux, en les rendant Chrétiens. *Le tems eſt venu*, diſoit ce Divin Sauveur, *que les véritables adorateurs adoreront le Pere en eſprit, & en vérité, car c'eſt de tels adorateurs que cherche le Pere.* On adore Dieu en eſprit & en vérité, quand on l'adore avec un eſprit animé de la Foi, & avec un cœur qui réaliſe, pour ainſi dire, l'hommage. Tout culte de Réligion dénué de cet eſprit intérieur, n'eſt que pure grimace; il n'y a que la Doctrine, que la Morale de JESUS-CHRIST qui nous ait appris à honorer Dieu d'un vrai culte; à l'adorer en eſprit & en vérité; à l'aimer d'un amour pur, généreux, tendre, & à le ſervir par amour, avec ferveur, & ſans rétour. *Joan. 4. v. 23.*

Quel vice, quelle légère même imperfection ne condamne pas cette Morale; & à laquelle éminente ſainteté ne porte-t-elle pas tous les Chrétiens!

L'homme eſt naturellement ſuperbe; quelle Morale humilie plus & l'eſprit & le cœur de l'homme que celle de JESUS-CHRIST? Ce n'eſt pas aſſez d'être humble d'eſprit, c'eſt-à-dire, de croire qu'on n'a ni vertu, ni belles qualités, ni mérite: il faut être encore humble de cœur, c'eſt-à-dire, être bien-aiſe, ſouhaiter même que les autres le croyent. Arrogance, fierté, faſte, oſtentation, préſomption, bonne opinion de ſoi-même, ſotte gloire, tout eſt réprouvé, tout eſt interdit, proſcrit par notre Morale, qui veut que l'humilité de cœur ſoit comme la baſe de toutes les vertus Chrétiennes, & que le mérite le

plus réel & le plus brillant, la vertu la plus applaudie, ſoient inconnus, pour ainſi dire, à celui qui les a ; & qu'après avoir rempli même avec ſuccès tous ſes devoirs, on ſe regarde encore comme un ſerviteur inutile ; ſans qu'il ſoit permis ſelon l'eſprit & la perfection de la Morale Evangélique, quelque ſupérieur qu'on ſoit en vertu, en belles qualités, en génie, de croire qu'on ſoit encore arrivé au niveau de ſes égaux.

L'inſatiable avidité du bien ne trouve de frein que dans la Morale de l'Evangile. Quel déſintereſſement plus univerſel, plus abſolu, plus ſincère que celui que notre Morale exige de tous les Chrétiens ? *Qui non renuntiat omnibus quæ poſſidet, non poteſt meus eſſe diſcipulus.* Quiconque ne rénonce pas à tout ce qu'il poſsède, c'eſt-à-dire, quiconque aime trop ſes richeſſes, quiconque poſsède quelque choſe avec attache, quiconque n'eſt pas dans la diſpoſition de ſacrifier tout ce qu'il a, plûtôt que d'offenſer Dieu ; de perdre tous ſes biens, plûtôt que de perdre la grace : celui-là ſe flatte en vain d'être diſciple de JESUS-CHRIST. Sa Morale ne défend pas ſeulement d'envahir le bien d'autrui, elle oblige tous les Fidèles d'aſſiſter tous les malheureux de ſon propre bien. Loin de ſuſciter des procès, pour ſatisfaire une cupidité affamée : abandonnez, dit le Sauveur, abandonnez même votre manteau, à celui qui veut vous plaider pour avoir votre robe. *Et ei qui vult tecum judicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium.*

Luc. 14. *v.* 33.

Matth. 5. *v.* 40.

La Morale de JESUS-CHRIST veut qu'on s'attendriſſe ſur toutes les misères d'autrui. Toute ame dure eſt peu chrétienne. Un attendriſſement même ſuperficiel, qui ſe réduit d'ordinaire

à un pur compliment, ou à de ſimples larmes ſtériles, ne ſatisfait pas à la Loi. JESUS-CHRIST demande une charité compatiſſante à la vérité, mais effective, mais univerſelle, & ſi parfaite, qu'il prétend qu'elle caractériſe tous ſes enfans: *In hoc cognoſcent omnes quia diſcipuli mei eſtis ſi dilectionem habueritis ad invicem.* La marque à quoi tout le monde connoîtra que vous étes mes diſciples, c'eſt ſi vous vous entr'aimés. Il veut même que l'amour qu'il a eu pour nous, & qui l'a porté à donner ſa vie pour notre ſalut, ſoit le modèle de celui que nous devons avoir pour nos freres. *Ut diligatis invicem ſicut dilexi vos.* Et c'eſt ce commandement ſpécial du Seigneur, un des mieux marqués de la Morale chrétienne, qui fait dire à S. Jean : Mes chers enfans, que notre amour que nous devons avoir les uns pour les autres, ne ſoit point en paroles, ni ſur la langue, mais qu'il ſoit effectif, & qu'il ſe manifeſte par les œuvres: *Filioli mei non diligamus verbo neque linguâ, ſed opere, & veritate.*

Joan. 13. v. 35.

Joan. 13. v. 34.

1. Joan. 3. v. 18.

Sachez, mes freres, nous dit l'Apôtre S. Jaques, que la juſtice s'exerce ſans miſéricorde envers celui qui n'a point uſé de miſéricorde. *Judicium enim ſine miſericordia illi, qui non fecit miſericordiam.* Que ſi un de nos freres, ajoûte-t-il, ou une de nos ſœurs manquent d'habit, & qu'ils n'ayent pas dequoi vivre chaque jour; & que quelqu'un de nous vienne à leur dire : allez en paix, Dieu vous aſſiſte ; puiſſiez-vous avoir dequoi vous garantir du froid, & dequoi vous raſſaſier, & que vous ne leur donniez point les choſes néceſſaires au corps : que ſervira cela? *Ite in pace, calefacimini ; & ſaturamini : non dederitis autem eis quæ neceſſaria ſunt corpori, quid proderit.* Delà cette charité pure, efficace,

Jac. 2. v. 13.

Jac. 2. v. 16.

cace, & bienfaiſante, qui a fait de tout tems le caractère de diſtinction de tous les vrais Fidèles, & qui les porte encore tous les jours à répandre abondamment leurs biens ſur tous les malheureux. Cette charité fait-elle aujourd'hui le caractère de diſtinction de tous les Fidèles de ce ſiécle ? Cependant JESUS-CHRIST a ſi fort à cœur ce point capital de ſa Morale, que pour en faire voir le mérite, pour en inſpirer le déſir, & en faciliter la pratique, il déclare formellement qu'il regarde comme fait à lui-même, ce qu'on a fait pour l'amour de lui, au plus petit des ſiens : *Quamdiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis.* Faites le Paralléle de cette Morale de JESUS-CHRIST, avec la dureté qui regne aujourd'hui dans le monde.

Matth. 25. ℣. 40.

On peut dire, qu'excepté la Morale de l'ancienne Loi, toutes les autres doctrines des mœurs n'ont eu pour but que de plâtrer les vices, d'amadouer les paſſions, & d'embélir les déhors. Toute l'étude de ces Philoſophes Légiſlateurs ſe bornoit à donner aux yeux des portraits recherchés, & finis ; c'eſt-à-dire, à proprement parler, à faire des ſépulcres blanchis, ou des ſinges. La ſeule Morale de JESUS-CHRIST travaille, pour ainſi parler, ſur le cœur humain; elle ſeul tend à réformer tout l'homme.

La Morale de JESUS-CHRIST ne condamne pas ſeulement la vangeance, elle fait encore un précepte de pardonner les injures les plus atroces, & d'aimer même ſincèrement ſes plus mortels ennemis : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos veſtros.* Ce n'eſt pas encore aſſez : faites du bien à ceux qui vous haïſſent : *Benefacite his*

Matth. 5. ℣. 44. Ibid.

qui

qui oderunt vos. Priez pour ceux qui vous perſécutent, pour ceux qui vous calomnient, & qui vous font tort. Juſqu'ici on ne vous a pas fait un crime de haïr ceux de qui vous aviez ſujet de vous plaindre; pour moi, je vous ordonne de les regarder comme vos amis. Voilà la Doctrine de JESUS-CHRIST, voilà ſa Loi, voilà ſa Morale: imaginez-en une plus ſainte, plus ſurnaturelle, une plus pure, & d'une plus haute perfection. Quel contraſte affreux ne fera pas cette Divine Morale dans le Paralléle que nous allons faire, de cette invariable règle des mœurs, avec les mœurs de ce Siécle! cependant le Ciel & la Terre paſſeront, mais pour les paroles de JESUS-CHRIST, elles ne paſſeront point; ſa Morale ſera toûjours dans toute ſa vigueur, elle ne ſauroit être alterée: *Cœlum, & Terra tranſibunt, verba autem mea non præteribunt.* *Matth. 24. V. 35.*

Les Scribes & les Phariſiens, dit JESUS-CHRIST, font profeſſion d'obſerver la Loi avec la derniére ponctualité; & leur régularité va juſqu'aux ſcrupules: cependant ſi votre vertu n'eſt bien au-deſſus de la leur, vous n'entrerez jamais dans le Royaume des Cieux. On s'eſt contenté juſqu'ici de condamner l'homicide: & moi je vous dis, que la moindre parole offenſante eſt un péché. Le ſacrifice le plus réligieux eſt rejetté, s'il y a le moindre reſſentiment, la moindre froideur dans le cœur de celui qui l'offre; la Morale de l'Evangile ne ſouffre pas même l'indifférence; elle exige indiſpenſablement de tous les Chrétiens une charité pure, officieuſe, réciproque; elle veut que l'amour que nous avons pour nous-mêmes ſoit la juſte méſure, & la règle de celui que nous devons avoir pour notre prochain.

La

La colère eſt la plus générale, & la plus ordinaire, ce ſemble, des paſſions. On trouve preſque à chaque pas des occaſions, des coups de vents, des contre-coups qui la reveillent. La Morale de JESUS-CHRIST veut qu'on reprime, qu'on dompte, qu'on étouffe même en toute occaſion, juſqu'aux moindres ſaillies de cet ennemi de la ſociété civile, & de notre repos; elle veut que la douceur aſſaiſonne toûjours la correction, & que la bonté de pere ſoit inſéparable de l'autorité de maître. La Morale de JESUS-CHRIST ne connoît ni aigreur, ni fiel, ni pas même le ſouvenir des injures. Beaucoup de gens ſe reconnoîtront-ils dans ce portrait?

On ſait aſſez juſqu'à quel point de perfection la Morale de JESUS-CHRIST porte la pureté: Sa délicateſſe eſt extrême ſur cet article, & ſa ſévérité n'y ſouffre point d'adouciſſemens. Nulle indulgence pour tout ce qui bleſſe cette délicate vertu. Tout ce qui la flétrit eſt péché grief, nulle bénigne interprétation de la Loi en faveur de la concupiſcence. JESUS-CHRIST veut qu'on ménage le pécheur, ſans jamais ménager le péché. La Loi de grace eſt une Loi de douceur, elle fait des enfans, & non pas des eſclaves; mais c'eſt une Loi de mortification, de pénitence, de perfection. Qu'on tâche par mille ſubtilités d'élargir le chemin; la voye qui conduit à la vie ſera toûjours étroite; une Morale aiſée, commode, & indulgente ne fut jamais la Morale de l'Evangile. Ne penſez pas, dit JESUS-CHRIST, que je ſois venu apporter la paix ſur la terre: cette paix d'une fauſſe conſcience, cette paix imaginaire, cette fauſſe paix que produit pour quelques momens la ſatisfaction de ſes déſirs, le raſſaſiement de ſa cupidité, la ſatisfaction

tion de l'amour propre, je ne ſuis pas venu apporter cette paix : *Non veni pacem mittere* ; je ſuis venu apporter au contraire le glaive : *Sed gladium.* Ce glaive, comme l'explique JESUS-CHRIST lui-même, qui coupe les liens les plus forts de la nature & du ſang ; ce glaive qui doit nous ſéparer, pour ainſi dire, nous-mêmes de nous-mêmes, & immoler à Dieu notre cœur, notre ſenſualité, notre amour propre, nos paſſions, notre volonté par une mortification continuelle : *Tollat crucem ſuam quotidie.* Voilà la Morale de JESUS-CHRIST ; voilà la ſeule règle des mœurs pour tous les Chrétiens ; la Loi eſt univerſelle & invariable pour tous ; nulle exception, nul privilége pour perſonne : qui ne prend pas ſa croix, & ne ſuit point le Sauveur du monde, n'eſt pas digne de lui.

Matth. 10. *v.* 34

Luc. 9. *v.* 23.

La morale de JESUS-CHRIST eſt ennemie de l'amour propre, & des ſens ; elle ne tend qu'à dompter toutes les paſſions, qu'à ſoumettre l'eſprit à toutes les vérités de la Foi, qu'à purifier le cœur de tout ce qu'il a d'impur, de matériel, & de terreſtre. Elle ne méne les Chrétiens que par un chemin étroit ; il n'y en a pas d'autre qui méne à la vie. Toute opinion, toute déciſion, toute doctrine qui élargit cette voye, eſt fauſſe. Vouloir auſſi la rétrecir plus qu'elle n'eſt, c'eſt tracer une fauſſe route ; la Morale de l'Evangile condamne également le rigoriſme, & le rélâchement.

Quelque ſainte que fût la Réligion de l'ancienne Loi, quelque ſûre que fût ſa Morale, il s'en faut bien qu'elle approchât même de loin, de la ſainteté de la Morale de JESUS-CHRIST. Quelle groſſiéreté dans le culte même ſpirituel que rendoit à Dieu ce peuple ! quelle imperfection

tion dans les motifs ! que de modifications même de la part de Dieu dans le précepte de la charité ! que d'indulgence dans toute la Loi ! que d'adouciſſemens dans la plûpart des ordonnances ! le mérite du pardon des injures étoit peu connu, & encore moins eſtimé : le prix de la chaſteté étoit ignoré ; la véritable ſpiritualité preſque inconnuë ; l'homme étoit homme, pour ainſi dire, juſques dans ſes déſirs les plus épurés. Il n'y avoit que la Doctrine, que la Morale de JESUS-CHRIST qui pût ſpiritualiſer le cœur de l'homme ; en lui apprenant l'art de dompter toutes ſes paſſions ; & le ſécret d'épurer tout ce qu'il y a de terreſtre & d'impur dans l'ame. Nul précepte, nulle maxime, nul conſeil qui ne tende, qui ne méne à la plus haute perfection ; rappellez en votre eſprit ces miracles d'innocence & de pénitence dans les mêmes perſonnes ; ces prodiges de dénuemens de toutes choſes, de macérations de la chair, d'abnégation de ſoi-même, d'humilité juſques dans la Cour des Grands, juſques chez le Bourgeois, juſques ſur le Trône. Rappellez tout ce que le Déſert & le Cloître ont eu de plus éclatant & de plus ſingulier en fait de ſainteté ; tout ce que le Ciel a de bienheureux, & la terre d'hommes de bien, de gens de probité, d'hommes ſages : tout cela eſt l'effet de la grace du Rédempteur, & le fruit ordinaire de ſa Morale.

Le monde s'étoit fait de tout tems une fauſſe idée de la félicité, & cette fauſſe idée ſubſiſtera toûjours dans l'eſprit de la plûpart des gens du monde ; & voilà pourquoi ce monde n'a jamais eu, & n'aura jamais à ſon ſervice que des malheureux.

On faiſoit conſiſter ſon bonheur à être comblé de biens & d'honneurs, à être enïvré de plaiſirs, à vivre dans le faſte, à dominer ſur ſes égaux, à occuper les premiéres places. Idée trompeuſe d'une chimérique félicité ; ſource abondante de ces ſecrets chagrins, qui déchirent ſans ceſſe les prétendus heureux du Siécle. On a beau ſe repaître de vents, & de chimères : le monde ſera toûjours la région des pleurs, quelque effort qu'on y faſſe pour rire. Païs dont toutes les avenuës ſont fleuries, & où cependant il ne naît que des épines & des chardons. Climat peu temperé ; païs plein de brouillards & de tempêtes, où les joyes ſont viſibles, mais fauſſes ; & les chagrins cachés, mais réels ; la diſſimulation continuelle, & l'art de contrefaire & de diſſimuler, ſont toute la ſcience du monde. On trouve bien du mécompte dans ſes promeſſes, parce que tout eſt illuſion dans ſon ſiſtême: ce n'eſt que la Morale de JESUS-CHRIST qui ait pû déniaiſer les hommes ſur cet article, elle ſeule a ſû nous découvrir la vraye ſource de la félicité, ignorée juſqu'alors de tous les mortels.

Heureux, dit le Sauveur, les pauvres volontaires, qui connoiſſant le vuide des biens terreſtres & périſſables, ne ſoupirent qu'après les biens céleſtes & éternels ; car le Royaume des Cieux eſt leur apanage.

Heureux ceux qui par une victoire complete ſur leurs paſſions, ont acquis une douceur, & une paix inaltérable ; car elle leur fera gouter dès cette vie, cette joïe intérieure & ſpirituelle, qui eſt un avant-goût des joyes du Ciel.

Heureux ceux qui vivent dans les pleurs & dans l'affliction, parce que leurs larmes ſe changeront un jour en une ſource intariſſable de la

joïe la plus douce & la plus pure ; au lieu que ceux qui font ſemblant de rire le plus haut ſur le théâtre du monde, outre les larmes amères qu'ils verſent en ſécret derriére la ſcène, ils doivent s'attendre à pleurer éternellement.

Heureux ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice ; qui dégoûtés des fades amuſemens, & des fauſſes idées dont le monde repaît ſes eſclaves, n'ont du goût que pour la vertu. La ſainteté eſt le ſeul objet de leur ambition ; qu'ils ſoient contens, car cette belle paſſion, cette ſainte ambition ſera un jour pleinement ſatisfaite ; & ceux qui ſont ſi alterés, ſi affamés de la juſtice, ſeront abondamment raſſaſiés.

Heureux ceux qui exercent les œuvres de miſéricorde, parce qu'au jour terrible de la Divine juſtice, on uſera d'une grande miſéricorde envers eux.

Heureux encore ceux dont le cœur eſt pur, car n'y ayant point de brouïllard, tout y étant ſerein, ils verront Dieu par les lumiéres de la foi durant cette vie, & face à face après leur mort, dans le ſéjour des Bienheureux.

Heureux enfin ceux qui ayant l'eſprit pacifique, méritent d'être appellés enfans de Dieu : Heureux ceux qui ſouffrent perſécution pour la juſtice, puiſque leurs ſouffrances leur aſſurent une éternelle félicité. Toutes ces vérités de Réligion, paroiſſent à l'eſprit humain autant de paradoxes ; rien cependant n'eſt plus certain ; toute autre idée de félicité eſt chimérique. Les gens du monde ſe morfondent après un vain fantôme ; nulle autre ſource de véritable félicité que celle que nous découvre ici la Morale de JESUS-CHRIST. Faut-il être ſurpris s'il y a tant de malheureux dans le monde !

Arcta

Arcta via est'quæ ducit ad vitam. Le chemin qui méne à la vie est étroit, on ne sauroit y être au large : autre vérité capitale de la Morale de JESUS-CHRIST, de laquelle suit celle-ci : *Regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud.* Le Royaume des Cieux se prend par force, & il faut employer la force, c'est-à-dire, qu'il faut se faire une violence continuelle pour le ravir. Le Ciel, selon la Morale de JESUS-CHRIST, n'est guère donné qu'en titre de conquête; c'est une place, pour ainsi parler, qui ne se prend que par escalade, & l'on n'y monte que par la croix; c'est dans ce sens que le Sauveur a dit, que celui qui ne porte pas sa croix chaque jour après lui, ne sauroit être son disciple. Voilà le précis de cette Divine Morale: pureté sans ombre; innocence sans fard; charité sans alliage; humilité profonde sans art; amour de préférence pour les humiliations; prédilection pour le dernier rang; assujettissement des sens; victoire des passions; macération de la chair; mortification continuelle, & persévérante. Ajoûtez : abnégation de soi-même; détachement des richesses; désintéressement parfait; mépris souverain de l'esprit, & des maximes du monde : voilà la Morale de l'Evangile : à ces traits, à cette livrée, réconnoîtra-t-on parmi ceux qui font profession d'être Fidèles, beaucoup de vrais serviteurs de JESUS-CHRIST.

Matt. 7. *v.* 14.

Ibid. 11. *v.* 12.

Voilà le précis de la Morale de JESUS-CHRIST; voilà la souveraine, & la seule règle des mœurs; voilà sur quoi porte toute l'œconomie du salut; voilà en abregé, tout le plan de la vie Chrétienne:

tienne: Morale toute divine; règle invariable de conduite; ſcience pratique du ſalut, ſi oppoſée aux inclinations naturelles du cœur humain, ſi ennemie des paſſions, & des ſens; ſi contraire à l'eſprit & aux maximes du monde. Tout autre ſyſtême porte à faux; toute autre voye égare. Qu'on ſe récrie, qu'on interprête, qu'on ſubtiliſe tant qu'on voudra: trompeuſes ſubtilités, fauſſes interprétations, vains artifices de l'amour propre. Tout ce qui favoriſe le rélâchement & la concupiſcence, eſt contraire à la Loi. Devroit-il y avoir une diverſité d'opinions en fait de Morale? *In Lege quid ſcriptum eſt*? Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi? Qu'y liſez-vous: *quomodo legis*? Il ne faut qu'un peu de bon ſens, & avoir une légère teinture des maximes de l'Evangile, pour ſavoir qu'une vie délicieuſe, une vie molle & toute mondaine, ne ſauroit être une vie Chrétienne; pour ſavoir que la voye du ſalut eſt une voye étroite; & que la pureté des mœurs, l'humilité, la charité, la pénitence doivent être les traits les mieux marqués du portrait d'un véritable Chrétien. Il n'y a que l'amour propre qui puiſſe faire trouver de l'obſcurité dans les préceptes de l'Evangile: on voudroit ignorer, ou du moins ne pas comprendre ce qu'on eſt obligé de faire, & d'obſerver, quand la Loi chagrine l'amour propre, & quelle lui déplaît.

Luc. 10. ℣. 26. *Matt.* 5. ℣. 18.

Qu'il y ait en fait de Morale, des Docteurs indulgens; que l'amour propre ait ſes Caſuiſtes: nulle déciſion ſûre que celle qui eſt conforme à la véritable règle des mœurs. On a beau raſſurer les conſciences par des raiſonnemens entortillés, par des ſolutions, & des réponſes accommodantes. Fauſſe paix, ſécurité trompeuſe, frivole

vole tempérâment qu'on prétend apporter à la ſévérité de la Morale Evangélique. La Loi eſt générale : qu'on nous diſe ſi le rang, la naiſſance, l'opulence, la mode, le luxe, & la mondanité ſont des titres ſuffiſans d'une légitime diſpenſe. *Iota unum, aut unus apex non præteribit à Lege, donec omnia fiant.* La Loi, la Morale de JESUS-CHRIST incommode le Chrétien lâche : on y cherche d'indignes adouciſſemens, on y donne de fauſſes interprétations ; le rélâchement ne manque jamais d'Avocat, & encore moins de Patron : mais quelle atteinte peut jamais donner à la Loi de Dieu, le libertinage de l'eſprit, & du cœur de l'homme ? La déciſion d'un ignorant en faveur de l'amour propre, ou d'un ſavant trop indulgent, juſtifiera-t-elle jamais le rélâchement ? Matt. 5. v. 18.

Ce n'eſt point ici un diſcours oratoire, ni un imaginaire portrait. La Morale de JESUS-CHRIST n'eſt point un plan, ou une police de pure bienſéance & de raiſon, qui ne ſubſiſte qu'en idée. Nul païs, nulle condition, nul ſexe, nul état, nul âge, nul Siécle qui ne montre les originaux d'après leſquels on fait cette peinture. Qu'on remonte juſqu'à la naiſſance du Chriſtianiſme, & qu'on deſcende juſqu'à nous : quel véritable Chrétien, dont la vie, dont la conduite, dont les mœurs ne ſoient l'image vivante & la vive expreſſion de la pureté, de la perfection, de la ſainteté de la Morale de l'Evangile. Les déſerts, & les Cloîtres n'ont pas été le ſeul ſéjour des Saints ſur la Terre. Nulle Ville, nul Etat, peu de Palais même des Rois, peu de familles particuliéres qui n'ayent vû cette Morale de JESUS-CHRIST, réaliſée, pour ainſi parler, & miſe en pratique.

Cette même Morale ſubſiſte encore dans toute ſa vigueur, elle n'a point vieilli ; les maximes de JESUS-CHRIST ne ſeront jamais ſurannées ; les Chrétiens de ces derniers Siécles n'ont pas une autre règle des Mœurs que ceux des premiers. Même Evangile, même Foi, même Morale. L'abus en fait de Réligion ne preſcrit jamais ; le non-uſage ne juſtifie point le rélâchement ; de quelque qualité qu'on ſoit, quelque rang, quelque caractère qu'on ait, on ſera jugé ſelon la Loi, & la Morale de l'Evangile. Qu'on ſe faſſe tel ſyſtême de conſcience qu'on voudra : Dieu ne nous jugera que ſelon ſon ſyſtême. Rapprochons de cette unique règle de conduite, la vie de tous ceux qui ſont indiſpenſablement obligés de s'y conformer ; & ſans donner dans le rigoriſme, ſans étaler ici un zèle amer & peu méſuré, deſcendons dans cet humiliant détail des Mœurs, en faiſant en particulier ſimplement, ſans parure, ſans artifice, & ſans fard le Paralléle de la Morale de JESUS-CHRIST, & des Mœurs de ce Siécle. Comme perſonne n'en ignore le caractère, & que nous ſommes tous témoins des faits : nul qui ne puiſſe aiſément juger de la diſproportion, ou de la convenance.

Le Chriſtianiſme renferme indiviſiblement la ſoumiſſion aveugle aux vérités de foi, & la pratique perſévérante de la Morale de l'Evangile. Le ſage ne ſe peut trouver que dans cette écôle ; mais cette vraye ſageſſe eſt cachée, comme parle l'Apôtre, aux heureux du Siécle, aux mondains : *Sapientiam quæ abſcondita eſt, quam nemo Principum hujus ſæculi cognovit.* Où trouve-

1. *Cor.* 2. ℣. 7. & 8.

t-on

t-on aujourd'hui dans le grand monde, ce Chriſtianiſme pur & ſans tâche ? ce Chriſtianiſme tel qu'il a paru dans ſon établiſſement, & que les Payens mêmes l'ont admiré & reveré ? Qu'on parcoure tous les âges de la vie, & toutes les conditions du Siécle : où trouve-t-on aujourd'hui cette pureté de Mœurs, fruit néceſſaire de la Morale Chrétienne? Où trouve-t-on aujourd'hui cette foi humble & inaltérable ; cette charité pure & ſans borne ; ce déſintéreſſement généreux ; cette probité exacte ; cette piété ſolide ; cette innocence à toute épreuve ; cette vie édifiante, pénitente, exemplaire, ſi commune, ſi ordinaire à tous les véritables Chrétiens ?

L'eſprit du monde qui regne impérieuſement par toutes les paſſions qui ſont aujourd'hui le grand reſſort, & comme le premier mobile de preſque toutes les actions de la vie, ce déréglement ſi viſible de Mœurs ; cet affoibliſſement de la foi ; cet entaſſement d'erreurs plus fécond peut-être en ce Siécle qu'en nul autre ; ce dégoût des plus ſaintes & des plus anciennes pratiques de piété, aujourd'hui ſi univerſel ; cette vie molle ſi fort à la mode ; cette affectation d'indolence ſur l'affaire importante du ſalut ; en un mot, ce déréglement des Mœurs qui ſemble croître tous les jours ; cette corruption générale qui inonde toute la terre : tout cela ne ſemble-t-il pas nous dire qu'il n'y a preſque plus aujourd'hui parmi ce qu'on appelle gens du monde, qu'un ſouvenir éloigné de cet ancien Chriſtianiſme, dont on nous fait encore de ſi admirables portraits, & de ſi magnifiques éloges.

Il eſt vrai que la Réligion Chrétienne qui a triomphé du Paganiſme, & de tout l'Enfer ligué & déchaîné contre elle, n'a rien à craindre de

la fureur des hérétiques, ni de la corruption des Mœurs des libertins ; elle ſera invariablement toûjours pure, toûjours ſainte, toûjours la même & dans ſes Dogmes, & dans ſa Morale ; & malgré la contagion, elle aura toûjours dans tous les âges, dans toutes les conditions, dans tous les ſexes, & dans tous les Siécles, de véritables Chrétiens, dont les Mœurs ſeront la preuve de leur croyance, & feront en tout tems l'éloge de leur Réligion. Mais le nombre aujourd'hui de ces vrais Iſraëlites qui ne fléchiſſent point le génou devant l'Idole, & qui ne ſe laiſſent point entraîner au torrent, eſt-il bien grand? En trouve-t-on beaucoup à la Cour des Grands, parmi les gens de qualité, chez le Bourgeois, & chez le peuple? Ce Chriſtianiſme pur & ſans tâche brille-t-il aujourd'hui dans ces aſſemblées mondaines, où le luxe, l'indévotion, & la licence ſemblent ſe diſputer le droit de primer? Regne-t-il aujourd'hui ce pur Chriſtianiſme dans le négoce, dans le commerce, d'où l'ambition & la cupidité ſemblent bannir l'eſprit de Réligion, ou faire ignorer du moins les principaux chefs de la Morale Chrétienne? Se trouve-t-il dans la proſpérité, où l'eſprit du monde regne avec tant d'éclat? Dans les adverſités, où l'on ignore juſqu'aux premiers élemens de la Morale de JESUS-CHRIST ; juſqu'aux plus eſſentielles maximes de l'Evangile? *Ubi invenitur*? Le trouve-t-on enfin, ce pur & parfait Chriſtianiſme dans l'eſprit, & dans le goût ; dans les uſages, & dans les Mœurs des gens du moude?

Job. 28. v. 12.

Notre Siécle n'en connoît preſque plus le mérite, & le prix : *Neſcit homo pretium ejus.* Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il ne ſe trouve point en la terre de ceux qui ménent une vie molle ;

v. 13.

de

de ceux qui vivent délicatement ! *Nec inveni-* Job. 28.
tur in terra ſuaviter viventium. Un déluge d'ini- ℣. 13.
quité a noyé toute la terre, & n'a laiſſé qu'un foible ſouvenir de cette ancienne probité, de cette pureté des Mœurs qui a fait tant d'honneur aux premiers Chrétiens. *Perditio & mors dixe-* ℣. 22.
runt : auribus noſtris audivimus famam ejus.

Quelque outrées, quelque uſées même que paroiſſent peut-être à pluſieurs ces lamentations ſur la licence des Mœurs de ce Siécle; furent-elles jamais mieux fondées ? Comparons nos Mœurs avec la Morale de JESUS-CHRIST; le Paralléle dans le détail ne fera que trop voir qu'on eſt ici plus fidèle copiſte, que chagrin cenſeur. Si on parloit à des infidèles, on inſiſteroit moins ſur leurs déréglemens ; les Mœurs doivent répondre à la Morale; mais c'eſt pour des Chrétiens qu'on écrit. Il ſuffit donc d'expoſer ſimplement, & ſans art, quelle eſt la Morale de JESUS-CHRIST, ſeule règle des Mœurs; & quelles ſont aujourd'hui les Mœurs, par rapport à cette Morale. Ce ne ſont ici ni penſées neuves, ni réflexions ſuées, ni raiſonnemens trop ſubtils: tout cet Ouvrage n'eſt qu'une expoſition ſimple, naïve, & ſincère de la Morale de JESUS-CHRIST, & des Mœurs de ce Siécle. Tout roule ſur des faits. Nous avons ſous les yeux le tableau. Nul n'ignore quelles ſont les Mœurs du tems ; & chacun ſait que la Morale de l'Evangile eſt la règle des Mœurs. Cet Ouvrage ne fait que rapprocher, & mettre ſous un ſeul point de vûë les deux termes, qui font le Paralléle. On ne demande ici d'un homme qui a tant ſoit peu de réligion, que de faire uſage du bon ſens, & de ſa raiſon ; & que convaincu que l'Evangile de JESUS-CHRIST eſt la ſeule règle des Mœurs ;

que ſa Morale eſt notre Loi, & que cette Loi eſt invariable, & univerſelle pour tous les Fidèles: on rapproche de cette ſouveraine règle, les Mœurs du tems; & que chacun juge du Paralléle.

PARAGRAPHE III.

De la vie molle.

ON peut dire que la vie molle eſt en même-tems & l'effet & la cauſe de la licence, & de la corruption des Mœurs; l'influence eſt réciproque Rien n'amollit tant le cœur, & rien n'abrutit tant l'eſprit que la vie licencieuſe; rien auſſi ne porte davantage à cette licence, à ce déréglement dans les Mœurs, que l'amour du plaiſir, l'oiſiveté, & la molleſſe. A ces traits ſi marqués, qui ne reconnoît pas les Mœurs de ce Siécle? Mais reconnoît-on auſſi aiſément dans les Mœurs de ce Siécle, la Morale de JESUS-CHRIST?

Il n'eſt peut-être point de vice, contre quoi le Sauveur ſe ſoit plus ſouvent, & plus hautement récrié, que contre celui-ci. On ſait aſſez tout ce que JESUS-CHRIST nous a dit de la néceſſité indiſpenſable qu'on a de veiller & de prier ſans ceſſe; de porter ſa croix tous les jours; de fuïr l'oiſiveté, de mêner une vie laborieuſe, mortifiée, & fertile en bonnes œuvres. Mortification continuelle, abnégation de ſoi-même, victoire non interrompuë des paſſions; & ſur les ſens; amour de la rétraite; modeſtie ſans fard; humilité ſans déguiſement; averſion pour le luxe: tout ce qui doit caractériſer le véritable Chré-

Chrétien, condamne, proſcrit, anathématiſe la vie molle. Cependant cette vie molle, cette vie oiſive, ſenſuelle, mondaine, ſi expreſſément, ſi hautement réprouvée par JESUS-CHRIST, regna-t-elle jamais plus univerſellement qu'en ce Siécle ?

Ce n'eſt pas ſeulement à la Cour, & chez les Grands que cette vie d'oiſiveté & de plaiſir domine ; la molleſſe aujourd'hui ſemble diſtinguer tout ce qui n'eſt pas Artiſan, tout ce qui n'eſt pas peuple, tout ce qui a l'eſprit du monde ; on ſeroit même mal reçû dans le monde, on y feroit une triſte figure, ſi l'on n'y étoit pas oiſif. Devoirs de ſon état, devoirs de réligion, œuvres de charité, occupations chrétiennes ; jours pleins, vie unie, tout cela paſſe aujourd'hui pour roturier, pour méchanique chez les mondains. Il faut le jeu, il faut des bals, il faut des parties de plaiſirs, des ſpectacles profanes ; ces indignes amuſemens ſont aujourd'hui la plus ſérieuſe occupation de ceux qui figurent le plus dans le monde ; des occupations plus chrétiennes, on pourroit même dire, moins payennes, ne ſont plus de leur goût.

Les femmes ſur-tout ſemblent croire aujourd'hui que l'oiſiveté & la vie molle donnent du relief au rang, au nom, & à la qualité ; & qu'elles ſont une des plus inaliénables prérogatives de leur naiſſance, ou de leur dot. Elles croiroient, ce ſemble, ſe dégrader de leur nobleſſe ou de leur fortune, ſi leur vie étoit moins vuide, moins oiſive, ou plus chrétienne. Celles qui ſortent à peine de leur ancienne & héréditaire obſcurité, n'annoncent d'ordinaire au public leur nouvelle fortune, que par une affectation ridicule d'oiſiveté, & par un rafinement de

molleſſe. On diroit que la qualité d'oiſive, ſoûtenuë par un étalage de parure, doit ſuppléer à ce que la qualité de la naiſſance, & de l'eſprit a de mince & d'obſcur; & que c'eſt aujourd'hui un titre de nobleſſe, de n'avoir d'autre occupation durant la vie, que celle d'être oiſive, & de ſavoir perdre le tems. Quelle étrange difformité, bon Dieu, entre ces Mœurs, & votre Morale!

Qu'on jette un coup d'œil ſur cette Secte, pour ainſi parler, de femmes mondaines, aujourd'hui ſi multipliée; qu'on conſidère le détail de leurs amuſemens, qui ſont leurs plus ſérieuſes occupations. Elles comptent les jours de la ſémaine par les jours de Bals, de Concerts, d'Aſſemblées, de parties de Campagne, de Comédie, ou d'Opera. Elles ne connoiſſent guère les Fêtes de Réligion par des exercices plus ſérieux; toutes leurs ſolemnités ſont des fêtes profanes. Elles vont le Lundi perdre leur argent chez l'un; le Mardi leur tems chez un autre; & les autres jours leur réputation ſouvent chez pluſieurs. Elles ſavent dès la veille toute la joïe qu'elles doivent avoir le lendemain. Toute leur application n'eſt qu'à ſavoir l'art de primer dans les aſſemblées, & d'y briller; & toute leur inquiétude, que quelqu'autre ne les efface. Leur eſprit ne travaille qu'à multiplier les amuſemens, & à trouver le ſécret de n'en pas ſentir le vuide & l'ennui.

Les viſites, les aſſemblées, la converſation, le jeu ſont aujourd'hui tout le fond des occupations ordinaires de tout ce qu'on appelle gens du grand monde. Sans avoir recours ici aux motifs & aux raiſons de Réligion: ſi on faiſoit une ſérieuſe réflexion ſur tout ce qui ſe dit de vuide, de fade, de frivole, & de bas dans les entre-

entretiens ordinaires de ces brillantes assemblées : il est sûr que pour peu qu'on eût d'esprit & de raison ; on auroit honte, on rougiroit de parler, ou d'écouter.

Les femmes du monde se rassemblent en cercle chaque jour, pour faire parade d'une belle étoffe, d'une coëffure de grand prix, d'une parure d'un goût exquis ; & pour recueïllir le fruit de leur toilette. Chacune se flatte d'y primer ; l'air, la contenance, la fierté, tout mandie des applaudissemens ; & peu cependant qui par quelque pauvreté, ne défrayent la compagnie. Elles se parlent le plus souvent sans se rien dire ; les scènes sont longues, toutes plus vuides ; & l'on peut dire, qu'elles n'y sont que pour masquer. Et voilà la plus sérieuse occupation de ces femmes qui brillent le plus dans le monde : voilà à quoi passent leurs jours ces personnes qui se disent Chrétiennes ; ressemblent-elles beaucoup à celles qui le sont ? Rapprochez cette vie molle, cette oisiveté toute Payenne, ces jours si vuides, cette effrontée mondanité ; rapprochez tout cela de la Morale de l'Evangile : quel affreux contraste, bon Dieu, dans ce Paralléle !

Le déréglement de notre Siécle sur cet article, va encore plus loin. L'ordre si naturel du jour & de la nuit, pour l'action, & pour le repos a été établi de Dieu. Le monde érigé, pour ainsi dire, par ses partisans, en nouveau Législateur, a renversé cet ordre en faveur de ceux qui le servent. Ce n'est plus aujourd'hui que vers le midi, que le jour commence pour eux ; & combien de fois le Bal, le jeu continués toute la nuit, ne finit que quand le Soleil se lève ? Les ténèbres sont plus du goût des mondains. Une lumiére pure les gêne, & leur déplaît ; ils s'accom-

commodent mieux d'une clarté mêlée d'ombres.

Le déréglement de conduite ſuit d'ordinaire celui des Mœurs. Mais pourquoi ce renverſement d'ordre, ce dérangement par lequel la ſanté même eſt ſi fort alterée, & qui certainement abrège les jours de bien des gens ? C'eſt que la nuit eſt un tems de repos & de ſilence ; & c'eſt juſtement ce repos, & ce ſilence joint aux ténèbres, qui font le ſupplice de tout ce qui ne vit pas en Chrétien. Les ſens n'étant plus amuſés, ni diſtraits par les objets, laiſſeroient l'ame en proye à d'horribles frayeurs, & à de cruels remords durant les ténèbres. L'eſprit du monde a trouvé le ſécret de la divertir, de la diſtraire par ces amuſemens, dans ces aſſemblées nocturnes. Rien n'effraye tant une conſcience peu tranquille, que les ténèbres, & le ſilence de la nuit. Mais le monde en trouvant ce ſécret, a-t-il trouvé celui d'accorder ces Mœurs avec notre Morale ? Quelle plus odieuſe, plus frappante contradiction, bon Dieu, entre cette Morale, & ces Mœurs !

A voir le vuide des vains amuſemens, à quoi paſſent leurs jours la plûpart des gens du monde, on diroit que la vie ne nous eſt donnée que pour perdre le tems. En bonne foi, quelles ſont aujourd'hui les ſérieuſes, on pourroit dire encore, les ſeules occupations de ceux qui brillent dans le monde ? L'art de ſe parer eſt une étude, les femmes mondaines n'en ont guère d'autre ; & quelque ingrate, quelque frivole, quelque dure même qu'elle ſoit, combien de tems chaque jour employent-elles à cette ingrate étude ?

C'eſt

C'eſt d'ordinaire, à pure perte, qu'elles font tant de frais; car outre qu'au lieu d'admirateurs, elles ne trouvent le plus ſouvent que de malins cenſeurs, dans une aſſemblée où regne toûjours la plus chagrine jalouſie: Quoi de plus vain que la parure? Quel mérite donne-t-elle, à qui n'en a point. Une ſtatuë de bois doré, n'eſt jamais qu'une ſtatuë de bois, quelque part qu'elle ſoit placée. On en convient; mais où l'eſprit du monde domine, le vrai, le ſolide, la vertu, la Réligion, la droite raiſon, le bon ſens même ont peu de crédit. La vertu qui ſeule donne le vrai mérite, eſt peu connuë, & encore moins eſtimée dans une région où on ne s'étudie qu'à maſquer, & à éblouïr.

A ce tems ſi mal employé, ajoûtez l'inutilité, & le vuide de tout ce qui amuſe. On cherche tout le jour dans le monde à ſe deſennuyer de ſon oiſiveté, ſans pouvoir y réüſſir. Des riens, ajoûtez à des riens, laiſſent toûjours un grand vuide. Telle eſt la vie molle & oiſive de tout ce qu'on appelle femmes mondaines; elles regardent en pitié toutes celles qui manquent de ce pitoyable loiſir. Etre moins oiſif, c'eſt une eſpèce de diſgrace aujourd'hui dans le monde; mais n'en eſt-ce pas une bien réelle de mener une vie ſi peu chrétienne; & d'avoir des Mœurs ſi oppoſées à la Morale de JESUS-CHRIST?

Le Saint-Eſprit nous a fait une peinture racourcie, mais vive, mais vraye d'une femme vertueuſe & chrétienne: fera-t-on beaucoup d'honneur aux femmes de ce Siécle, de mettre ce portrait près du leur?

Rien de mieux réglé, rien de plus modeſte, de plus édifiant, de plus parfait que la femme, dont l'Eſprit-Saint nous fait l'éloge, en nous en faiſant le portrait.

La crainte du Seigneur, qui eſt le principe de la ſageſſe, eſt comme la baſe, dit-il, de toutes ſes belles qualités. Elle craint Dieu, & elle l'aime; & c'eſt cette crainte filiale, cet ardent amour de Dieu, qui animent toutes ſes actions. Le ſoin de bien vivre avec l'époux que le Ciel lui a donné, & de conſerver l'union & la paix dans ſa famille, eſt une de ſes principales occupations. La vigilance continuelle ſur toute ſa maiſon, & l'application à y maintenir le bon ordre, font ſon étude. Perſuadée que l'éducation de ſes enfans, & l'attention à rendre tous les jours ſon domeſtique plus vertueux, ſont un de ſes premiers devoirs, elle aime la rétraite. L'eſprit du monde ne fut jamais le ſien. Humble ſans affectation, modeſte ſans art; habillée ſelon ſa condition, mais ſans luxe, elle ſe diſtingue plus par la régularité de ſes Mœurs, & par ſa piété, que par ſes parures. L'exactitude à payer le ſalaire de ſes domeſtiques, & à pourvoir à leurs béſoins, n'eſt pas la moindre de ſes qualités. Sa charité ſur-tout envers les malheureux, lui gagne le cœur de tous les pauvres, & lui mérite le glorieux nom de mere des orphelins, & de tous les néceſſiteux. Sa ſageſſe dans toute ſa conduite, ſa diſcrétion dans toutes ſes paroles, ſon affabilité, ſa douceur, ſa modeſtie, ſa bien-veillance envers tout le monde, la font admirer, & rendent aimable la vertu. Pénétrée des ſentimens de réligion, elle s'interdit tout ce que la véritable règle des Mœurs condamne. Ennemie de l'oiſiveté, elle ſe fait honneur & du fuſeau, & de l'éguille : *Digiti ejus apprehenderunt fu-*
Prov. 31. *ſum.* Et tout le tems qu'elle n'employe pas à remplir les devoirs de ſon état, à la prière, ou aux bonnes œuvres, elle l'employe au travail

des

des mains : *Et operata est consilio manuum suarum.* Prov. 31. v. 13.

Voilà le portrait que fait le Saint-Esprit d'une femme sage, vertueuse ; d'une femme véritablement chrétienne : La plûpart des femmes de ce Siécle, y réconnoissent-elles le leur? Peu certainement qui placées près de ce tableau, ne paruissent difformes. Mais cette énorme difformité, est-elle un titre suffisant de sécurité durant la vie; & en sera-t-elle un de confiance à l'heure de la mort ? Si les Vierges, quoique toûjours Vierges, sont réprouvées pour avoir été oisives quelques momens, pour n'avoir pas pourvû de bonne heure à leurs lampes ; à quoi doivent s'attendre celles qui ménent une vie molle, & qui vieillissent dans une indigne oisiveté.

Les occupations de la plûpart des hommes aujourd'hui, ne sont guére moins vaines. Il semble qu'on croiroit se confondre avec le bas peuple, si on étoit moins oisif. Discours frivoles ; entretiens pleins de riens renfermez dans de grandes paroles ; complimens vagues, la plûpart fort usez, & presque tous peu sincères. Séances de plusieurs heures au jeu, ou à la Comédie; rendez-vous publics où se rendent tous les fainéans; bureaux des bruits de Ville, & de nouvelles, où se rassemblent à certaines heures tous ceux qui ne s'étudient qu'à perdre le tems; promenades ennuyantes, repas à pure perte, quoiqu'à grands frais : Voilà ce qui fait aujourd'hui la plus sérieuse, & presque l'unique occupation des gens de qualité, des gens aisés, de tout ce qu'on appelle gens du beau monde.

Il est vrai que l'ambition & l'interêt laissent peu d'oisifs ; mais ces grands mouvemens qu'on se donne, & les soins infinis qu'on prend, sont-

ils

ils moins vuides? Combien de gens ne courent, ne ſuent, ne ſe morfondent qu'après une ombre, qu'après une fumée! Imaginez-vous l'application des enfans à élever un château de cartes, ou à ſe ſaiſir d'un papillon; celle qui interrompt quelquefois l'oiſiveté de la vie molle des mondains, n'eſt pas plus ſage, ni moins vaine. L'ambition & la cupidité les rendent moins oiſifs, il eſt vrai, mais les rendent-ils plus chrétiens? Les jours pour être plus laborieux, en ſont-ils moins vuides? Ne peut-on pas dire avec raiſon que toute la vie de la plûpart des gens de qualité, des gens aiſés, & de toutes les femmes mondaines, ſe paſſe en des inutilités pitoyables, en des amuſemens tous plus frivoles, & dans un oubli éternel de Dieu; principe funeſte d'une réprobation éternelle.

Sap. 14. *Et tam magna mala pacem appellant*, dit le
v. 22. Sage, & l'on appelle paix, joye, vie douce, félicité ſur la terre, ce qui eſt un fond inépuiſable de chagrins durant la vie; de pleurs, de répentirs, de regrets, & de déſeſpoirs à l'heure de la mort; ce qui eſt la ſource du dernier malheur durant une éternité malheureuſe. Cependant cette fauſſe paix, cette molle oiſiveté enïvre; on appelle même heureux du Siécle ceux qui paſſent leurs jours dans cette ïvreſſe; il n'y a que ceux qui vivent dans cette molle oiſiveté, qui figurent dans le monde; une vie plus unie, plus pleine paſſe pour roturiére; on diroit qu'une vie molle ſupplée au défaut de nobleſſe, mais ſupplée-t-elle au manque de piété & de réligion? Faites le Paralléle de ces Mœurs, & de notre Morale? Quelle erreur, & quelle pitoyable illuſion de s'imaginer qu'une vie molle, oiſive, une vie uſée dans les fauſſes joyes du monde,

dans les plaiſirs, ſoit jamais une vie chrétienne. *Et hæc fuit vitæ humanæ deceptio*, dit le Sage. *Sap.* 14. *v.* 21. Et c'eſt ainſi qu'on ſe répait de vaines illuſions, & qu'on court gayement avec la foule, au précipice.

La vie chrétienne, eſt une vie pure, une vie unie, une vie pleine, laborieuſe, pénitente, humble, mortifiée, fertile en bonnes œuvres, & animée d'une véritable piété. Que tout l'eſprit du Siécle, que toute la nation des libertins, & des femmes mondaines mettent en œuvre tous leurs raiſonnemens, étalent tous leurs faux préjugés, & leurs ſophiſmes, ils ne ſauroient jamais donner atteinte à cette vérité. Le monde vomira ſon chagrin tant qu'il lui plaira ſur la dévotion, & ſur les dévots: la Morale de JESUS-CHRIST ſera toûjours la même, toûjours contraire à la vie molle des mondains; toûjours ennemie de leurs maximes, de leur luxe, de leur voluptueuſe oiſiveté; toûjours réprouvant, condamnant les Mœurs licencieuſes de ce Siécle. Le Paralléle de la vie molle des mondains, & de la vie Chrétienne des gens de bien déplaira, revoltera même peut-être ceux qui figurent mal dans ce contraſte; mais leur mauvaiſe humeur juſtifiera-t-elle leur vie ſi peu Chrétienne? Quel tort ne fait-on pas à une perſonne fort laide, quand on place près d'elle, une perſonne d'une rare beauté.

On peut dire qu'il n'y eut peut-être jamais tant de pénétration, tant de vivacité d'eſprit, & d'intelligence même, en fait de ſpiritualité que dans ce Siécle. Peu de gens ſi groſſiers qui n'entrent du moins par ſpéculation, dans le ſens, & l'eſ-

l'eſprit de l'Evangile: on ſent, on convient que la vie molle ne fut jamais une vie Chrétienne; en quel Siécle cependant a-t-on porté plus que dans le nôtre, la molleſſe juſqu'au dernier rafinement ? Eſt-ce ſeulement à la Cour, ou dans les maiſons des Princes que regne le luxe dans les habits, & la délicateſſe dans les repas ? Combien de ſimples Bourgeois ſont aujourd'hui, pour ainſi parler, en fait de délicateſſe & de ſomptuoſité, les ſinges des plus grands Seigneurs, des Princes mêmes. Les meubles les plus précieux, les plus riches étoffes ne vont pas toutes à la Cour; le luxe le plus faſtueux ne brille guère moins dans les Provinces. Eſt-ce toûjours l'emploi du ſeul ſuperflu ? Les pauvres y auroient encore droit; & Dieu veuïlle que tant de dépenſes ſi ſuperfluës ne ſe faſſent pour l'ordinaire qu'aux dépens des pauvres ; mais combien de gens ne brillent aujourd'hui en meubles, en habits ſomptueux, en livrées, & en équipages, que du bien des créanciers; que de la ſueur de l'artiſan ; que de la trop bonne foi, que de la bêtiſe de ceux qui font les avances !

A peine le revenu d'une terre, ou le fruit du commerce peuvent ſuffire aujourd'hui à la mondanité. Combien de fois le jeu, l'ambition, le luxe d'une femme raviſſent plus de bien qu'un Pirate ? Ce n'eſt pas toûjours une force majeure, un ouragan, un incendie, un naufrage qui ruinent les plus opulentes familles, & qui font les plus triſtes dégats : le jeu, le luxe, la bonne chère, toutes les folles dépenſes, tous les plaiſirs, fruits néceſſaires de la vie molle, ſont le plus ſouvent les grands, & quelquefois même les ſeuls premiers mobiles de ces triſtes révolutions de fortune & d'état, aujourd'hui plus fréquentes que dans tout autre Siécle.

Juſques à quel excès de délicateſſe, & de friandiſe n'a-t-on pas porté aujourd'hui la ſplendeur, & la magnificence dans les répas ? On a réduit en art, & en méthode le ſécret de flatter le goût, & de faire manger au-delà du néceſſaire. Ce qui croît dans le païs où l'on vit, n'eſt plus eſtimé ; on ne trouve rien d'exquis, que ce qui vient de loin. Un répas eſt trop Bourgeois, ſi l'on n'y mange des fruits précoces. On a trouvé, pour ainſi dire, le ſécret de forcer la terre & les ſaiſons pour fournir à la bizarre délicateſſe de ce Siécle : on diroit que tout ce qui eſt naturel eſt trop commun ; & qu'il n'y a que ce qui vient des Païs étrangers qui ſoit de prix, & qui plaiſe ; jamais la vie molle ne raffina plus ſur la molleſſe même, ſur toutes les délicateſſes de la vie, ſur le goût des plaiſirs ; & voilà ce qui fait aujourd'hui le caractère de la plûpart des gens aiſés dans ce Siécle. Ces gens-là cependant ſe diſent Chrétiens : eſt-il aiſé d'en convenir avec eux, en faiſant le Paralléle de leurs Mœurs, avec la Morale de l'Evangile ?

En bonne foi, dire qu'on eſt Chrétien, & vouloir vivre ſelon l'eſprit & la licence du Siécle, n'eſt-ce pas démentir tout l'univers, qu'il a jugé qu'il étoit impoſſible d'imaginer une Loi plus pure, plus ſainte, plus parfaite, que la Loi chrétienne, c'eſt-à-dire, qui obligeât ſes Sectateurs à une plus grande perfection. Choſe étrange ! nous nous faiſons honneur tous les jours de l'excellence de notre Réligion ; nous réprochons tous les jours, & avec raiſon, aux Hérétiques de ces derniers tems, de ne s'être ſéparés de nous, que pour ſuivre une Loi plus douce, une Morale plus mitigée, & plus conforme à la corruption de la nature. Qu'auroient à répondre aujourd'hui ces

perſonnes, qui quoique dans le ſein de l'Egliſe, ſuivent ſi peu la Morale de JESUS-CHRIST, ſi on leur réprochoit leur molle oiſiveté, leur luxe, leur mondanité, & toute leur conduite ſi peu chrétienne ?

Quel effet feroit le Paralléle de la vie molle ſi dominante dans ce Siécle, avec la vie ſi chrétienne, ſi irréprochable, ſi exemplaire des premiers Chrétiens ? C'étoit aſſez de dire alors qu'on étoit Chrétien, pour ſe purger de tout ſoupçon, pour fermer la bouche à la plus maligne calomnie: *Cernimus hac unâ religiosâ voce, Chriſtianus ſum, omne crimen excludi*, diſoit un des plus grands Evêques du quatriéme Siécle. En pourroit-on dire autant aujourd'hui, de tous ceux qui font profeſſion de la même Réligion, de la même Morale que ces véritables Fidèles ? Cette vie molle, cette vie mondaine uſée dans l'oiſiveté, dans de vains amuſemens, dans l'oubli de Dieu, dans une licence de mœurs effrontée ; figureroit-elle bien étant miſe en Paralléle avec cette vie humble, modeſte, mortifiée, pénitente des premiers Chrétiens ; de ces premiers Chrétiens, dis-je, à qui on ne pouvoit rien réprocher, que de ne paroître jamais aux ſpectacles profanes. A combien peu de gens aujourd'hui, pourroit-on faire un réproche ſi glorieux & ſi chrétien ! Les ſales de l'Opera, & de la Comédie, ſont-elles remplies en ce Siécle, de Payens ? Ne voit-on dans tous ces divertiſſemens profanes que des ennemis du nom Chrétien ? Et cette vie ſi pure, ſi irrépréhenſible, ſi ſainte ; cette vie ſi contraire à la vie molle des mondains, qui a fait tant d'honneur en tout tems aux Chrétiens des Siécles paſſés, en fait-elle beaucoup aux Chrétiens de ce Siécle ?

La vie molle ſemble avoir renverſé aujourd'hui l'ordre le plus naturel, & les uſages les plus anciens, pour favoriſer la corruption des mœurs, & pour nourrir tout ce qui flate l'amour propre. Après avoir banni, pour ainſi dire, le travail auquel l'homme a été condamné depuis le péché, elle interdit encore les exercices les plus utiles, & les plus ordinaires. On diroit que dès qu'on a un nom de Terre, ou de l'argent; dès qu'on a acheté un Office, & qu'on eſt devenu Magiſtrat; dès qu'on a un riche Bénéfice, on ne ſait plus aller à pied. Les chaiſes à porteurs, étoient preſque inconnuës à nos Anciens; c'eſt à la vie molle de ces derniers Siécles, qu'on doit l'invention d'atteler deux hommes à une litiére. Jamais Siécle ne raffina tant, & ne porta le raffinement ſi loin ſur les commodités de la vie que le nôtre. Concluez de tout cela, que jamais Siécle ne fut plus Chrétien? Concluez que la Morale de JESUS-CHRIST eſt la règle des Mœurs de notre Siécle?

On naît aujourd'hui avec un rapide penchant à la molleſſe, & au plaiſir. L'éducation eſt peu appliquée à en modérer la rapidité; on eſt charmé même de trouver dans les enfans une vivacité prématurée pour la joye, & pour le plaiſir; on s'étudie, pour ainſi dire, à leur en aiguiſer l'apétit & le goût. Un naturel froid, poſé, & apathique déplaît, c'eſt deſlors, ſelon la deſtination qu'on en fait, un vrai meuble de Cloître; on aime à découvrir dans ces jeunes cœurs des naiſſances des plus vives paſſions: Dieu veuille qu'on ne leur en faſſe point deſlors des leçons; du moins leur en donne-t-on bien des exemples,

dont ils ne profitent que trop. A une éducation ſi peu chrétienne, peut-il manquer de ſucceder une jeuneſſe licencieuſe, fruit néceſſaire d'un fond en friche, qu'il n'eſt plus tems dans la ſuite de cultiver.

Le libertinage prend bien-tôt la place de la liberté qu'on a donnée aux enfans. Les torrens groſſiſſent à méſure qu'ils avancent. Les digues ſont toûjours trop foibles, quand on les oppoſe trop tard. La vie molle eſt toûjours jeune ; & elle ne vieillit pas même dans les vieillards. Les vices qu'elle produit, & qu'elle nourrit, croiſſent avec elle ; & de-là ce débordement ſi général, & ſi impétueux qui inonde tant de Païs. Le dégat fait gémir ; mais les gémiſſemens ne remédient pas à la déſolation. L'iniquité inonde, diſoit le Prophéte, & l'on ſe contente de déplorer le ſort de ceux qui périſſent dans l'inondation, mais leur triſte ſort, rend-il plus ſages ceux qui leur ſurvivent? Combien de Peres, de Meres de famille ne laiſſent pour héritage à leurs enfans, que les vices dont ils leur ont fait tacitement eux-mêmes de ſi funeſtes leçons, en leur en donnant ſi long-tems, de ſi pernicieux exemples !

Le Prophéte parlant des Elûs de Dieu, dit que tous leurs jours ſont pleins : ceux des gens oiſifs ne ſont-ils jamais vuides ? Quel amas de biens ſpirituels, quelle proviſion pour le Ciel, ſelon le langage de l'Evangile, quel fond de bonnes œuvres dans ces perſonnes ennuyées de leur propre oiſiveté ? Dans ces riches fainéans, dans ces femmes mondaines ? Le figuier eſt maudit, pour n'avoir que des feuïlles ſans fruit : Que ſera-ce de n'avoir porté ni fruit, ni feuïlles, ou de n'avoir porté que des feuïlles ſans fruit ?

fruit ? Quelle vie plus infructueuſe, plus vuide de vertus & de mérites que celle de ces gens oiſifs. Ajuſtez cette vie, avec la règle des Mœurs, avec l'Evangile : quelle affreuſe contradiction de Mœurs & de Morale? Et ſelon notre Réligion, quelle funeſte deſtinée ne nous annonce point cette affreuſe contradiction ! Cependant dans une ſituation ſi périlleuſe, au milieu de ſi juſtes allarmes, ces perſonnes ſont enjouées, elles rient, elles ſe divertiſſent ; on paroît tranquille & content : qui raſſure?

Mais on ſe trompe de s'imaginer que ceux qui rient le plus dans le monde, ſoient toûjours contens. Qui ne ſait que ces gens de plaiſirs jouënt éternellement la Comédie, & maſquent la plûpart à viſage découvert. Il n'y a que les ſimples qui ſont dans le parterre, qui puiſſent ignorer que les Acteurs qui font les principaux perſonnages ſur le théatre, ne ſont rien moins ſouvent que le perſonnage qu'ils font. Cependant la joïe ſemble être le fruit naturel de cette vie molle, de cette vie ſi peu Chrétienne ; mais le cœur fut-il jamais content, ſous une conſcience juſtement allarmée? Certainement à moins qu'il n'y ait pour ces femmes mondaines, pour ceux qui paſſent leurs jours dans une molle oiſiveté, pour tous ceux qui ménent cette vie molle, une autre Morale que celle de JESUS-CHRIST, un autre Evangile tout contraire à ſon Evangile : doit-on bien eſpérer de leur ſalut?

Qu'on ſe récrie ici ſi l'on veut contre cette importune réflexion, qui revient ſi ſouvent dans ce Paralléle : on ſent qu'elle eſt vraye, & qu'elle eſt à ſa place ; & malgré le dépit de l'eſprit de libertinage, & le chagrin de l'amour propre, on eſt contraint de ſentir & d'avouer que ſelon les

principes de notre Réligion, & de notre Morale, la vie molle de la plûpart des gens du monde, eſt une marque peu équivoque de réprobation.

On a tort, pour ainſi dire, de regarder la vie molle comme une vie oiſive, peu de gens dans le monde plus intrigués que ces fainéans de profeſſion. Eſclaves de leurs paſſions, quel exercice plus amer, quel travail plus dur & plus ingrat que le leur, dans leur eſclavage ? Les paſſions donnent bien de l'exercice ; & qui ne voit que c'eſt dans la vie molle que les paſſions regnent en tyrans ; & de-là ce fond inépuiſable d'inquiétudes & de chagrins ſécrets qu'on trouve toûjours dans la vie molle.

Ce ne ſont point là cependant les ſeuls exercices de ces ſortes d'oiſifs. L'inaction laſſe, l'oiſiveté ennuye. Après qu'on s'eſt entretenu longtems de mille riens dans ces aſſemblées mondaines ; après qu'on a parlé du bal, du jeu de la ſoirée précedente ; après qu'on a fait quelques contes pour divertir la compagnie aux dépens des abſens ; après qu'on a niaiſement plaiſanté, aux dépens quelquefois de la vertu, & même de la Réligion ; après qu'on a médit, car ſans ce ſel piquant, la converſation languit, elle eſt inſipide ; elle s'épuiſe enfin en pauvretés, & elle tarit. Une partie de jeu la remplace ; mais le jeu, pour être aujourd'hui la plus ſérieuſe, & la plus ordinaire occupation des gens du monde, eſt-ce une occupation fort chrétienne ? Sera-t-elle un jour celle qui leur paroîtra la plus conforme à la Morale de JESUS-CHRIST ?

Il eſt vrai qu'on ne peut pas toûjours jouër ; auſſi

auſſi a-t-on trouvé le ſécret de délaſſer, de déſennuyer les oiſifs par la variété des amuſemens, mais tous plus vains, tous plus vuides. L'Opera, & la Comédie ſont une reſſource de délaſſement, à qui ſemble ne vivre que pour perdre le tems; mais quelque grande que ſoit cette perte du tems, n'eſt-ce que le tems qu'on perd aux ſpectacles profanes? Qui ne ſait que le théatre eſt la ſavante écôle de toutes les paſſions; & qu'on y fait des leçons publiques de luxe, d'orgueil, de mondanité; des leçons ſavantes de jalouſie, de vangeance, d'intrigue, & de galanterie. On y apprend autant par les yeux que par les oreilles. Le progrès qu'on fait dans cette funeſte école n'eſt jamais médiocre; ce ne ſont point ici des leçons purement ſpéculatives; les Acteurs, & les Actrices donnent toûjours un relief aux paſſions qu'on y reveille, ou qu'on y fait naître, dont il eſt mal-aiſé de ſe défendre. Quand la leçon eſt ſi fort à la portée de l'eſprit à qui elle plaît, & du cœur qu'elle flate: on en ſort toûjours plus ſavant qu'on ne voudroit.

Mais encore, d'où vient cette multiplicité, cette variété d'amuſemens aujourd'hui ſi ſuivis, & ſi recherchés dans le monde? C'eſt, comme on a déja dit, qu'on ne craint rien tant dans cette vie molle, que d'avoir des intervalles de repos, & un vuide qui laiſſant les ſens ſans exercice, laiſſe l'ame en proye aux plus effrayantes allarmes, & aux plus vifs remords. La fiévre, & un trop grand épuiſement cauſent dans un ſommeil inquiet & interrompu, des ſonges affreux, & qui effrayent; cette vie molle & vuide, n'a pas des ceſſations plus tranquilles; toute conſcience criminelle craint le repos. De-là cette fatiguante continuité de divertiſſemens, qui ſe

ſuccèdent ſi réguliérement les uns aux autres, charment les ennuis, & les inquiétudes de l'ame, en ne lui laiſſant pas le loiſir de réfléchir ſur ſes égaremens, & ſur ſes périls. De-là cette multiplicité de nouveaux jeux de cartes, féconde production de l'eſprit oiſif de ces derniers Siécles: De-là enfin, ces nouvelles découvertes, pour ainſi parler, dans la région des plaiſirs, pour réveiller le goût, par la variété, & la nouveauté des amuſemens de la vie molle.

Certainement on eſt bien embaraſſé, quand on veut trouver un point de convenance entre ces Mœurs, & la Morale de l'Evangile; entre cette vie molle, oiſive, voluptueuſe, & la vie mortifiée, laborieuſe, & pénitente d'un véritable Chrétien. Qu'on donne la torture à l'eſprit, pour juſtifier, pour excuſer une ſi viſible contradiction: la difformité, l'oppoſition ſe font ſentir dans la conſcience la plus cauteriſée. Point de tempérâment pour accorder deux Morales ſi contraires; ou l'Evangile de JESUS-CHRIST eſt un faux ſyſtême, ou cette vie molle, cette vie mondaine de tant de gens de toutes conditions, ſi commune, ſi applaudie, ſi autoriſée dans ce Siécle, eſt une vie réprouvée, dont le terme eſt l'éternelle damnation.

Qu'on métaphyſique tant qu'on voudra en matiére de ſalut: la vie d'un Chrétien doit abſolument reſſembler à la vie de JESUS-CHRIST, notre divin modèle; nul prédeſtiné qui n'en doive être la copie: *Quos præſcivit, & prædeſtinavit conformes fieri imaginis filii ſui.* Ceux qu'il a vûs par ſa préſcience, & qu'il a auſſi prédeſtinés pour être conformes à l'image de ſon Fils. La vie molle, cette vie voluptueuſe des moindains, a-t-elle de grands rapports à la vie cru-

Rom. 8. ℣. 29.

crucifiée de ce divin modèle ? Ces perſonnes dont la vie eſt un tiſſu ſcandaleux d'amuſemens tous plus vains ; un enchaînement de plaiſirs, une continuité étudiée de joyes profanes, ſont-elles de fidèles diſciples de JESUS-CHRIST ? Et ſi le ſalut eſt indiſpenſablement dépendant de cette conformité, de cette reſſemblance : quel ſera le ſort éternel des mondains ?

Bien des gens trouveront leur portrait plus reſſemblant peut-être qu'ils ne voudroient, dans la peinture qu'on fait ici des Mœurs ſi peu Chrétiennes de notre Siécle ; & trouveront peut-être mauvais qu'on rapproche ſi ſouvent cette peinture, du tableau que JESUS-CHRIST nous a lui-même tracé. Mais enfin, ces perſonnes dont les Mœurs ſont ſi contraires à la Morale de JESUS-CHRIST, ſont Chrétiennes, elles font profeſſion de n'avoir point d'autre Morale qui doive leur ſervir de règle de conduite ; & elles ne peuvent pas douter que ce ne ſoit ſur cette Loi, & ſelon cette Morale que Dieu doit les juger ; qui raſſure donc des gens qui n'ignorent pas qu'ils ſe ſont égarés, & qu'ils s'éloignent tous les jours davantage du terme de leur voyage ? Quel paradoxe, ou pour parler plus juſte, quelle momerie ! méner une vie molle ; être mondain ; ne vivre que ſelon l'eſprit & les maximes du monde ; & eſpérer une éternité bienheureuſe, & faire profeſſion d'être Chrétien !

S. Auguſtin dit que rien ne l'a ſi fort touché dans la Réligion Chrétienne, lors même qu'il étoit encore dans le Manichéénisme, que la vie pure, ſainte, irrépréhenſible, exemplaire des Chré-

Chrétiens, conformément à la pureté, à la ſainteté, à la perfection de leur Morale. Il avouë que ſon eſprit n'a pû réſiſter aux Miracles de JESUS-CHRIST, mais que ſon cœur ne s'eſt rendu qu'à la ſainteté du Chriſtianiſme, renduë viſible dans les Mœurs & la conduite des Chrétiens.

Toute la terre, & même plus grands ennemis du nom Chrétien, ont reconnu l'excellence de cette Loi, & la ſainteté de cette Morale; ils en ont rendu des témoignages publics, d'autant plus authentiques qu'ils étoient moins ſuſpects; ils l'ont admirée, pronée, exaltée, & tout cela ſur la ſeule idée que leur donnoit de cette Loi & de cette Morale la vie pure, édifiante, irréprehenſible de tous les Fidèles, dont les Mœurs faiſoient l'éloge de la Réligion: les Mœurs de notre Siécle, font-elles l'éloge du Chriſtianiſme? C'eſt cependant aujourd'hui, comme alors, même Réligion, même Evangile, même Morale: ſont-ce les mêmes Mœurs? Et dans cette énorme différence de Mœurs, aura-t-on le même ſort? Peut-on raiſonnablement ſe flater d'avoir la même Foi? Sur quoi porte notre tranquillité, notre ſécurité, notre eſpérance?

Les Payens quelque ennemis qu'ils fuſſent des Chrétiens, quelque malins cenſeurs qu'ils fuſſent de leurs actions, & de toute leur conduite: que leur réprochoient-ils après les avoir ſi ſcrupuleuſement obſervés? Vous le ſavez: Quelque recherches que ces ennemis mortels euſſent faites de la vie, & des Mœurs des Fidèles, ils n'ont jamais rien eu à leur réprocher, ſi ce n'eſt qu'ils ne paroiſſoient jamais au bal, qu'ils ne mettoient pas des fleurs ſur leur tête, ni du fard ſur leur viſage, ni de la poudre d'or ſur leurs che-

cheveux ; ils leur réprochoient qu'ils ne portoient jamais d'habits de pourpre; qu'ils étoient trop modeſtes, trop mortifiés, trop reſervés, trop chaſtes: en bonne foi, notre Siécle pourroit-il mériter aujourd'hui de ſi glorieux réproches ? Et quel tort nous feroit-on, ſi on nous demandoit ſi nous ſommes de la même Réligion que ces véritables Chrétiens ?

Il y avoit dès ce tems-là des théatres, des Académies de jeu; il y avoit des lieux choiſis pour des aſſemblées mondaines ; il y avoit des Berlans publics ; on y faiſoit des fêtes, on y donnoit des répas, on y donnoit des ſpectacles: vit-on jamais un ſeul Chrétien avoir part à ces profanes divertiſſemens ? Quelle ſurpriſe s'il s'en fût trouvé un ſeul à ces licencieux répas ! S'il en eût paru un ſeul au Bal, à la Comédie, ou au Cirque ! Ne l'auroit-on pas regardé deſlors comme un Apoſtat ? Et avec quelle indignation & les Chrétiens, & les Payens auroient-ils crié au ſcandale ? Ces ſcandales ſont-ils aujourd'hui auſſi rares qu'alors ? & pour être devenus ſi communs, en ſont-ils moins criminels ? moins ignominieux à notre Réligion, moins contraires à la ſainteté de notre Morale ?

Le goût des gens du monde pour ces divertiſſemens; tout Payens, fut-il jamais plus vif, plus piquant dans les Payens, qu'il l'eſt aujourd'hui dans des gens qui font profeſſion d'être fidèles ? On court au Bal, aux Berlans, à l'Opera avec bien plus d'empreſſement qu'on ne va à l'Egliſe. La foule ſemble en juſtifier l'uſage; l'exemple des Grands, & des gens de toute condition, autoriſe l'abus chez le peuple; & ce qui a fait en tout tems horreur à tous les Fidèles, ne ſcandaliſe preſque plus les Chrétiens. Cependant

dant, car il en faut toûjours venir à cette réflexion, cependant la Morale de notre Réligion, n'eſt pas plus alterée que le Dogme: même Loi, même Règle des Mœurs, même Diſcipline, même Morale aujourd'hui que dans ces premiers Siécles: quelle oppoſition dans le Paralléle! quelle contrariété dans le tableau! Bon Dieu! que ce déréglement de Mœurs, aujourd'hui ſi univerſel; que ce rélâchement affreux décrie notre Siécle!

Minutius Felix dans ce Dialogue admirable qu'il a compoſé contre la vanité des Idoles, & qui eſt en même-tems l'Apologie du Chriſtianiſme, défie tous les Gentils de ſon tems, de trouver un ſeul Chrétien coupable d'autre choſe que du prétendu crime qu'on lui faiſoit de ſa Réligion: Serions-nous en droit aujourd'hui de faire le même défi? Ce grand homme ne trouve rien qui doive confondre plus viſiblement les ennemis du nom Chrétien, que le Paralléle des Mœurs des Payens, & des Mœurs des Fidèles; il oppoſe hardiment à la vie molle, à la vie voluptueuſe de ceux-là, la vie pure, mortifiée, irréprochable, exemplaire de ceux-ci: En bonne foi, étant de même Réligion que ces anciens Chrétiens, aurions-nous aujourd'hui ſur ces Payens le même avantage? Et le Paralléle de leurs Mœurs avec les nôtres, feroit-il grand honneur aux Chrétiens de ce tems?

On lira ceci; on trouvera juſtes ces réflexions; on avouëra que la conduite de la plûpart des Chrétiens de ce Siécle, eſt un grand paradoxe: & la réformation des Mœurs ſera-t-elle le fruit de cet aveu? La vie molle, perdra-t-elle beaucoup de ſes droits? Les ſales de la Comédie, & de l'Opera ſeront-elles moins remplies? Nul bon eſprit qui ne convienne que la vie molle, cette vie mondaine qui regne ſi fort dans ce Sié-

cle, ne ſauroit être une vie Chrétienne : En aimera-t-on moins le plaiſir ? En deviendra-t-on plus Chrétien ? Les divertiſſemens peu Chrétiens, pour ne pas dire, tout Payens, ſont trop du goût des mondains, pour ceſſer ſi-tôt d'être à la mode ; l'eſprit & les maximes du monde, l'emportent hautement ſur la Morale de JESUS-CHRIST.

L'illuſtre Apologiſte, qu'on a cité, oppoſe aux feſtins des Gentils où regnoit l'intempérance, le luxe, l'impureté ; il leur oppoſe, dis-je, la modeſtie, la frugalité, la joye toute pure des répas des Chrétiens, où tout ſe reſſentoit de la pureté, de la ſainteté de leur Morale : *Convivia*, dit-il, *non tantum pudica colimus, ſed & ſobria.* Les premiers Chrétiens s'aſſembloient quelquefois pour ſe donner des marques naturelles de charité, pour ſe délaſſer l'eſprit, pour rendre encore plus étroite l'union, & l'amitié des familles ; mais c'étoient des aſſemblées où tout ſentoit ſon Chriſtianiſme, & dont on ſortoit toûjours plus chaſtes, plus reſervés, plus déterminés à remplir tous les devoirs de la piété, & de la juſtice : *In quibus aliud auditur nihil, niſi quod mites, verecundos, caſtos faciat & pudicos.* En peut-on dire aujourd'hui de ces ſplendides répas, où l'art s'épuiſe en rafinement, où rien n'eſt de miſe s'il n'eſt exquis ; de ces répas où tout concourt à bannir la tempérance, la retenuë, & la piété, & où l'on perd toûjours l'innocence. Quelle différence d'uſages, & de Mœurs ſous la même Morale : Rien de plus modeſte, rien de plus innocent, rien de plus édifiant que les aſſemblées, que les divertiſſemens même des premiers Fidèles : En peut-on dire autant aujourd'hui de ces aſſemblées brillantes,

lantes, où la mondanité & le luxe étalent tout ce que la vanité a de plus recherché; où l'eſprit du monde regne ſans concurrent; où les paſſions n'ont jamais plus d'empire, & de vivacité; & où elles mettent en œuvre tous leurs artifices?

Tertullien dans ſon Apologétique, dit que non-ſeulement nul Chrétien ne paroiſſoit jamais au Théatre, ni au Cirque, c'eſt-à-dire, aux ſpectacles profanes, mais qu'ils n'oſoient pas même parler entr'eux de ces profanes divertiſſemens, & qu'ils ne ſouffroient pas même qu'on leur en parlât: *Nihil eſt nobis viſu, dictu, auditu cum inſania Circi, cum impudicitia Theatri.* Quelle femme du monde, quel oiſif, quel mondain parmi tous ceux qui ont vieilli dans cette vie molle, & ſi peu Chrétienne, oſeroit aujourd'hui ſe ſervir de cette Apologie des premiers Chrétiens, pour faire la ſienne? Surquoi roulent les entretiens du jour qui ſuit la Comédie, le Bal, ou l'Opera? Ces divertiſſemens profanes ne font pas ſeulement le ſujet des entretiens; que lit-on d'ordinaire pour ſe déſennuyer de ſon oiſiveté? On ſait preſque par cœur un recit amoureux, une fable en vers, un Madrigal, une Comédie entiére. Notre Siécle a apprivoiſé la conſcience des gens du monde, on n'eſt plus ſi ſcrupuleux ſur les amuſemens, & les plaiſirs; on diroit même que par un expédient inconnu juſqu'ici aux véritables Chrétiens, on a trouvé le ſécret d'accorder la Réligion avec le monde: le matin à la Meſſe, & le ſoir à la Comédie, ou au jeu. Du Salut, on va à l'Opera, & c'eſt ſouvent au ſortir de la Meſſe, ou du Salut qu'on lie partie. On vient d'entendre le Sermon, & on paſſe l'après-midi, à des amu-

ſemens

ſemens tous plus contraires à la Morale qu'on vient d'entendre. Cette bigarrure de conduite, ne tient-elle pas de la momerie, en fait de Réligion ? Et n'eſt-ce pas jouer la Comédie, que de faire en un même jour tant de différens perſonnages ?

Quel affreux contraſte dans le Paralléle des Mœurs, & de la vie des premiers Chrétiens, avec la Vie & les Mœurs de la plûpart des Chrétiens de ce Siécle ! Si la multitude & le long uſage ne nous avoient accoûtumés à cette monſtrueuſe diſproportion ; ne ſeroit-on pas indigné de voir que ces gens qui paſſent leur vie dans une molle oiſiveté, faſſent profeſſion d'être de la même Réligion que ces véritables Fidèles des premiers Siécles.

Remontons juſqu'à ces premiers jours de l'Egliſe : quelle pureté de Mœurs, quelle régularité de conduite dans tous ces premiers Fidèles ! Nous les réconnoiſſons pour nos freres : s'ils revenoient dans le monde, nous réconnoîtroient-ils pour les leurs ? Nous ſommes dans la même Egliſe, nous avons la même Morale : ſuivons-nous les mêmes Maximes ; avons-nous les mêmes Mœurs ?

Les tems ſont changés, dit-on, les uſages, les goûts ſont différens, les maniéres de vivre & de commercer aujourd'hui dans le monde ne ſont plus les mêmes ; mais la Réligion Chrétienne a-t-elle varié ? La Loi divine eſt-elle dépendante de la viciſſitude des tems ? Eſt-elle aſſujettie au caprice des hommes ? Cet Evangile, qui ſelon la parole de JESUS-CHRIST, doit voir paſſer le Ciel & la Terre ſans ſouffrir la moindre

alté-

altération, a-t-il été mitigé ? S'eſt-il affoibli ? A-t-il ſouffert quelque altération, quelque changement dans ſa Morale, ou dans ſes Dogmes ? Quelle autorité ſupérieure a dérogé à la Loi de JESUS-CHRIST ? Qui a ſubſtitué à la ſouveraine règle des Mœurs, les licencieuſes maximes du monde, & qui leur a donné force de loi ? Le rélâchement & l'abus peuvent-ils preſcrire en fait de Réligion ? Et la Morale de JESUS-CHRIST eſt-elle moins invariable que ſes Dogmes ?

C'eſt aujourd'hui l'uſage & le goût du monde, de méner une vie molle, oiſive, délicieuſe ; c'eſt ainſi qu'on vit dans le monde, quand on eſt d'une certaine qualité, quand on eſt d'un certain rang ; quand on a fait une certaine fortune : c'eſt-là le jargon ſi uſé des gens du monde ; mais ce rang, cette qualité, cette fortune diſpenſent-elles de la Morale de l'Evangile ? Et s'il n'y a point de diſpenſe, qui raſſure ces prétendus heureux du Siécle, & quel ſera leur ſort ?

Cependant la gayeté, la joïe, une tranquillité affectée brillent ſur le front des mondains ; ces femmes qui en ſont la plus nombreuſe portion, s'applaudiſſent effrontement de ſe voir à la tête de la Secte ; & regardent en pitié toutes celles qu'une vie réguliére & Chrétienne exclut de leur réprouvée ſociété. A voir avec quelle confiance, avec quelle effrontée ſécurité ces gens de plaiſirs, ces perſonnes mondaines font parade de leur oiſiveté, & de leur vie molle ; on diroit qu'ils n'ont d'autre Réligion que celle que l'eſprit du monde s'eſt forgée ; & qu'ils ſe croiroient deshonorés, pour ainſi dire, s'ils étoient moins oiſifs, & plus Chrétiens. Tout rit, tout brille, tout éblouït, tout impoſe dans ce qu'on appelle beau monde ; on n'y parle que de plaiſirs, tous

les

les jours y ſont des jours de fêtes. En bonne foi, n'auroit-on pas ſujet de demander à qui reſſemblent ces Chrétiens de notre Siécle, par rapport à leurs Mœurs ; eſt-ce aux premiers Fidèles, ou aux anciens Payens ?

On ne prétend point ici s'en prendre à la Réligion des Chrétiens de ce Siécle, ni même juger de leur foi par leurs Mœurs ; ce ſeroit un paradoxe qui révolteroit bien des gens ; & un problême difficile à ſoudre : On ne veut ſeulement que mettre en Paralléle, la vie de la plûpart des gens du Monde, avec les Mœurs de ces premiers Fidèles, en faiſant rémarquer que les uns & les autres ont la même Morale ; ſuivent les mêmes Dogmes, & ſont de la même Réligion.

C'étoient-là, dit-on, les Mœurs des anciens Chrétiens : mais celles des modernes doivent-elles être moins Chrétiennes ? Ils étoient plus voiſins de la préſence viſible du Divin Légiſlateur : Sommes-nous moins indiſpenſablement ſoûmis à la Loi ? La Morale de JESUS-CHRIST étoit alors dans toute ſa vigueur : & qui y a dérogé ? Qui l'a affoiblie ? Quel nouveau Meſſie eſt venu élargir le chemin qui méne à la vie, lequel JESUS-CHRIST aſſure être ſi étroit ? Quel Ange du Ciel, quel Prophéte eſt venu par ſon ordre mitiger ſa Morale, changer ſon Evangile, & donner une Loi plus indulgente, plus conforme à l'amour propre, en faveur des mondains : On s'eſt dans la ſuite des tems, dit-on, inſenſiblement rélâché : mais ce rélâchement a-t-il preſcrit contre l'Evangile ; & pour prendre la même route que ceux qui ſe ſont égarés, arrivera-t-on à l'heureux terme du ſalut où l'on aſpire ?

Le tempérament des hommes dans la ſuite des Siécles, eſt devenu plus délicat: on ne veut point ici démontrer, comme on pourroit le faire, que c'eſt au déréglement des Mœurs qu'on doit l'affoibliſſement de complexion; mais cette délicateſſe de tempérament, a-t-elle abrogé la Morale Chrétienne? Qu'on nous montre, comme on a déja dit, (& cette répétition eſt trop importante pour n'être pas pardonnée,) qu'on nous montre que la Loi divine a vieilli, & qu'une plus jeune & plus mitigée lui a été légitimement ſubrogée. Qu'on nous montre que le plan que J. C. a fait de ſa Réligion, a changé, qu'il s'eſt lui-même rélâché de ſes droits, & de la douce ſévérité de ſa Morale, en faveur des gens du Monde. Qu'on nous montre que la nobleſſe, comme on a déja dit, que la qualité des conditions, que les prérogatives du rang, que l'éclat d'une riche fortune ſont des priviléges qui diſpenſent de la généralité de la Loi, & alors on ne regardera plus comme une marque peu équivoque de réprobation, le déréglement des Mœurs, & la vie molle; on ne regardera plus comme abuſive cette mitigation de la Morale de JESUS-CHRIST, ouvrage de la corruption du cœur humain; on ne condamnera plus les Bals, les ſpectacles, les fêtes profanes, ni cette ſcandaleuſe continuité de divertiſſemens peu Chrétiens; mais auſſi ſi la Loi de l'Evangile ſubſiſte encore dans toute ſa premiére vigueur; ſi la Morale de JESUS-CHRIST n'a rien perdu dans la ſuite des Siécles, de la pureté, de la ſainteté, de la rigidité qu'elle avoit dès les premiers jours du Chriſtianiſme: que deviendront ces perſonnes mondaines, dont la conduite, & toute la vie eſt ſi contraire à celle des premiers Chrétiens?

Mais

Mais ſans remonter même ſi haut, nous trouvons encore, graces à Dieu, dans le Siécle où nous vivons, de ces dignes ſucceſſeurs des premiers Fidèles, dont la vertu n'a pas dégéneré, & dont la pureté des Mœurs, la piété, & la vie exemplaire condamnent hautement la vie molle, & les Mœurs corrompuës de notre Siécle. Sans en aller chercher dans le Cloître, ou dans le Déſert, combien de gens dans le Monde de tout âge, de tout ſexe, de toute condition, chez le Bourgeois, & chez l'Artiſan, parmi les gens de qualité, & à la Cour même, réglent encore aujourd'hui leurs ſentimens, leur conduite & leurs Mœurs ſur la Morale de JESUS-CHRIST, & ne ſuivent que les Maximes de l'Evangile? A la vérité, le nombre de ces ſerviteurs fidèles eſt petit; mais qui ne ſait que ce n'eſt qu'au petit troupeau que le Ciel eſt promis; les prix ne ſont que pour le petit nombre. Mais quelque petit que ſoit celui des gens de bien, il ſera toûjours aſſez grand pour mettre dans tout leur tort, ceux qui leur reſſemblent peu; aſſez grand pour faire voir l'hideux contraſte que fait le Paralléle des Mœurs de ce Siécle, & de la Morale de JESUS-CHRIST, dès qu'on met ſous un même point de vûë ces deux peintures.

Qu'on compare même ſeulement les Mœurs ſi peu réguliéres, ſi peu Chrétiennes des femmes mondaines, à la ſageſſe, à la modeſtie, à la modeſtie, à la vie unie, irréprochable, exemplaire de ces Dames Chrétiennes de nos jours, dont la naiſſance, l'eſprit, le rang, & cent belles qualités ſont encore inférieures à leur haute vertu; qu'on mette en Paralléle des Mœurs ſi pures, une conduite ſi édifiante, une piété ſi vraye, un mérite ſi réel, une réputation à l'é-

preuve de toute malignité; qu'on mette, dis-je, toutes ces vertus qui caractériſent ces Dames Chrétiennes, en Paralléle avec cette légéreté d'eſprit, avec ces airs effrontés, avec cette licence ſcandaleuſe, ce luxe déméſuré, cette vie molle de ces femmes mondaines, qui ne priment que par leur effronterie, & leur vanité; & qui font plus de bruit dans le Monde par leur mauvaiſe réputation, que par aucun mérite: pour qui ſera l'eſtime, & la vénération? Ces deux portraits ſont mal placés près l'un de l'autre; & c'eſt proprement ce contraſte fâcheux & incommode, qui met de ſi mauvaiſe humeur les femmes mondaines, contre ces Dames Chrétiennes; c'eſt moins par jalouſie, que par chagrin & par dépit. On n'aime point à ſervir d'ombre; une perſonne mal-faite, figure mal près d'une rare beauté.

Il eſt étonnant que cette vie de plaiſirs, cette vie molle & toute mondaine ſi oppoſée à l'eſprit de notre Réligion, ſi viſiblement contraire à la Morale Chrétienne, ait ſi fort prévalu, & qu'elle ait fait tant de progrès au milieu même du Chriſtianiſme, après avoir été ſi expreſſément réprouvée par JESUS-CHRIST, & ſi hautement, ſi ſouvent anathématiſée!

Luc. 6. ℣. 24. *Væ vobis divitibus quia habetis conſolationem veſtram*, dit JESUS-CHRIST. Malheur à vous riches, car vous avez votre ſatisfaction, en ſatisfaiſant en tout, votre amour propre, & votre cupidité. ℣. 25. *Væ vobis qui ſaturati eſtis:* Malheur à vous qui vivez dans l'abondance, & dans une molle oiſiveté. Ibid. *Væ vobis qui ridetis nunc:* Malheur à vous qui paſſez vos jours dans la joïe, & dans les divertiſſemens. ℣. 26. *Væ cum benedixerint vobis homines:* Malheur à vous, à qui le Monde ap-

applaudit si fort, & qui êtes si fort du goût du Monde, parce que vous en suivez aveuglement les maximes, & que vous en avez l'esprit. C'est JESUS-CHRIST lui-même qui parle : doit-il être crû ? Et s'il dit vrai : qui rassure ceux & celles sur qui tombent ces arrêts foudroyans ? Les mondains croyent-ils ces effrayantes vérités ? Et s'ils sont si tranquilles en les croyant, qu'ils nous disent à quel Tribunal ils en 'ont appellé de tous ces anathêmes ?

Toutes ces réflexions sont trop vrayes, & peut-être trop pressantes, pour être du goût de tous ceux dont elles démasquent les Mœurs, & à qui elles prédisent un funeste sort ; mais le chagrin d'un malade ne doit pas empêcher qu'on ne lui découvre son mal. Le Paralléle qu'on fait ici des Mœurs de ce Siécle, & de la Morale de JESUS-CHRIST, ne fait pas faire de nouvelles découvertes ; il ne fait que raprocher de la véritable & seule règle des Mœurs, des faits. C'est à proprement parler un miroir fidèle ; il ne produit pas les traits irréguliers, ni les tâches, il les montre. Une personne laide auroit-elle bonne grace de se fâcher contre une glace qui lui représente au naturel l'irrégularité de ses traits, & toute sa laideur ?

Mais cette vie molle si opposée à l'esprit de JESUS-CHRIST, & si contraire à sa Morale, ne regne-t-elle que chez les mondains ; ne se trouve-t-elle que chez le Laïque ? Seroit-il possible que la contagion des Mœurs de ce Siécle se répandît jusques dans le lieu Saint ; & que malgré tant de rétranchemens, elle forçât tant de barriéres ? Cette vie molle, oisive, toute mondaine

daine qui porte ſi viſiblement un caractère de réprobation, pourroit-elle jamais être le trait le mieux marqué d'une perſonne d'Egliſe? Quelle alliance peut-il y avoir entre les habitans de Babylone, & ceux de Jéruſalem? Quelle différence ne doit-il pas y avoir de Mœurs, d'uſages, de conduite & de ſentimens entre les mondains, & les gens d'Egliſe? L'état, la profeſſion, les devoirs, le caractère, tout eſt ſi différent, tout eſt ſi oppoſé entr'eux, la convenance ſeroit monſtrueuſe.

Ceux-là faſcinés par l'eſprit du Monde, livrés à toutes leurs paſſions, amollis par l'oiſiveté, enïvrés de leur qualité, ou de leur fortune, ils paſſent leurs jours dans une molle oiſiveté; ceux-ci ſéparés de la foule par un choix de prédilection bien marqué; ſinguliérement conſacrés à Dieu par état; favoris du Très-haut, pour ainſi parler, en titre d'office: loin d'être infectés de la corruption du Siécle, ils doivent être le ſel de la terre par la pureté de leurs Mœurs. *Sal terræ.* La lumiére du Monde par l'éclat de leur vertu; *Lux mundi.* Les Arcboutans de la Réligion par leur zèle, & par leur ſavoir, comme parle le Sage; & l'ornement de l'Egliſe par leur exacte régularité, & par leur vie ſainte, irrépréhenſible, exemplaire, comme parle l'Apôtre; voilà la Morale de l'Evangile.

Matt. 5. v. 13. v. 14.

Ne ſeroit-ce point l'abomination de la déſolation dans le lieu Saint, comme parle le Prophéte, ſi ces pierres du Sanctuaire, deſtinées pour la ſeule maiſon du Seigneur, ſe trouvoient diſperſées dans les ruës, & dans les carrefours, & confonduës ſcandaleuſement avec les profanes: *Diſperſi ſunt lapides ſanctuarii, in capite omnium platearum.*

Thren. 4. v. 1.

Com-

Comment cet or si pur, vrai symbole de ceux qui doivent le plus briller dans l'Eglise, s'est-il terni ? *Quomodo obscuratum est aurum* ? Comment ceux qui étoient prépossés par leur condition, & leur caractère pour être l'objet de la vénération du peuple, se sont-ils rendus mépriſables par la licence de leurs Mœurs ; & oubliant la dignité, l'excellence, la sainteté de leur état, se sont-ils avilis, jusqu'à faire le personnage de Laïque ? *Thren.* 4. *v.* 1.

Mutatus est color optimus : Hélas ! continuë le même Prophéte, ceux qui devoient être la plus saine partie du peuple de Dieu, sont devenus si pâles & si languissans, qu'ils ne sont plus connoissables ; & loin de servir de modèles par l'éclat de leur vertu ; ils scandalisent le public par leurs mauvais exemples. Comment ces enfans de Sion si distingués par le rang qu'ils tiennent dans Israël : *Filii Sion inclyti* ; Ces gens d'Eglise dont toute la vie doit être un miroir de toutes les vertus ; dont toutes les actions doivent être des exemples ; sont-ils devenus la fable, & la risée de toute une Ville, en affectant des airs tout mondains, sous un habit qui ne doit inspirer que régularité, que modestie. *Ibid.* *v.* 2.

Par quelle fatalité, c'est toûjours le même Prophéte qui parle, & qui gémit, par quelle fatalité ces Nazaréens autrefois plus blancs que la neige, *Candidiores Nazaræi ejus nive* ; ces Nazaréens plus purs que le lait, plus vermeils que l'ivoire teint en couleur de pourpre ; plus estimables que le plus beau saphir : *Nitidiores lacte, rubicundiores ebore antiquo, sapphiro pulchriores:* ont-ils perdu leur réputation, en perdant toute leur beauté ! *v.* 7. *Ibid.*

Denigrata est facies eorum : Le grand hâle les *v.* 8.

a noircis. Le trop grand air du Monde nuit toûjours à qui eſt né pour la rétraite : auſſi depuis que ces Nazaréens, qui diſtingués, & ſéparés des autres par état ; & ſinguliérement dévoués, conſacrés au Seigneur par Réligion, ſe ſont confondus avec les mondains ; depuis que ſortant de leur rétraite, ils ont paru fréquemment dans les aſſemblées profanes, & dans les jeux publics, ils ſe ſont décriés, & ils ſont devenus méconnoiſſables : *& non ſunt cogniti in plateis.* On a perdu toute l'eſtime qu'on avoit pour eux ; dès qu'ils ont manqué eux-mêmes à l'édification qu'ils devoient au public ; ils ſont devenus un objet de mépris, dès qu'ils ont démenti la ſainteté de leur caractère ; & dès qu'on les a vû mêlés, confondus avec le peuple : on n'a plus eu d'égard pour leur rang, pour leur perſonne, pour leur dignité : *Et non ſunt cogniti in plateis:* En effet, peut-on s'attendre à trouver un Nazaréen dans des lieux & des aſſemblées profanes?

Thren. 4. ℣. 8,

N'eſt-ce que des Nazaréens de ſon tems, c'eſt-à-dire, de ces perſonnes ſéparées du peuple, & ſpécialement dévouées à Dieu chez les Juifs, que le Prophéte Jérémie déplore la licence des Mœurs, & la vie molle? La peinture qu'il en fait, ne pourroit-elle point convenir à pluſieurs de ceux de nos jours, qui ſéparés comme eux de la multitude par un titre Clérical, & ſpécialement conſacrés au Seigneur, & à l'Egliſe, démentent viſiblement l'excellence, & la ſainteté de leur état, en ménant une vie toute mondaine? Quelle honte de n'en avoir point, de ſe décrier à pure perte, & avec de grands frais ! A la vérité quand on voit des gens ſurchargés de Bénéfices, & d'un plus grand nombre encore de devoirs ; languir toute leur vie

dans

dans une molle oiſiveté ; avoir part à preſque tous les divertiſſemens des mondains; n'être bon qu'à rendre complettes leurs parties de jeu ; & ſe faire un ſot mérite d'être de toutes leurs fêtes : n'auroit-on pas raiſon de dire que notre Siécle auroit béſoin de plus d'un Jérémie ?

En effet, quel plus juſte ſujet de lamentations, que de voir dans ces aſſemblées où regne la plus exquiſe , & la plus brillante mondanité ; à ces rendez-vous publics , où ſe rendent à certaines heures du jour , tous les oiſifs de quelque diſtinction ; à la Comédie, & à l'Opera ; dans les Berlans , & même dans les Cercles : ces perſonnes ſinguliérement dévouées au ſervice de Dieu, qu'on ne devroit trouver qu'entre le veſtibule & l'Autel , comme s'explique l'Eſprit-Saint ; ces perſonnes qui ſont comme gagées pour vivre dans la rétraite. Quel honneur fait à la Réligion la vie molle & oiſive de ceux que la piété des Fidèles n'a ſi richement dotés que pour édifier mieux le public par la pureté de leurs Mœurs ; & pour vaquer plus aſſidument à l'étude de la Réligion, pour exceller dans la ſcience des Saints, & pour paſſer leurs jours au ſervice de Dieu ; marchant toûjours ſous ſes yeux, dans les ſentiers de la ſainteté , & de la juſtice : *In ſanctitate, & juſtitiâ coram ipſo, omnibus diebus noſtris.* Voilà la Morale de JESUS-CHRIST : Quel effet peut faire ſur l'eſprit des gens ſenſés, le Paralléle de cette ſacrée Doctrine des Mœurs, avec la vie molle, oiſive, & toute mondaine de pluſieurs de ceux pour qui eſt cette Morale ? *Luc. 1. 75.*

A voir l'uſage que font aujourd'hui des biens d'Egliſe, pluſieurs de ceux qui en ſont les mieux pour-

pourvûs : n'auroit-on pas ſujet de demander ſi les plus riches Bénéfices n'ont été fondés que pour faire des gens oiſifs, & pour introduire la plus étudiée propreté, le luxe le plus recherché, le faſte, la molleſſe, & la vanité des mondains, parmi les gens d'Egliſe ? Quand ces perſonnes pieuſes ont rétranché à leurs héritiers, par un motif de Réligion, une portion de leur héritage, pour en faire des Fondations, ont-elles prétendu donner à un étranger inconnu, dequoi jouer gros jeu ; dequoi faire un Abbé de Cour ; dequoi briller ; dequoi ſe diſtinguer par le nombre de ſes chevaux, & par une eſcorte magnifique de gens de livrée ? Si ces illuſtres Fondateurs de tant de riches Abbaïes, & de riches Prieurés, avoient eu un pareil motif dans leurs pieuſes libéralités & dans leurs Fondations, ne ſeroient-ils pas regardés avec raiſon, comme des inſenſés ? Ceux qui ne font pas un meilleur uſage des revenus, ſont-ils plus ſages ?

En bonne foi, que ſe ſont propoſé ces perſonnes ſi charitables, ſi pieuſes, ſi zélées pour la gloire du Seigneur, dans ces legs ſi magnifiques, dans ces ſaintes largeſſes faites à l'Egliſe, ſi ce n'eſt de donner à cette Egliſe de dignes Miniſtres des Autels ; au public des modèles vivans de perfection ; & aux pauvres, des Pourvoyeurs, des Tuteurs, & des Peres. Ils ſe ſont propoſés de faire des Bénéficiers, qui diſpenſés par leurs revenus fixes de pourvoir eux-mêmes à leur honnête entretien, euſſent tout le tems de chanter & la nuit & le jour, les louanges du Seigneur ; d'aſſiſter réguliérement à l'Office Divin ; de vaquer à l'étude ; de ſe rendre capables des fonctions du Miniſtère ſacré ; & de faire honneur à l'Egliſe autant par leur édifiante piété,

té, que par leur profond ſavoir, & par leur zèle.

Ils ſe propoſoient ces Bienfacteurs inſignes, de perpétuer dans le Monde Chrétien, par leurs pieuſes libéralités, ces grands exemples de pureté des Mœurs, d'humilité, de charité, de zèle, de pénitence, & de ſainteté que nous admirons encore dans tant de ſaints & ſavans Prélats, dans tant d'illuſtres & réligieux Abbés; & dans un ſi grand nombre de dignes Eccléſiaſtiques, qui ont fleuri dans les premiers Siécles.

Leur interêt même particulier entroit encore dans leur pieux motif. Ils eſpéroient, & avec raiſon, d'avoir quelque part aux bonnes œuvres de ceux à qui ils laiſſoient de quoi en faire beaucoup; perſuadés qu'en contribuant à donner à l'Egliſe de nouveaux Miniſtres ſi accomplis, & au Ciel de nouveaux Saints, ils auroient part à leurs interceſſions, & à leur couronne. Voilà quels ont été les véritables motifs de la fondation de tant de fameux Monaſtères ſi bien rentés, de tant de célèbres Prieurés, & de tant de riches Abbaïes.

L'Egliſe en acceptant ces amples donations, n'a pas eu d'autre fin; & en conſentant d'avoir des Miniſtres aiſés, & même opulens, elle s'eſt attenduë d'avoir dans leurs gros revenus, une reſſource pour entretenir, pour enrichir même les Temples du Seigneur; & pour ſubvenir abondamment aux béſoins des pauvres.

Grace au Seigneur, elle a la conſolation, cette Egliſe, de voir dans la conduite édifiante, & dans la pureté des Mœurs du plus grand nombre de ſes plus chers enfans, de ces Miniſtres des Autels, qu'elle ne s'eſt pas trompée. Le Clergé ne fut peut-être jamais rempli de plus dignes ſujets. La piété y regne, le ſavoir y brille,

la régularité de la diſcipline y fleurit ; & notre Siécle ne cède guère aux plus anciens, en ſaints & ſavans Prélats, en charitables & zélés Paſteurs ; en fervens & pieux Eccléſiaſtiques : mais n'eſt-ce point auſſi l'exacte régularité de la plus grande partie du Clergé, qui rend aujourd'hui encore plus odieuſe la vie ſi peu réguliére, & toute ſéculiére de ceux qui placés en rang dans le même tableau, ne peuvent être peints qu'avec de ſombres couleurs, & ne peuvent ſervir que d'ombre.

Déſabuſons-nous, on eſt mépriſable, & toûjours mépriſé, quand on ſort de ſon état ; on fait toûjours un ſot perſonnage dès qu'on oublie les devoirs de ſa profeſſion, & qu'on ſort de ſon caractère. Quelle figure fait un homme d'Egliſe dans une aſſemblée mondaine, au jeu, aux ſpectacles, ou dans un cercle? Plus il veut faire l'agréable, plus il déplaît. Chacun dit en ſoi-même : que fait cet homme en petit collet dans ce Berlan, à l'Opera, ou dans cette compagnie profane? Il y eſt de trop, il y figure mal, il n'eſt pas à ſa place. On veut par tout, même à la Comédie, que l'habit d'un Acteur réponde toûjours au perſonnage qu'il fait, & au rôle qu'il jouë. Un petit collet, un habit Eccléſiaſtique ſied mal à qui fait un perſonnage tout mondain.

Mais un habit court autoriſe-t-il dans un Abbé, des airs & des Mœurs peu Eccléſiaſtiques? C'eſt toûjours, pour ainſi dire, un habit groteſque dans des gens qui ne devroient jamais paroître en public, qu'en habit long. Il eſt vrai qu'un habit long gêneroit trop, & feroit rire, s'il paroiſſoit dans ces parties de plaiſirs, dans ces aſſemblées profanes : mais un homme d'Egliſe a-t-il droit ſous une perruque arrondie & poudrée,

drée, d'y faire une espèce de mascarade? A-t-il droit d'y être moins reservé, d'y être plus libre? Et y donne-t-il moins sujet aux gens de bien de gémir, & aux libertins de railler, en y paroissant en habit court? Il est vrai que quelque mauvaise figure que fasse un homme d'Eglise dans ces assemblées mondaines, où tout est oisiveté, tout est amusement; il n'y est pas toûjours si inutile: une partie d'Ombre, ou de Reversis est-elle incomplette: Monsieur l'Abbé remplace les absens; digne emploi, talent exquis, qualité estimable pour un homme singuliérement destiné & par état, & par justice aux sacrées fonctions de l'Eglise!

En bonne foi, quel sentiment peut-on avoir de ces personnes dont la conduite dément si visiblement le caractère, & l'état; & dont les Mœurs font un si affreux contraste, mises en Paralléle avec leur Morale? Des Cartes sient-elles bien dans des mains qui ne sont faites que pour tenir un Bréviaire, & pour servir aux plus saintes fonctions de l'Eglise, & de l'Autel? Et les revenus d'un Bénéfice doivent-ils être employés pour enchérir même sur les plus profanes, & les plus frivoles dépenses des gens du monde?

C'est ici où le Paralléle de la Morale de JESUS-CHRIST, & des Mœurs de ce Siécle frappe tout homme de bon sens, & révolte. Et à la vérité, n'eût-on qu'une légère teinture de réligion, peut-on voir sans indignation, un mondain travesti en homme d'Eglise; & un homme d'Eglise qui affecte les airs & les maniéres des mondains. Certainement, quand on voit ces personnes d'un teint si frais, d'une santé si brillante, qui ont plus de revenus en bien d'Eglise,

que

que leur famille, quelque opulente qu'elle puiſſe être, n'en peut laiſſer à leur aîné; quand on voit ces brigades de laquais qui les ſuivent; ces chevaux ſi richement encaparaçonnés qui les traînent; ces appartemens ſi magnifiquement meublés où ils logent; ces dépenſes exceſſives, pour leſquelles les plus gros revenus même ne ſuffiſent pas; dépenſes ſuperfluës en répas, au jeu, en bijoux, & en fêtes de plaiſirs; & qu'on penſe que les ornemens, que les vaſes ſacrés, que les Egliſes, & les Autels du titre de leur Bénéfice, ſont en très-pitoyable état, font horreur à voir, tombent en ruine; quand on penſe qu'il y a tant de pauvres familles qui manquent de tout, qui meurent de faim, qui gémiſſent dans la derniére misère: tandis que ces riches Bénéficiers regorgent de biens; prodiguent de groſſes ſommes en mille vaines ſuperfluités; n'étant cependant riches la plûpart que du patrimoine des pauvres; quand on rapproche enfin de la Morale de JESUS-CHRIST, cette vie molle, oiſive, toute mondaine, de ceux qui deshonorent par leur conduite, l'excellence, & la ſainteté de leur état; quand on met ces Eccléſiaſtiques ſéculariſés, ces Abbés de Cour, en Paralléle avec ces grands hommes, ces ſaints Abbés dont ils portent le titre, & le nom; dont ils occupent ſi indignement la place: Eh Seigneur! eſt-on obligé de s'écrier avec les Saints Peres, que votre ſilence, que votre patience ſur un déréglement ſi frappant, annoncent un terrible châtiment. Or qu'une ſi ſcandaleuſe oppoſition de Morale, d'Etat & de Mœurs prouvent évidemment la néceſſité d'un dernier jugement bien terrible!

Ceux

Ceux de la Tribu de Lævi ne furent pas si fort privilégiés, ni si fort honorés parmi le peuple d'Israël, ni choisis préférablement à toutes les autres Tribus, pour le sacré Ministère du Temple du Seigneur, pour servir à l'Autel, & composer, pour ainsi dire, sa Maison, & sa Cour, que parce qu'ils avoient été les seuls qui n'avoient point eu de part, ni consenti à l'idolâtrie du Veau d'or : figure de l'idole du Monde, à laquelle tant de gens aujourd'hui sacrifient & font des vœux. De-là toutes ces marques de distinction, toutes ces prérogatives de rang, & tous ces priviléges, tous ces titres d'honneur singuliérement affectés aux Lévites ; mais dès que ces Lévites, oubliant l'excellence, & la dignité de leur état, & de leur ministère, prirent des airs tout séculiers, & ne se distinguèrent plus des gens du Monde par la pureté de leurs Mœurs, & la régularité de leur vie : le Seigneur les confondit aussi avec le peuple le plus vil ; & justement irrité contre ces infidèles serviteurs, & ces indignes Ministres ; il déchargea sur eux toute sa colère, & leur fit sentir d'une maniére bien vive, qu'on ne dément jamais impunément la dignité de son caractère, & la sainteté de l'état où l'on est.

Irritum feciſtis pactum Levi, dicit Dominus. Mal. 2. v. 8.
Vous avez violé, vous avez rendu nulle l'alliance que j'avois faite avec Lévi, dit le Seigneur; je m'étois engagé par cette alliance à vous combler de mes plus rares bienfaits ; à vous enrichir de mes biens, sans vous obliger de vous nourrir de votre pain, à la sueur de votre front; enfin à vous faire honorer de tout le peuple :

mais

mais tout cela à condition que vous me feriez honneur devant tout ce peuple, par la régularité de votre conduite ; par l'exacte obſervation de ma Loi ; & que vous vous rendriez reſpectables vous-mêmes au public par une modeſtie exemplaire, par une ſolide piété, par une vie ſainte & parfaite : *Irritum feciſtis pactum :* Vous avez rendu nulle cette alliance ſacrée que j'avois bien voulu faire avec vous ; & en ne voulant point tenir les conditions auſquelles je vous avois obligez, vous m'avez contraint à ne point accomplir les promeſſes que je vous avois faites.

Mal 2. ℣. 8. *Vos receſſiſtis de viâ :* Vous vous étes pitoyablement égarés, en démentant ſi viſiblement votre profeſſion, par des airs tout mondains, par une conduite toute ſéculiére. Quel ſcandale n'avez-vous pas donné au public par une licence de Mœurs qui vous a rendus la fable de toute une Ville, & la riſée de tous les honnêtes gens : vous qui étiez prépoſez par votre profeſſion, pour ſervir de modèle à tout le Monde. *Ibid.* *Scandalizaſtis plurimos in lege.* Quel reſpect pouvoit-on avoir pour ma Loi, en voyant avec quelle licence elle étoit violée par ceux qui avoient été choiſis pour la faire obſerver, moins encore par le rang qu'ils tiennent parmi le peuple, & par leur autorité ; que par leur exacte régularité, & leurs bons exemples. Quel ſentiment, quelle idée même peut avoir le Laïque de l'excellence, & de la ſainteté de ma Réligion, quand il voit les Lévites, les Miniſtres du Temple, & des Autels plus ſéculiers, moins retenus, plus mondains, que lui-même ; quand il fait le Paralléle de leurs Mœurs, avec la Morale qu'on prêche ? *Scandalizaſtis plurimos in Lege.* Ne ſoyez donc pas ſurpris ſi vous vous étes décriés en ſortant

de

de votre état ; & ſi vous étant rendus mépriſables vous-mêmes, vous étes mépriſés ; ſi on vous regarde en pitié ; ſi vous étes la riſée des mondains, l'objet des railleries des libertins, & la fable de toute une Ville ; ſachez que c'eſt moi, ajoûte le Seigneur, qui vous ai rendu contemptibles, depuis que vous avez deshonoré par votre conduite, la ſainteté de l'état auquel je vous avois élevé. *Propter quod & ego dedi vos contemptibiles omnibus.* Voilà comme parloit le Prophéte, des Lévites de ſon tems, qui par leur mondanité, par l'irrégularité de leur conduite, ſcandaliſoient le public. *Mal. 2. v. 9.*

On a beau faire de la dépenſe pour ſe faire honneur, pour ſe donner un relief dans le Monde : dès qu'on ſort de ſon état, dès qu'on dément ſa profeſſion, on fait toûjours un ſot perſonnage ; & c'eſt toûjours à pure perte qu'on fait tant de frais. On louë, on eſtime un Acteur qui jouë bien ſon rôle : mais encore une fois, ce n'eſt qu'à la Comédie, & ſur le théâtre qu'on ſouffre qu'un Acteur faſſe tout autre perſonnage que ce qu'il eſt.

PARAGRAPHE IV.

Des Paſſions.

LEs paſſions humaines ſont des mouvemens & des violentes agitations de l'ame, ſelon les divers objets qui ſe préſentent à l'imagination, & aux ſens ; peu qui ne ſoient violentes, nulle qui ne ſoit vicieuſe & déſordonnée ; comme elles naiſſent toutes de l'amour propre, elles par-

participent toutes à ſes défauts. Si nos déſirs ſont impétueux & déréglés, c'eſt aux paſſions qu'ils doivent toute leur vivacité & leur pointe. Si l'homme eût perſéveré dans l'innocence, les inclinations du cœur auroient été auſſi modérées que raiſonnables; mais le péché ayant empoiſonné la ſource, on ne doit rien attendre de bien pur, & de fort ſalutaire des ruiſſeaux.

Mich. 7. ℣. 6. *Inimici hominis domeſtici ejus.* Les paſſions ne ſont pas ſeulement les ennemis de notre repos, elles le ſont encore plus de notre ſalut; nulle, pour ainſi dire, qui ne ſoit brouïllée avec la droite raiſon; nulle qui ne tende à nous égarer; nulle qui ne ſoit oppoſée à la Morale de l'Evangile.

Quel vice dans le monde qui ne ſoit le fruit de quelque paſſion? Quel crime qui ne doive à la paſſion tout ce qu'il a de malignité; la corruption des Mœurs, eſt leur ouvrage. L'orguëil, & l'ambition, la crainte & le déſeſpoir, la concupiſcence & la volupté, la jalouſie, la vangeance, l'interêt, tout ce qu'il y a dans l'homme de vicieux & de déréglé, tout cela doit aux paſſions le poiſon qui tuë l'ame. On peut bien dompter les paſſions; mais peut-on jamais les éteindre? Elles naiſſent avec nous; leurs ſaillies, leur fougue préviennent même l'uſage de la raiſon; & elles ne vont pas toûjours d'un pas égal avec l'âge. Elles regnent dès qu'elles naiſſent; & le cœur eſt ſouvent devenu leur eſclave, avant même qu'il s'aperçoive de leur injuſte domination.

La ſeule raiſon humaine eſt trop foible pour dompter ces tyrans; auſſi voit-on avec combien peu de ſuccès toute la Philoſophie Payenne avoit employé toute ſon induſtrie, & uſé toute ſa Morale pour les vaincre. Elle n'a jamais pû par tou-

toutes ſes leçons réprimer la violence d'une paſſion, que par le ſécours d'une autre paſſion plus violente : *Faſtum faſtu.* Toute la Morale Payenne, après s'être épuiſée en maximes, & en préceptes, n'a pû faire que des ſinges de l'honnête-homme, & de l'homme de bien.

Il n'y avoit que la Morale de JESUS-CHRIST qui pût aſſujettir ces fiers ennemis domeſtiques ; leur entiére défaite ne peut être que l'effet de ſa grace ; ce n'eſt qu'à ſon écôle qu'on apprend l'art de les dompter. Il n'y a qu'un véritable Fidèle qui puiſſe être le maître de ſes paſſions. Toutes les paſſions ſont empoiſonnées, elles ſont toutes contagieuſes : la Morale ſeule de l'Evangile en eſt le contre-poiſon ; & perſonne n'ignore qu'il n'eſt point de plus grand ennemi des paſſions, que la Morale de l'Evangile.

C'eſt pour cela que cette Divine Morale roule toute ſur l'humilité la plus ſincère, ſur la pureté la plus délicate, ſur la charité la plus parfaite, ſur l'abnégation de ſoi-même, la plus réelle ; ſur le mépris des maximes, & de l'eſprit du Monde ; ſur la continuelle mortification de l'amour propre, & des ſens.

JESUS-CHRIST en triomphant de tout l'Enfer, & en détruiſant ſon empire, n'a pas jugé à propos d'éteindre dans l'homme les paſſions qui ſont toûjours d'intelligence avec l'ennemi de notre ſalut, & qu'on peut appeller ſes émiſſaires. Ce divin Sauveur s'eſt contenté de les affoiblir, & de nous donner par le ſécours de ſa grace, des armes pour les aſſujettir, & des moyens de les vaincre. Il eût été à craindre que notre vigilance ne ſe fût éteinte, que notre cœur ne ſe fût abatardi par l'oiſiveté d'une trop longue paix, ſi nous euſſions été délivrés de ces ennemis domeſtiques.

C'eſt ainſi que le Seigneur ayant exterminé tous les ennemis du peuple de Dieu, épargna les Jébuſéens, qu'il laiſſa vivre au milieu de ſon peuple ; pour empêcher que le courage des Iſraëlites, diſent les Interprêtes, ne s'amollît durant la paix, s'ils n'euſſent plus eu d'ennemis à combattre ; Dieu voulant que ſon peuple fût toûjours en garde, toûjours alerte, toûjours les armes à la main.

La vie Chrétienne eſt une guerre continuelle;
Job. 7. ℣. 1. *Militia eſt vita hominis ſuper terram.* Il ne doit y avoir ni paix, ni trêve avec ces ennemis domeſtiques ; & toute notre Morale ne tend qu'à les vaincre, & à les exterminer. Les paſſions ne ceſſent de troubler notre repos, & de mettre en danger notre ſalut. On ne les apprivoiſe jamais ; plus on les ménage, plus elles deviennent violentes & impérieuſes. Elles ne reſpectent ni l'innocence, ni la haute vertu. *Sufficit tibi gratia*
2. Cor. 12. ℣. 9. *mea*, diſoit le Seigneur à ſon Apôtre, qui le prioit ſans ceſſe de le délivrer de cet ennemi dangereux, qui ne ſe laſſoit point de le harceller : *Sufficit tibi gratia mea :* Ma grace vous ſuffit : mais quelle attention, que de précautions, quelle fidélité pour que ce ſécours ſoit efficace.

Déſabuſons-nous, nul âge, nul état, nulle condition dans cette vie, où nous ne ſoyons obligés d'être continuellement aux priſes avec nos paſſions. A l'âge même de ſoixante, & de quatre-vingts ans, il eſt encore mal-aiſé de juger ſi celles qu'on ne reſſent plus, ſont éteintes; elles ſont autant à craindre par leurs ruſes, que par leur violence; autant ſous des cheveux gris, que dans une bouillante jeuneſſe. Les paſſions

ne

ne vieillissent point avec nous ; elles sont toûjours jeunes. A moins que le long, & continuel exercice de la mortification ne les ait affoiblies ! ce que l'âge ôte au corps de vigueur, & de vivacité, on diroit qu'il le donne aux passions, qui sont d'ordinaire plus âpres, plus piquantes, & plus vives sur le retour de l'âge ; & c'est pour cela que les vieillards sont la plûpart, si colères, si sensuels, si hargneux, chagrins.

Les passions ne se présentent pas toûjours sous leur forme naturelle ; c'est d'ordinaire sous les apparences mêmes de la vertu, que se cachent celles dont on doit le plus se défier. Elles déguisent adroitement jusques aux vices les plus grossiers ; & quelque paisibles qu'elles paroissent, elles ne sont pas moins ennemies ; & nous avons encore plus de sujet de nous en défier. C'est pour cela que le Sauveur nous ordonne de veiller, & de prier sans cesse ; & de faire une guerre éternelle, à ces éternels ennemis de notre salut, & de notre repos. Il y a long-tems que la guerre est déclarée : les ennemis n'ont-ils point gagné de terrein ? Le combat doit être depuis longtems commencé, de quel côté panche la victoire ? Peut-on se flater d'avoir remporté sur l'ennemi de grands avantages ? Les gens du Monde, les personnes mêmes plus particuliérement consacrées à Dieu, peuvent-elles se glorifier de la défaite de ces ennemis domestiques ? Notre Siécle peut-il se vanter d'avoir vû finir l'empire des passions ?

Hélas ! les passions ne furent peut-être jamais si vives, si impérieuses, si peu gênées que dans ce Siécle. A la vérité, elles n'ont plus rien de féroce que chez le bas peuple ; elles sont plus civilisées chez les honnêtes gens ; mais en sont-

elles moins des paſſions ? Et pour être moins fougueuſes, moins tumultueuſes; ont-elles moins de fiel, & de malignité ? En ſont-elles moins criminelles ? On diroit que la raiſon aujourd'hui n'eſt employée que pour les colorer, & non pour les éteindre. L'éducation qu'on donne aux jeunes gens, n'apprend pas à les affoiblir, & à les vaincre, mais ſeulement à les apprivoiſer, à les rendre plus familiéres, à les civiliſer; auſſi font-elles bien plus de chemin que la raiſon; leur vivacité, leur malignité, leur violence croiſſent avec les années. La vieilleſſe, qui émouſſe les ſens, donne, ce ſemble, une nouvelle pointe aux paſſions. Elles ne vieilliſſent jamais tant qu'elles regnent; & en quel Siécle ont-elles regné avec plus d'empire que dans celui où nous vivons ? Comme il n'y a que la Morale de JESUS-CHRIST qui puiſſe les dompter, & qui ait la vertu de les vaincre; cette Morale étant ſi peu du goût des gens du Monde : doit-on être ſurpris ſi les paſſions ſont aujourd'hui ſi effrenées; on devroit être bien plus étonné, ſi les paſſions ne regnoient pas, où la vertu Chrétienne languit.

Auſſi, parcourez toutes les conditions, peu de gens qui ne ſoient aujourd'hui les eſclaves de leurs paſſions. Les états de vie même les plus ſaints ne ſont pas toûjours affranchis de leur tyrannique domination. On peut dire que les paſſions ſont aujourd'hui les grands mobiles de la plûpart des actions de la vie; elles ne regnent pas ſeulement chez les mondains; elles étendent encore bien ſouvent leur empire juſques dans le Sanctuaire. La jalouſie, l'ambition, l'interêt, ne reſpectent pas toûjours la dévotion, & encore moins les dévots. Il eſt vrai que la véritable

ble piété les dompte par l'exercice continuel de la mortification : mais cette leçon éternelle de notre Morale, cette vertu qui doit être si familiére, & si ordinaire aux Chrétiens, eſt-elle fort du goût des gens du Monde ?

Les paſſions ne ſe rebutent point. Quand on ne les dompte qu'à demi, on ne fait que les enhardir ; les ménager, c'eſt les rendre plus vives, & plus impétueuſes ; il faut que la victoire ſur ces fiers ennemis ſoit toûjours complette ; & après les avoir domptés, il faut encore les craindre, & s'en défier. Voilà la Morale de JESUS-CHRIST touchant les paſſions : faites le Paralléle des Mœurs du tems, avec cette Morale. Elle veut qu'on faſſe une guerre éternelle aux paſſions ; mais dans cette indiſpenſable néceſſité de leur faire la guerre, combien de gens aujourd'hui aiment la trêve ? Combien de gens qui cèdent tout, pour faire la paix !

On n'ignore pas que le monde eſt la région des paſſions ; on ſait qu'elles ſont de tous les âges, de toutes les conditions, & de tous les Siécles ; mais en bonne foi, quel Siécle depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, où les paſſions ayent eu tant d'empire & ſur le cœur, & ſur l'eſprit, que dans celui-ci ? Si l'on excepte ce petit nombre d'ames choiſies & fidèles, qui ſans ceſſe les armes à la main, ſont appliquées à combattre & à vaincre ces importuns ennemis ; & à rendre inutiles par leur vigilance avec le ſécours de la grace, tous leurs efforts, & leurs artifices : qui ſe défend aujourd'hui des piéges qu'elles tendent ſans ceſſe à l'innocence ? Qui s'en dé-

défie? On a beau même les vaincre, il leur vient tous les jours de nouveaux ſécours. Au défaut de la raiſon, l'amour propre prend toûjours leur parti ; l'eſprit de ce Siécle excelle dans l'art de les colorer ; nul ne fut jamais ſi fécond en expédiens, & en prétextes ſpécieux pour rendre les paſſions plauſibles ; on diroit que toute la politeſſe ſe réduit à ſavoir les déguiſer, & les embellir.

Peu qui ne paroiſſent aujourd'hui ſous le nom, & le maſque de quelque vertu : ſageſſe d'œconomie, amour de la juſtice, prérogatives du rang, droits de naiſſance, devoirs de charité, ou de bienſéance, zèle de Réligion, amour de la vérité, horreur du vice, crainte du rélâchement ; eſtime même des belles qualités, & du mérite ſingulier d'une perſonne : c'eſt aujourd'hui ſous ces noms ſpécieux & impoſans qu'on déguiſe ſouvent une avarice ſordide, une vangeance maligne, un orguëil déméſuré, une jalouſie chagrine, un eſprit d'erreur, un entêtement de parti, une inclination vicieuſe & criminelle. On peut dire que l'eſprit ne fut jamais plus la dupe du cœur que dans ce Siécle ; & qui ne ſait que l'eſprit une fois prévenu par les preſtiges de la paſſion, on donne gayement dans l'erreur, on s'égare tranquillement, & on s'applaudit.

Pſ. 11. *Defecit ſanctus*, diſoit le Prophéte, la piété,
v. 2. la droiture, l'innocence, l'exacte probité ſemblent bannies aujourd'hui, du commerce de la vie civile, *Quoniam diminutæ ſunt veritates à filiis hominum*, parce que les vérités éternelles ne font guère plus d'impreſſion ſur l'eſprit, & ſur le cœur de la plûpart de ceux qui font profeſſion d'être du nombre des Fidèles ; & voilà le

pre-

premier fruit, pour ainſi dire, du regne des paſſions. Avouons-le: la foi languit, on diroit que la Réligion aujourd'hui n'eſt preſque plus comptée pour rien chez bien des gens; du moins eſt-elle peu écoutée, peu reſpectée. Le cœur humain tout aveugle, tout corrompu qu'il eſt, eſt devenu, ce ſemble, le Tribunal ſouverain, où l'amour propre, & la paſſion décident de tout à leur gré, & où la Morale de JESUS-CHRIST n'eſt pas ouïe. Et voilà la ſource funeſte de nos déréglemens; voilà ce qui nourrit, ce qui autoriſe même la corruption générale des Mœurs de ce Siécle,

Dès que la piété Chrétienne diſparoît, les paſſions ſe jouënt de nous, & nous perſuadent aiſément ce qui les flate; mais c'eſt toûjours à nos dépens. Il en coûte de ſatisfaire une inſatiable cupidité, une ambition, une vanité toûjours mécontente; il en coûte de ſe livrer éperdûment à des déſirs toûjours vifs, & inquiets; de ſe livrer à une concupiſcence rébelle qui tyranniſe; nous en faiſons cependant tous les frais, & toûjours à pure perte. Tout crie à l'injuſtice; chacun ſe plaint de la ſervitude, de la dure captivité où nous tiennent les paſſions; choſe étrange! on gémit ſous la tyrannie, & on aime ſes fers; & on n'oublie rien pour les multiplier, & pour les faire aimer aux autres. Nul libertin, nulle femme mondaine qui ne veuïlle faire des proſelytes de ſa Secte; c'eſt pour cela que dans les aſſemblées des gens du Monde, dans les viſites, à la promenade, dans les converſations, on ne parle que de jeu, que de parties de plaiſirs, que de parures, que de modes, que de Comédie, que d'Opera, que de fêtes. Tout y rit, tout y brille; on n'y voit que des viſages épanouïs; ce ne ſont

que

que des gens du bel air, la joïe eſt peinte ſur le front de tous ceux qui y figurent ; ce n'eſt pas que le cœur y ſoit content, & l'eſprit fort tranquille : il s'en faut bien, mais chacun maſque ; c'eſt à proprement parler, une Comédie qu'on jouë, où chacun des Acteurs croit avoir le plus beau rôle ; toute la fineſſe de la piéce conſiſte à ſavoir éblouïr, & à faire des dupes ; & le grand art des Acteurs, & des Actrices, eſt d'impoſer aux ſimples ; & s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme, de perſonnifier en leur propre perſonne, toutes les paſſions.

Avec quel zèle, bon Dieu ! avec quel empreſſement invite-t-on juſqu'à l'importunité aujourd'hui dans le Monde, à tous ces divertiſſemens profanes, à tous ces vains amuſemens tous moins Chrétiens. Quelque dénué qu'on ſoit d'eſprit, la paſſion en donne. On eſt éloquent, on eſt diſert, on perſuade ; tout refus en cette matiére eſt un affront, c'eſt du moins aujourd'hui une impoliteſſe parmi les gens du Monde ; on auroit bonne grace de prétexter la Morale de JESUS-CHRIST, pour s'excuſer de ces fêtes profanes ; le Monde aujourd'hui croiroit vous faire grace, s'il ne traitoit cette délicateſſe de conſcience, que de cagoterie, & d'imbécillité.

Aujourd'hui être dans le Monde, & n'en ſuivre pas les maximes, & n'en avoir pas l'eſprit & le goût, c'eſt ne ſavoir pas vivre ; c'eſt-à-dire, que pour ſavoir vivre, il ne faut avoir d'autre règle de conduite que les paſſions ; d'autre Morale que les maximes du Monde ; d'autre Réligion que celle qui flate l'amour propre & les ſens. C'eſt-à-dire, que vivre en Chrétien, c'eſt ne ſavoir pas vivre. Rapprochez ces maximes de celles de l'Evangile. Toute la Morale de

JESUS-

JESUS-CHRIST ne tend qu'à dompter les paſſions, & à contrarier, à affoiblir l'amour propre. La Morale Chrétienne ne tolère aucune paſſion. Notre Siécle les autoriſe toutes; jamais les paſſions ne furent plus au large, & n'eurent plus de crédit. On ne conſulte, pour ainſi dire, que cet Oracle, on ne ſuit que l'impreſſion de ce mobile, tout ſe fait aujourd'hui au gré des paſſions.

La Morale de JESUS-CHRIST eſt l'ennemie mortelle de toutes les paſſions, & elle leur fait une guerre éternelle. La Morale des gens du Monde laiſſe à ces mêmes paſſions un empire abſolu ſur le cœur, & ce n'eſt plus parmi eux un deshonneur d'en être eſclave. Les plus criminelles ſont les plus applaudies; peu s'en faut qu'on ne ſe faſſe un mérite aujourd'hui dans le Monde d'être ambitieux, d'avoir quelque galanterie, d'être vindicatif. Loin de rougir de ces honteuſes paſſions, on s'en fait honneur, & un mérite. Comment accorder ici notre Réligion avec des ſentimens, & des Mœurs ſi peu Chrétiennes? L'Evangile cependant eſt la ſeule règle des Mœurs de tous les Chrétiens. *In lege quid ſcriptum eſt, quomodo legis?* Nul qui ne voit dans ce livre ſacré comme il faut vivre: Ignore-t-on aujourd'hui comme l'on vit; à la vérité où regnent les paſſions: quelle autorité a la Morale de l'Evangile? *Luc.* 10. *v.* 26.

Vit-on jamais les paſſions moins gênées que dans le Siécle où nous vivons? Vit-on jamais l'orgueïl plus fier, & plus accrédité que dans ce Siécle? C'eſt n'avoir point de cœur aujourd'hui, que

que de ſe contenter d'une fortune médiocre. La cupidité ne fut jamais ſi affamée ; on naît avec une inſatiable ambition que rien ne peut raſſaſſier. Quelque élevée que ſoit la place où l'on eſt monté : on eſt mécontent, on eſt inquiet tant qu'on voit une place plus haute. Tel qui ſe fût eſtimé heureux il y a dix ans, s'il avoit eu ſeulement deux mille livres de rente, ſe croit aujourd'hui malheureux, il eſt même chagrin de ce qu'il n'en a que vingt. Eſt-on parvenu à avoir une chaiſe à porteur : on n'eſt pas content, une femme ſur-tout eſt inquiéte, chagrine même, elle gémit juſqu'à ce qu'elle ait un carroſſe ; deux chevaux qui la traînent ne ſauroient la rendre contente, tant qu'elle voit que d'autres ſont traînées par ſix.

Une parure n'eſt plus du goût, ſi elle n'eſt de prix. Meubles, livrée, équipage, tout eſt plus riche, plus ſomptueux ; tout reſſent le luxe, le faſte : c'eſt l'eſprit du Siécle : eſt-ce l'eſprit de l'Evangile? On ne méſure la dépenſe ni à l'obſcurité de la naiſſance, ni à la modicité des revenus : l'orguëil & l'ambition ſont aujourd'hui autant la règle, que le premier mobile de la plûpart des actions de la vie. La modération & la modeſtie ſont ajourd'hui des mots moiſis, & ſurannés.

En quel Siécle la vanité fut-elle plus hardie, moins reſpectueuſe, plus inſolente même dans la proſpérité. Toutes les conditions ſont aujourd'hui, ce ſemble, confonduës. Le Bourgeois, qui vient de faire fortune, ne ſe diſtingue ſouvent de l'homme de qualité, que par un luxe plus brillant, que par des meubles, que par des équipages plus magnifiques. Une bienſéance d'ordre & de politeſſe Chrétienne, diſtinguoit autrefois

trefois les états & les conditions, juſques dans les habits, ſelon l'eſprit de la Morale de JESUS-CHRIST. La confuſion & le dérangement ſont plus du goût de notre Siécle.

Mais ce qui fait voir encore plus ſenſiblement juſques où va le déréglement des Mœurs de ce Siécle : c'eſt, que quelque déréglée que ſoit l'ambition dans le déſir violent qu'on a d'acquérir de la gloire, & de faire fortune, on lui donne le nom de noble émulation, de grandeur d'ame, de belle paſſion. On ne parle aujourd'hui dans le Monde que de cette noble ambition, qui fait tout hazarder, en faiſant tout entreprendre. On ne louë dans la converſation, dans les familles mêmes, que ceux qui ſavent s'élever au-deſſus de leurs égaux ; on eſt inquiet tant qu'on ſe voit au niveau de ceux qui ne ſont pas d'une moins obſcure naiſſance. Dans ſes projets ambitieux, dans les entrepriſes même les plus hazardeuſes, on ne conſulte pas la vertu, & encore moins le mérite : on croit en avoir toûjours aſſez, quand on ſe voit ſupérieur aux autres en dignités, & en richeſſes ; quand on a beaucoup d'ambition, qui ſait ſe contenter aujourd'hui d'une honnête médiocrité ? Elle n'eſt plus du goût du Monde. Cette enflure du cœur ne paſſe plus pour une maladie parmi des gens qui ne ſe repaiſſent que de fumée, & des vents. Voilà un léger crayon des Mœurs du tems, & de la Morale de ce Siécle ; en voici un de la Morale de l'Evangile ſur la même matiére, & par rapport au même objet.

L'orguëil, la vanité, l'ambition ſont les principales qualités des mondains, c'eſt la belle paſſion qui remuë toutes les autres, & qu'on peut appeller le premier mobile de tant d'entrepriſes, & de tant de vains projets.

L'humilité eſt la baſe des vertus Chrétiennes ; nulle véritable vertu, nul vrai mérite dans le Chriſtianiſme, ſans humilité. JESUS-CHRIST ne nous fait point de plus fréquente leçon ; & on peut dire que l'Evangile n'a point de maxime plus ordinaire. L'humilité n'eſt pas ſimplement une vertu de conſeil, elle eſt de précepte pour tous les Fidèles : *Amen dico vobis, niſi efficiamini ſicut parvuli, non intrabitis in regnum Cœlorum.* Je vous le dis en vérité ; ſi vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux. *Diſcite à me*, nous dit encore le Sauveur du monde, *diſcite à me quia mitis ſum, & humilis corde.* Apprenez de moi, que je ſuis doux & humble de cœur ; ſans cette humilité nul ne peut être ſon diſciple. Ce n'eſt pas même aſſez dans notre Réligion, de n'être pas orgueïlleux, il faut être humble. Les derniéres places doivent être l'objet de notre ambition. *Cùm vocatus fueris, recumbe in noviſſimo loco.* Lorſque vous ſerez invité, choiſiſſez toûjours la derniére place.

Matth. 18. ℣. 3.

Matth. 11. ℣. 29.

Luc. 14. ℣. 10.

Loin de chercher à vous élever, à primer, à briller dans le Monde par le rang, par la qualité, par le faſte : que celui qui eſt le plus grand parmi vous, dit le Sauveur, devienne comme le plus petit ; & que celui qui tient le premier rang, ſoit comme celui qui eſt à la derniére place : *Qui major eſt in vobis, fiat ſicut minor ; & qui præceſſor eſt, ſicut miniſtrator.* Un Chrétien qui vit dans l'éclat, & dans l'abondance, dit l'Apôtre ſaint Jaques, doit gémir ſur ſa condition, & porter envie à celui qui étant dans un état vil & abjet, trouve dans ſon humiliation, la véritable grandeur ſelon l'eſprit du Chriſtianiſme. *Glorietur frater humilis in exaltatione ſua ; dives autem*

Luc. 22. ℣. 26.

Jac. 1. ℣. 9. & 10.

in humilitate ſua. L'éclat, la prééminence, les richeſſes, au ſentiment de JESUS-CHRIST, & ſelon l'eſprit de ſa Morale, ſont de vrais ſujets d'humiliation; la pauvreté au contraire, les mépris, l'abjection, dans notre Réligion, ſont des titres de grandeur & de nobleſſe, puiſqu'elles nous font être de la même condition que JESUS-CHRIST ſur la terre durant ſa vie mortelle; au lieu que l'éclat des richeſſes, & des grandeurs mondaines qui ſe fane, & paſſe comme la fleur d'une plante: *Quoniam ſicut flos fœni tranſibit,* nous confond avec la plûpart des réprouvés. *Jac. 1. ℣. 10.*

Quanto magnus es, humilia te in omnibus, dit l'Eſprit Saint, par la bouche du Sage. Plus vous êtes grand dans le monde, plus devez-vous être humble; l'orgueïl, l'ambition ſont en exécration aux yeux de Dieu. *Eccli. 3. ℣. 20.*

Voilà la pure Morale de JESUS-CHRIST; eſt-ce la Morale qu'on ſuit communément dans ce Siécle? En bonne foi, quand on compare les ſentimens que l'ambition inſpire, & la conduite qu'elle fait tenir aujourd'hui dans le Monde, avec ces ſentimens d'humilité, que JESUS-CHRIST exige de tous les Chrétiens: N'auroit-on pas envie de demander ſi notre Réligion eſt la Réligion des gens du Monde. Du moins, ce qui eſt vrai, & ce qui doit donner une affreuſe, mais juſte idée du déréglement exceſſif de notre Siécle, c'eſt que la Réligion eſt d'ordinaire ſacrifiée à l'ambition.

On peut dire que cette impérieuſe paſſion eſt ſi univerſelle, ſi accréditée, & ſi puiſſante aujourd'hui dans le Monde, qu'elle force même les aziles les plus ſacrés de l'humilité, en ſe gliſſant juſques dans les ſolitudes, & juſques dans le Sanctuaire. Ouï, l'ambition trouve des cliens,

& ſe fait des eſclaves juſques dans le Cloître. Ce mépris des honneurs, & des grandeurs mondaines a eu beau ſe rétrancher dans ces lieux de rétraite, où doit regner la Morale de l'Evangile. L'ambition aujourd'hui force ce rétranchement, quelque mince, quelque vil même que ſoit l'objet : la paſſion n'en eſt pas moins vive; ne trouve-t-on jamais ſous la livrée même de la pauvreté, & de la pénitence, un cœur rempli d'un déſir déréglé de gloire, de prérogatives, de dignités.

Il ſuffit qu'il y ait quelque lueur de diſtinction: on ſe voit impatiemment confondu dans la multitude. Dès que l'ambition domine dans le cœur d'une perſonne conſacrée à Dieu par état, elle devient d'autant plus vive, intrigante, violente, que l'état de la perſonne eſt plus humilié, & plus humiliant. D'abord elle aveugle l'eſprit ; elle étouffe, ou du moins elle affoiblit étrangement les ſentimens de Réligion ; & elle ne propoſe plus à l'eſprit que le fantôme de ſupériorité, qui irrite tous les déſirs, & elle érige dans le cœur, pour ainſi dire, toute ombre de prééminence, & de dignité, en idole. Que de ſouterrains, bon Dieu, que d'induſtries, que d'artifices, que d'intrigues pour s'élever ! Mais que de ſoupleſſes, que de baſſeſſes même, pour mandier, pour gagner, pour ſurprendre les ſuffrages ! On plie, on flate, on promet, on remuë bien des machines pour s'avancer ; on fait jouër bien des reſſorts pour parvenir à une place qu'on ambitionne. Toute l'ambition de ces grands hommes qui ont été l'ornement de la Profeſſion Réligieuſe, & du Clergé, ſi célèbres par leur mérite extraordinaire, par leur vertu éminente, par leur profond ſavoir ; que l'Egliſe a en ſinguliére vénération,

ration, & qu'elle expoſe à notre culte : toute l'ambition, dis-je, de ces grands hommes, a toûjours été de vivre dans l'humiliation, & dans l'obſcurité, fuyant les honneurs, fuyant toutes les places de diſtinction, & tout ce qui avoit l'air de prélature, & de dignité, avec plus d'ardeur, & d'opiniâtreté, que les plus affamés de gloire, & d'honneurs ne courent après une vaine fumée ; & aujourd'hui des gens qui d'ordinaire n'ont d'autre mérite qu'un grand fond d'ambition ; qui n'ont d'autre talent que celui de ſavoir ſe faire des patrons, ou de ſe faire un parti; nés pour être inférieurs : ils ne ſont pas plûtôt entrés en Réligion, qu'ils ne ſoupirent qu'à dominer ſur leurs freres. Un habit humble ſemble leur inſpirer un orgueïl, qu'ils n'auroient peut-être jamais connu dans un état moins ſaint ; & on diroit que l'ambition n'eſt nulle part plus vive, plus artificieuſe, plus intrigante que ſous les humbles haillons de pénitence.

Quelle figure feront ces perſonnes ambitieuſes, qui démentent ſi viſiblement l'excellence & la ſainteté de leur état, quand on les placera dans ce Paralléle, près de ces modèles de l'humilité réligieuſe, dont ils ſe diſent les enfans, ou les freres ? Quel rapport aura cette conduite ambitieuſe, avec cet oracle de JESUS-CHRIST ; ces Mœurs, avec cette maxime capitale de la Morale Evangélique : *Qui major eſt in vobis, fiat ſicut minor* : Que celui qui a le plus de mérite, n'ait d'autre ambition, que celle de ſe voir au-deſſous de tous ; qu'il n'aſpire qu'à vivre dans la ſoumiſſion ; qu'il n'ait de la prédilection, que pour la derniére place. Que cette Morale eſt peu du goût des imparfaits ! Que cet oracle eſt aujourd'hui peu écouté ! Que cette

Luc. 22. *v.* 26.

ſouveraine règle des Mœurs eſt peu ſuivie!

A la vérité, le nombre de ces ambitieux reclus eſt petit ; une ſi déréglée, & ſi irréligieuſe paſſion ne regne guère que dans des génies bornés, dans des cœurs terreſtres & rampans, dans des ames nées roturiéres ; qui n'ayant ni mérite, ni vertu pour ſe diſtinguer, & pour ſe ſoûtenir : cherchent à s'étayer par des appuis étrangers, & par la brigue. Et graces au Seigneur, on a la conſolation de voir encore aujourd'hui dans le plus grand nombre des Communautés Réligieuſes, que ceux qui ſont le plus ſupérieurs en naiſſance, en talens, en mérite, en vertu, ſont ceux qui fuyent avec plus d'ardeur & de vivacité les premiéres places ; & qui conſidérant ſans ceſſe qu'ils n'ont embraſſé cet état humble & pénitent, que pour imiter JESUS-CHRIST, dont ils font profeſſion d'être les diſciples : n'ont d'autre ambition que de vivre dans la dépendance ; & mettent toute leur gloire dans les humiliations de la croix.

Perſonne n'ignore quel rang tient la pureté dans la Morale de JESUS-CHRIST ; nulle vertu plus eſſentielle à tous les Chrétiens ; ſans elle l'éclat de toutes les autres ſe flétrit ; nulle qui ne perde ſans elle tout ſon mérite. Quelque précieuſe, quelque délicate qu'elle ſoit, elle n'eſt pas ſimplement de conſeil ; la pureté eſt pour tous les Chrétiens de précepte. Ce ne ſont pas les ſeuls crimes groſſiers que la Loi condamne; elle défend juſqu'aux regards, juſqu'aux déſirs, juſqu'aux moindres penſées impures. La pureté eſt une fleur délicate, & bien facile à ſe faner,

il

il faut cependant qu'elle ne perde jamais rien de ſa fraicheur, & de ſon premier éclat, au milieu même du grand hâle.

Il avoit été dit juſqu'alors, vous ne commettrez point d'adultère : mais moi je vous dis, ajoûte le Sauveur, que quiconque regarde une femme avec des yeux de concupiſcence, a déja commis l'adultère dans ſon cœur : *Jam mœchatus eſt eam in corde ſuo.* Notre Réligion demande une pureté ſi parfaite, qu'elle condamne la moindre liberté criminelle de péché grief. Coups d'œil inconſidérés, objets peu décens, converſations trop enjouées, paroles à double ſens : tout ce qui peut altérer tant ſoit peu la pudeur, tout ce qui peut réveiller la volupté, ou ſervir d'appas au plaiſir, bleſſe la conſcience, & eſt proſcrit. C'eſt cette Divine Morale, qui raſſemble encore tous les jours ces eſſeins par milliers d'ames pures dans les Cloîtres ; & ces compagnies brillantes de Vierges, qui pour éviter la contagion, ſe rendent inviſibles ; & nourriſſent leur innocence par les exercices rigoureux de la pénitence, en goûtant dans la rétraite les doux fruits de la croix. Voilà ce que l'eſprit de notre Réligion inſpire ; voilà ce que la Morale de JESUS-CHRIST nous apprend. Faiſons le Paralléle maintenant des Mœurs du tems, & de cette Morale. *Matt. 5. v. 28.*

On peut dire que la pudeur ſemble paſſer aujourd'hui pour une vertu ſurannée ; on la regarde du moins tout au plus comme une vertu de Cloître ; cependant il eſt évident, que notre Réligion n'a point de vertu plus à cœur que la pureté ; elle doit être la vertu favorite de tous les Chrétiens ; & JESUS-CHRIST en a fait un

point capital de ſa Morale. Nulle vertu plus précieuſe, elle donne le luſtre à toutes les autres; nulle auſſi qui ſoit plus délicate; c'eſt une fleur aiſée à ſe flétrir au moindre ſoufle; c'eſt pour la conſerver qu'on l'entoure d'épines; elle craint le hâle, & le grand air; c'eſt pour cela que les Saints, que toutes les ames timorées ont toûjours eu, & auront toûjours ſur ce point tant de délicateſſe, & que la plûpart de ceux qui ſont aujourd'hui l'objet de notre vénération, & de notre culte, ont crû ne pouvoir trouver un abri ſûr, que dans la rétraite, & pluſieurs mêmes dans le déſert.

Notre Siécle moins ſcrupuleux, garde moins de ménagemens; ſa Morale a banni toutes les allarmes. Un air aiſé, une humeur enjouée, éteignent aujourd'hui toutes les frayeurs de la conſcience; l'eſprit du monde a trouvé le ſécret d'aprivoiſer cette délicateſſe, & de bleſſer les oreilles chaſtes, ſans faire rougir.

On ne parle point ici de ces déréglemens groſſiers, de ces ſcandaleuſes libertés, de ces intrigues criminelles, qui ne furent jamais moins rares, moins déguiſées, moins publiques que dans le libertinage où l'on vit; on ne parle ici que de cette licence criminelle, mais polie, mais paiſible qui regne aujourd'hui dans le Monde, dans ce Monde, dis-je, qui ſe pique plus de politeſſe que d'innocence; & dont la principale étude eſt de figurer, & d'impoſer. Cette honte ſage, cette pudeur délicate, cette modeſtie Chrétienne effarouchent trop les libertins, pour ne pas déplaire aux mondains. Tant de retenuë embarraſſe. La converſation aujourd'hui dans le Monde n'a plus rien de gênant, il eſt vrai; mais ſous ces airs aiſés, & dans ces enjouëmens qui

char-

charment, tout y eſt-il innocent ? Tout y eſt-il Chrétien? Tout y eſt-il chaſte? Quelle licence dans les entretiens familiers, dans les divertiſſemens journaliers, dans les répas, & ſur le théatre ?

Loin de rougir de ces déſordres, avec leſquels juſqu'ici les ſeuls Payens s'étoient familiariſés, & qu'il n'étoit pas même permis aux Chrétiens de nommer & de connoître; on s'en fait aujourd'hui une eſpèce d'honneur, on en fait parade; & par un rafinement de libertinage, & de malignité, on en a adouci, on en a embelli, pour ainſi dire, le nom, en leur donnant celui de galanteries.

Rappellez ici tout ce que la Morale de JESUS-CHRIST nous enſeigne, touchant cette extrême délicateſſe de conſcience; rappellez dans votre eſprit cette horreur infinie de tout ce qui ſouïlle l'ame; tout ce que l'Evangile nous dit de cette exquiſe pureté, qui doit être le trait le plus brillant du portrait de chaque Fidèle; rappellez cette retenuë ſi ſage, cette modeſtie ſi édifiante, qui avoient fait juſqu'ici un des plus beaux ornemens des femmes Chrétiennes; & comparez la licence diſſoluë de ce Siécle, avec cette ſouveraine règle des Mœurs, & avec cette vie pure & irrépréhenſible de ceux qui nous ſont propoſés pour modèles.

On ne fait plus un myſtère aujourd'hui de la diſſolution; elle a inondé, comme dit le Prophéte, la ſurface de toute la terre; & comme ſi on craignoit que le feu impur ne s'éteignît dans l'homme; on ſe ſert de toute la fineſſe de l'art, & des créatures inanimées, pour le rallumer tous les jours de nouveau dans les cœurs.

Les ſtatuës, & les tableaux les plus laſcifs

ſont les plus eſtimés ; & chez combien de gens ſont-ils les ſeuls qui faſſent l'ornement d'un Cabinet, ou d'une Galerie ? Avoir un Crucifix, ou des Peintures de dévotion, dans une ſale où l'on reçoit les honnêtes gens, c'eſt un ornement trop bourgeois ; le goût du Siécle n'y veut que des peintures profanes ; ce ſont preſque les ſeules qui ſoient de prix. Les plus ſcandaleuſes n'allarment que la conſcience des petites gens ; celle des gens de quelque diſtinction eſt durcie aujourd'hui contre ces allarmes. Rougit-on de ces nudités inanimées, à qui le coloris, & le pinceau donnent tant de vivacité ? Rougit-on de ces ſtatuës laſcives, que les Payens nous ont tranſmiſes ? Une maiſon de plaiſance, une galerie, un ſalon ſeroient imparfaits, s'ils n'étoient embellis par ces morceaux de l'art qui ſaliſſent l'imagination, & qui feroient peut-être rougir une pudeur Payenne. Ce ne ſont, dit-on, que des ſtatuës : il eſt vrai, mais ceux qui les voyent ne ſont pas ſi ſtatuës qu'elles. *La mort entre par les fenêtres*, dit le Prophéte. Nul des poiſons qui tuent, plus mortel ni plus prompt que celui qui entre par les yeux. Et voilà cependant le goût, l'eſprit, le bel uſage, & la Morale, pour ainſi dire, de ce Siécle ; voilà les objets qu'on préſente ſans ceſſe aux yeux des domeſtiques, & des étrangers : ce ſont là des leçons muettes & permanentes qu'on fait aux enfans ; ce ſont là les modèles que l'eſprit du Monde propoſe. Quelle impreſſion, bon Dieu, ne font pas ſur des jeunes cœurs de pareils objets !

Jer. 9. ✠. 21.

Quelques déréglés que ſoient les Parens, ils auroient honte d'allumer un feu criminel dans le cœur des jeunes gens, en leur faiſant de propos déliberé, des leçons de libertinage auſſi crimine-

minelles ; les ſtatuës, les tableaux y ſuppléent. Ces images laſcives, ſoit en peinture, ſoit en relief, ſont des inſtructions permanentes d'impureté, & de diſſolution, que la corruption des Mœurs fait tous les jours à ceux qui vivent ; & qu'elle a trouvé le ſécret de perpétuer même, en les tranſmettant à la poſtérité, par les mains des héritiers. Ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt que des gens qui font d'ailleurs profeſſion de probité, & qui ſe piquent même d'être dévots, ſouffrent chez eux cette eſpèce d'écôle muette de libertinage, laquelle ne parle que trop par ces figures laſcives, & ces obſcènes portraits. Voilà les Mœurs : ajuſtez-y notre Morale? Quel paradoxe d'être obligé de dire que ces uſages, que ces Mœurs ſi peu Chrétiennes, ſont les uſages, & les Mœurs des Chrétiens !

On s'eſt aujourd'hui ſi fort apprivoiſé avec tout ce qui devroit le plus effaroucher une conſcience Chrétienne, qu'on ne ſait ſi la licence Payenne alla jamais plus loin. Ce n'eſt pas aſſez d'orner une ſale, une galerie, un parterre de mille objets tous plus propres à ſouiller l'ame, & à allumer un feu impur dans les plus jeunes cœurs ; on veut que les meubles les plus d'uſage portent l'empreinte d'impureté. Une riche tabatiére ſeroit imparfaite, du moins elle ne ſeroit pas à la mode, ſi elle n'avoit pas une peinture, une mignature laſcive ſur le revers. On diroit qu'on craint que cette infame paſſion ne s'affoibliſſe, ou ne s'aſſoupiſſe trop : le déréglement des Mœurs du Siécle a trouvé le ſécret de la réveiller preſque à tous momens, en in-

troduiſant l'uſage d'ouvrir ſi fréquemment ſa tabatiére.

Les Payens ſe fuſſent-ils jamais imaginé que les Chrétiens dûſſent quelque jour enchérir ſur les obſcénités de leurs peintures ? Et s'ils voyoient ce qui orne aujourd'hui ces maiſons magnifiques, les regarderoient-ils comme les appartemens des Chrétiens ? Peu de ces tableaux qui ne ſoient de prix ; il eſt vrai que l'habileté d'un Peintre ne ſe montre jamais mieux que dans ce genre de peinture. Les plus vives, les plus dangereuſes ſont ordinairement les plus exquiſes; mais que ces tableaux de prix coûteront cher un jour à ces curieux ! & que de déſeſperans, mais inutiles regrets après la mort, d'avoir laiſſé à ſes enfans un tel héritage !

La lecture des mauvais livres, n'eſt guère moins pernicieuſe que l'obſcénité des tableaux; elle eſt aujourd'hui cependant preſque la ſeule, ce ſemble, qui ſoit du goût de ce Siécle. L'art & la politeſſe avec quoi la plûpart de ces livres ſont écrits, rendent le poiſon doux & délicieux, & toute autre lecture fade ; mais le poiſon pour être mieux préparé ; le poiſon pour être d'un goût plus exquis, en eſt-il moins poiſon ? On ne trouve aujourd'hui de l'eſprit, pour ainſi dire, que dans ce qui corrompt le cœur ; tout languit quand la paſſion ſe tait Une Hiſtoriette, une Poëſie galante, un recit amoureux réveillent l'ame ; & tout ce que dit la Fable, lui plaît.

Les livres de piété ne font jamais grande fortune dans le Monde ; ils ſont trop ſérieux, trop véridiques pour réjouïr. Un jeune libertin, une femme mondaine, un homme qui a peu de Réligion, croiroient manquer d'eſprit, s'ils en trouvoient dans des ouvrages pleins de l'eſprit de Dieu.

Dieu. Tout ce qui traite des grandes vérités de notre Réligion ; tout ce qui étale Morale de JESUS-CHRIST ; tout ce qui dévoile les paſſions; tout ce qui tend à démaſquer le vice, & à inſpirer la piété, eſt mis au rang des livres défendus, chez tout ce qu'on appelle gens du grand Monde; une Comédie, un Roman, tout ce qui traite d'un ſujet plus que profane, ſont leurs livres favoris ; le ſeul titre d'un livre de piété les révolte. On voit aſſez la cauſe de cette dépravation de goût : l'eſprit n'eſt pas ſeulement l'eſclave du cœur chez les mondains, il en eſt encore la dupe. Le cœur eſt corrompu, l'eſprit ne ſauroit être ſain ; & certainement rien ne fait mieux voir combien une ame eſt dangereuſement malade, que ce goût dépravé.

Les livres de piété ont été de tout tems les ſeuls qui fuſſent familiers aux Fidèles ; les obſcénités dont étoient remplies les Hiſtoires & les Poëſies des Payens, leur inſpiroient tant d'horreur de ces livres profanes, que ç'auroit été paroître, pour le moins, chanceller dans la Foi, que de les lire ſeulement par curioſité, ou pour ſe délaſſer ; aujourd'hui ce qui a toûjours été regardé dans le Chriſtianiſme comme un poiſon mortel, fait l'aliment & les délices des gens du Monde; & faſſe le Ciel que des perſonnes dévouées par profeſſion, & par état à ſon ſervice, n'ayent pas le même goût. On comprend qu'un livre de réflexions Chrétiennes, que la lecture de la Vie des Saints révolte un cœur plongé dans le libertinage ; quel libertin ſi effréné, quelle femme mondaine ſi effrontée qui puſſent ſoûtenir les cruels remords, & les piquans réproches qu'une pieuſe lecture fait naître, malgré qu'on en ait. Mais eſt-il auſſi aiſé de comprendre que

les

les Chrétiens de ce Siécle, & ceux des Siécles paſſés ayant des Mœurs, & une conduite ſi différente, ayent la même Morale, & ſoient de même Réligion. Rien ne paroît tant paradoxe, que cette propoſition; rien n'embaraſſe tant que ce Paralléle. Cependant la Morale de JESUS-CHRIST ſubſiſte toûjours dans toute ſa pureté, dans toute ſa vigueur. Elle eſt la même dans le Siécle où nous vivons, que dans tous les Siécles paſſés; même ſévérité en tout ce qui bleſſe la pudeur; même délicateſſe ſur tout ce qui regarde la pureté; même horreur de tout ce qui peut faner cette délicate vertu; même obligation, pour ainſi dire, d'ignorer juſqu'au nom de ce vice: *Nec nominetur in vobis.* Voilà ſur cet article la Morale de l'Evangile; conſiderez quelles ſont ſur cet article, les Mœurs du tems.

Eph. 5. ℣. 3.

Avant le Chriſtianiſme, rien, ce ſemble, n'avoit tant avili l'ame raiſonnable, que l'empire que les ſens avoient pris ſur la raiſon, & les paſſions ſur le cœur. La chair tenoit l'eſprit dans la ſervitude; & la corruption générale des Mœurs étoit une ſuite néceſſaire de ce déréglement. De-là ces erreurs groſſiéres dans ceux-même qu'on regardoit comme les plus éclairés, & qui paſſoient pour les plus ſages. Des lumiéres ſi terreſtres, ſi matérielles, & ſi ſombres ne pouvoient faire qu'un faux jour; & toute cette prétenduë ſageſſe réduite comme en art dans leur fauſſe Morale, étoit trop défectueuſe pour ne pas produire une probité de théatre, ſeulement apparente, & toute irréguliére; il n'y avoit que JESUS-CHRIST qui pût diſſiper ces épaiſſes ténèbres; lui ſeul pouvoit donner l'idée juſte, & le goût sûr de la véritable vertu. Il l'a fait. La Morale de l'Evangile n'a pas ſeulement rétabli l'or-

l'ordre en assujettissant les sens à l'esprit, elle a appris encore l'art de spiritualiser, pour ainsi dire, la chair même par la mortification ; & de contenir les sens dans leurs justes bornes ; & c'est cette divine doctrine qui a fait tant de Saints, & qui a rempli jusqu'ici le Monde Chrétien d'ames pures. Cette innocence, & cette sainteté regnent-elles avec éclat dans le Siécle où nous vivons ? On l'a appellé le Siécle des beaux Arts, & du bel esprit : auroit-on raison de l'appeller, le Siécle de la plus exacte probité ; le regne de la piété, & de l'innocence ?

Le désintéressement est une des plus inaliables vertus de notre Réligion ; la cupidité, l'avarice y sont mises au rang de l'idolâtrie : *Avaritiam quæ est simulacrorum servitus.* Dès la naissance de l'Eglise, être Chrétien, & être désintéressé, & n'avoir nul attachement au bien, & être charitable, c'étoit la même chose ; un vil interêt, une avarice sordide étoient inconnus aux Chrétiens : *Omnes etiam qui credebant erant pariter, & habebant omnia communia.* Tous ceux qui croyoient, étoient fort unis par les liens de la charité la plus parfaite, & ne possédoient rien qu'en commun. Cette charité compatissante, généreuse, libérale, qui caractérise tous les véritables disciples de JESUS-CHRIST, alloit si loin dans ces heureux du tems, que les Fidèles vendoient leurs fonds & leurs biens, & on en faisoit part à tous, selon les besoins d'un chacun.

Coloss. 3. v. 5.

Act. 2. v. 44.

Les tems ont changé, les Mœurs se sont bien alterées, mais l'esprit de l'Evangile n'a point vieilli ; & ses maximes, & sa Morale sont au-

aujourd'hui dans la même vigueur que dans ces premiers jours de l'Eglise. Les Chrétiens de ce Siécle, reſſemblent-ils beaucoup à ces premiers Chrétiens? La charité, le déſintéreſſement font-ils leur caractère? Trouve-t-on aiſément aujourd'hui dans le Monde, un dégagement de tout interêt?

Cependant ce détachement des biens de ce Monde ſi rare, n'eſt pas un ſimple conſeil pour tous les Chrétiens, c'eſt un précepte: *Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ poſſidet*, dit le Sauveur du monde, *non poteſt meus eſſe diſcipulus.* Quiconque de vous qui ne renonce pas à tout ce qu'il poſsède, ne peut être mon diſciple. Ce n'eſt pas à dire que JESUS-CHRIST exige de tous ſes ſerviteurs une pauvreté effective; il veut ſeulement que le cœur de tous les Chrétiens ſoit ſi peu attaché aux biens de la terre qu'ils poſsèdent, qu'ils ſoient prêts à tout ſacrifier, & à ſe voir dépouillés de tout, plûtôt que de déplaire à Dieu. Il veut que ceux qui font des acquiſitions, comme dit l'Apôtre, ceux qui ont fait une grande fortune, ſoient comme s'ils ne poſſédoient rien: *Tamquam non poſſidentes*; & que ceux qui uſent des choſes de ce Monde, ſoient comme s'ils n'en uſoient point. Voilà ce que la Loi nous preſcrit touchant la paſſion d'interêt; voilà l'eſprit de la Morale. Au reſte, ce détachement des biens de la terre doit être ſi familier à tous les Chrétiens, que JESUS-CHRIST veut qu'on abandonne même ſon manteau, à celui qui veut nous plaider pour avoir notre robe: *Ei qui vult tecum judicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium.* Cette Morale eſt-elle fort en uſage aujourd'hui dans le Monde?

Luc. 14. ℣. 33.

1. *Cor.* 7. ℣. 30.

Matth. 5. ℣. 40.

Quelle

Quelle probité à l'épreuve de l'interêt? Tout cède à ce grand reſſort, tout fuit l'impreſſion de ce premier mobile. Amitié ancienne, & cimentée par mille bienfaits ; liaiſon intime d'alliance & de parenté ; bienſéances indiſpenſables de la vie civile ; devoirs eſſentiels de charité, & de réligion, Loix Divines & Humaines : tout plie, tout rompt aujourd'hui dès que l'interêt domine, dès qu'il eſt conſulté. L'interêt aveugle, & ne laiſſe des yeux que pour voir ce qui flate la cupidité.

En quel Siécle cette intraitable paſſion a-t-elle plus dominé? Quoique ce ſoit qu'on entreprenne, l'interêt marche toûjours le premier. Tout ſe tait dès qu'il parle. On n'écoute que ſa voix, on ne ſuit que ſes vûës ; on diroit qu'il eſt l'ame de toutes les actions ; du moins prime-t-il dans toutes les entrepriſes, & dans tous les projets. L'interêt parle toutes ſortes de langues, & joüe toutes ſortes de perſonnages, même celui de déſintéreſſé ; & cette diſſimulation eſt l'effet de l'ingénieuſe politeſſe de notre Siécle; mais quelque habile qu'on ſoit à déguiſer ſes ſentimens, & à ſe contrefaire ; qui ne voit qu'on n'agit aujourd'hui en toutes choſes que par interêt ?

Toutes ces affectueuſes démonſtrations d'amitié, toutes ces offres magnifiques de ſervices ne ſauroient guère plus impoſer qu'aux ſimples. Dès qu'on eſt initié dans les myſtérieux ſécrets de l'eſprit de ce Siécle, on entend ſon langage, & on n'eſt pas aiſément la dupe de ſes diſſimulations. On vous étouffe aujourd'hui de careſſes, & demain à la moindre lueur d'un droit litigieux, on vous fait un procès. Les Grands, ceux qui ſont dans la faveur, qui ont du crédit,

qui

qui ſont en place, font de grandes offres de leur bienveillance, de leur bonne volonté, & de leur protection, mais peu de leur bourſe. Cette charité, cette généroſité Chrétienne qui faiſoit en partie le caractère des premiers Fidèles, & qui portoit le déſintéreſſement juſqu'à rendre tous les biens communs, eſt éteinte dans le Monde depuis long-tems ; il n'en reſte tout au plus que quelques portraits aſſez uſés dans les Cloîtres.

On pourroit dire que la bonne foi aujourd'hui dans le Monde ſemble être une vertu étrangère. Il eſt vrai qu'il y a encore de la droiture, mais peu qui ſoit à l'épreuve de l'interêt. On diroit que toutes les cauſes ſont portées à ſon Tribunal. La raiſon, la conſcience ont beau ſollicier, ont beau crier à l'injuſtice : rien n'eſt écouté quand l'interêt plaide ; & quand c'eſt l'interêt qui juge, qui perd le procès ?

Quel Siécle a jamais vû regner l'interêt avec plus d'empire dans le Monde, & y faire plus de dégats ? Quelle famille à l'abri de ſes violences ? Les cris des Pupilles, les pleurs des pauvres Veuves, & des Orphelins ; un revers de fortune qui jette dans le déſeſpoir un débiteur obéré ; les larmes de toute une famille déſolée, & réduite à la derniére misère : rien ne touche des cœurs que l'amour des richeſſes a durcis, & que l'interêt dépouille de tout ſentiment d'humanité ; & voilà les fruits naturels de la Morale de ce Siécle. Vit-on jamais plus d'acharnement pour les biens temporels ? Les Spirituels ne ſont plus guères du goût des gens du Monde. L'interêt, l'amour des richeſſes a pris le deſſus, le déſir d'amaſſer biens ſur biens eſt inſatiable ; & c'eſt cette inſatiabilité qui a trouvé le ſécret de

pallier

pallier tant de faux contrats ; de déguiſer tant de ſimonies conventionnelles, ou mentales; & de maſquer tant de trafics illicites, & tant de traités frauduleux.

Que de ſupercheries dans le commerce ! que de monopoles odieux parmi les Marchands ! Combien peu de bonne foi aujourd'hui chez l'Artiſan ! Que de griveleries, bon Dieu, dans ces Bureaux des recettes, des payemens, des récouvremens des viſites, & dans toutes ces commiſſions où l'interêt règle les droits !

Quel abus encore des procedures judiciaires dans les gens de Palais, quand ils s'en ſervent pour délayer, pour ſurprendre les Juges, pour conſumer en faux frais les parties; & pour éterniſer les procès par des chicanes étudiées, affectées, qui ont plus en vûë la bourſe des plaideurs, que leurs droits: pures chicanes que l'ingénieuſe malignité de notre Siécle appelle quelquefois, formalités, mais qui ne ſont que de pures exactions, & des vols cachés ſous un tas de paroles, qui ne diſent rien ; & ſous un fatras d'écritures auſſi inutiles. La Loi du Prince, la pénétration, la probité incorruptible des Magiſtrats, ont beau condamner ces extorſions palliées, ce grimoire de profeſſion ; le déréglement des Mœurs du Siécle ne le tolère pas ſeulement, quelque inique qu'il ſoit ; il l'autoriſe.

Mais enfin, ceux que l'amour déſordonné des biens de la terre domine, & rend eſclaves de l'interêt, ignorent-ils ce que JESUS-CHRIST nous dit ſi expreſſément du poiſon mortel répandu dans l'amour exceſſif des richeſſes; & des difficultés extrêmes qu'ont les riches de faire leur ſalut ? Ignorent-ils tout ce que ſa Morale nous apprend de ce déſintéreſſement parfait, de

ce détachement affectif de tous les biens de la terre? Ignorent-ils enfin les anathêmes terribles que le Sauveur prononce contre ceux que l'attachement aux richeſſes poſsède, & tient comme dans les fers. *Væ vobis divitibus.* Malheur à vous riches; malheur à l'homme qui veut ſans ceſſe multiplier ſes revenus, parce qu'en multipliant le ſien, il y mêle infailliblement celui des autres: *Væ qui multiplicat non ſua.* Que de gens, bon Dien, comptables à votre juſtice! *Qui feſtinat ditari non erit innocens.* Des mains qui amaſſent de toutes parts, qui accumulent avec tant de précipitation, ne ſont pas fort nettes. Ces fortunes preſque momentanées, tiennent du merveilleux; eſt-ce Dieu qui fait le miracle? On voit un homme chargé de galons d'or, qu'on voyoit peu de jours auparavant honoré, peut-être d'une livrée; & celui qui alloit derriére un caroſſe à deux chevaux, s'y voit dedans, traîné par ſix. Ce n'eſt pas le fruit d'un long & pénible travail: il n'y a pas encore un an qu'on a commencé de manœuvrer, & on ſe voit enrichi plus que les plus habiles, après pluſieurs courſes. Mais ce qui rend l'induſtrie ſuſpecte; & cette prompte fortune moins hors d'atteinte aux ſoupçons, c'eſt qu'on voit peu de ces nouveaux châteaux qui ne ſoient bâtis des ruines des anciens; & qu'on ne voit guère de ces nouveaux riches paroître ſur la ſcène, qu'on ne voye pluſieurs anciennes familles d'une probité univerſellement reconnuë, diſparoître, & réduites preſque à la mendicité. Et voilà les effets ordinaires de cette inquiéte & bruyante paſſion d'interêt; voilà les fruits de la Morale & des Mœurs de ce Siécle. Rapprochons la Morale de JESUS-CHRIST, touchant cette modeſtie de condition,

Luc. 6. ℣. 24.

Hab. 2. ℣. 6.

Prov. 28. ℣. 20.

cette

cette honnête médiocrité de fortune ; ce désintéressement si parfait : rapprochons, dis-je, cet Evangile, des Mœurs de ce Siécle : Quelle opposition, bon Dieu plus frappante ! quelle difformité !

Le Prophéte Ozée avoit cent fois prêché aux Juifs, l'obligation de garder la Loi de Dieu, & de persévérer dans la Foi de leurs Peres ; & cent fois les Juifs avoient mépriſé ſes rémontrances. Mais un jour qu'il leur réprochoit avec plus de force leur infidélité envers le Dieu d'Iſraël, & la contrariété viſible de leurs Mœurs, avec leur Morale : Un homme de la Tribu d'Ephraïm, moins diſſimulé que les autres, ou du moins plus hardi, lui répondit avec audace : qu'il n'avoit que faire du Dieu d'Iſraël, qu'il en avoit choiſi un autre plus à ſon gré ; un autre dont le culte étoit plus conforme à ſes inclinations ; & que ce nouveau Dieu à qui il faiſoit ſans ceſſe des vœux, c'étoit ſes richeſſes ; qu'elles ſeroient déſormais ſa Divinité ; & que puiſque ſon argent le rendoit heureux dans le Monde, il ne voulloit plus avoir d'autre Dieu que lui : *Dives effectus ſum, inveni idolum mihi.* *Oſe. 12. v. 8.*

Le Siécle du Prophete Oſée eſt-il le ſeul qui ait vû de ces ſortes d'Apoſtats ? Le nôtre ſeroit-il fort en peine s'il lui falloit trouver des gens qui n'ont, ce ſemble, d'autre Dieu que les richeſſes ? La paſſion de l'interêt, l'avarice, la cupidité aujourd'hui forgent des idoles, à qui bien des gens font des vœux. *Ubi eſt theſaurus tuus, ibi eſt & cor tuum :* & tout cela au milieu du Chriſtianiſme ; c'eſt-à-dire, chez des gens qui font profeſſion d'une réligion qui regarde en *Matt. 6. v. 21.*

pitié ſes riches ; d'un Evangile qui ne prêche que le dénuëment intérieur. Faites encore ici le Paralléle de ces Mœurs, & de notre Morale.

Ce qui révolte encore plus tout eſprit Chrétien, c'eſt qu'il n'y a point de paſſion qui ſe pare plus effrontément du nom ſpécieux de quelque vertu, & ſur-tout de celui de prudence, d'œconomie, de ſageſſe, que la paſſion d'interêt. Savoir amaſſer de toutes mains, c'eſt avoir de l'eſprit aujourd'hui dans le Monde ; ſe relâcher tant ſoit peu de ſes propres interêts par un motif de juſtice, de réligion, ou de charité : c'eſt ſimplicité, c'eſt imbécillité, c'eſt folie. On eſt dur, impitoyable, inſenſible même ſur les misères d'autrui, ſans ſcrupule ; & quelquefois même, ſi on l'oſe dire, par dévotion ; tant l'interêt a d'empire ſur l'eſprit & le cœur des hommes. On pouſſe à bout, & ſans miſéricorde un pauvre débiteur, à qui on croit encore faire grace de le laiſſer vivre. Un attendriſſement à la vûë des misères d'autrui, une charité compatiſſante, bienfaiſante, ont juſqu'ici caractériſé les Chrétiens ; une dureté de cœur à toute épreuve ; une inſenſibilité ſi peu Chrétienne ; une eſpèce d'inhumanité inconnuë juſqu'ici aux vrais Diſciples de JESUS-CHRIST, eſt devenuë commune dans ce Siécle. Combien aujourd'hui de ces durs & inexorables créanciers, qui ſemblables à ce méchant Serviteur dont parle l'Evangile, tiennent à la gorge, pour ainſi dire, leurs débiteurs, & les étranglent, en diſant impitoyablement : *Reddе quod debes.* Paye-moi ce que tu me dois ; & inſenſibles aux prières, & aux pleurs, tiennent inhumainement en priſon un pauvre débiteur, juſqu'à ce qu'il ait payé toute la dette.

Matt. 18. v. 28.

Mais nul n'eſt plus intraitable ſouvent en fait d'in-

d'interêt, que les perſonnes qui ayant cette paſſion, ſe piquent cependant d'être dévotes. On diroit que la bonne opinion qu'elles ont de leur prétenduë vertu leur ſert de titre, pour exiger leurs droits avec plus d'âpreté & de violence. On remarque même quelquefois un acharnement encore plus vif pour leurs propres interêts ; un attachement plus ferré aux biens temporels, dans des gens qui ont juré aux pieds des Autels, de n'avoir jamais que Dieu ſeul pour héritage. Les gens d'Egliſe ne ſont pas toûjours les plus déſintéreſſés. Mais pour qui théſauriſent-ils ? Hélas ! pour nourrir d'ordinaire la vanité, le libertinage même des Néveux, qui deux jours après que l'Oncle eſt mort, ſont les premiers à plaiſanter de la ſordide avarice du bon homme.

La paſſion d'amaſſer des richeſſes, l'avarice, l'interêt propre aveugle. Un ſyſtême de conſcience fait à plaiſir, & que la cupidité a elle-même forgé ; l'opinion d'un prétendu docteur favorable à la paſſion, ou peu inſtruit du fait ; le ſentiment d'un Directeur complaiſant, & quelquefois peut-être intéreſſé ; une déciſion à laquelle la paſſion trouve ſon compte ; en un mot, tout ce qui flate la cupidité, tranquilliſe. Toute autre Morale déplaît ; penſer autrement, c'eſt ignorance : en fait d'interêt, on ne trouve du ſavoir, de l'habileté, de la ſageſſe, du bon ſens même & de l'équité, que dans les opinions qui favoriſent l'amour propre, le rélâchement & l'interêt.

Conſulte-t-on ? c'eſt moins pour découvrir la vérité, que pour étayer par quelque autorité une erreur en fait de Morale ; tout ce qui gêne les paſſions, & ſur-tout celle de l'interêt ; tout ce

qui reſtraint la cupidité ; tout ce qui chagrine l'amour propre, paſſe aujourd'hui pour rigoriſme; & ce qui eſt encore plus étrange; c'eſt qu'avec ce furieux attachement aux biens, avec cette dominante paſſion d'avarice & d'interêt, ſi contraire à la Morale, & à l'eſprit de l'Evangile : on fréquente les Sacremens avec ſécurité ; on ſe croit dévot, on prétend l'être.

On ne fut peut-être jamais plus éloquent, ni plus ingénieux qu'on l'eſt aujourd'hui à défendre ſes droits réels ou imaginaires en fait d'interêt ; à juſtifier les objets & les motifs de cette artificieuſe paſſion ; à autoriſer la prétenduë innocence de la plus inſatiable avarice : mais on a beau être fort habile dans l'art de colorer les Mœurs du tems : on ne ſauroit affoiblir, ni alterer la Morale de l'Evangile. Le Paralléle fera toûjours rougir tout ce qu'il y a de gens de bon ſens ; il confondra tous ceux qui maſquent.

Qu'on ſe récrie encore ici tant qu'on voudra contre ces réflexions : quelque odieuſes que ſoient ces comparaiſons ; quelque déſagréables que ſoient ces portraits, peu de gens aujourd'hui qui ne s'y réconnoiſſent. Le cœur humain n'aime point qu'on développe ſes myſtères d'iniquité ; cependant en faiſant ici le caractère le moins outré des Chrétiens du tems, & la peinture la plus reſſemblante des Mœurs de ce Siécle : on force, pour ainſi dire, tout bon eſprit d'avouër, ou du moins de ſentir l'oppoſition énorme qu'il y a de ces Mœurs, avec la Morale de l'Evangile ; & de cet attachement aux biens terreſtres, avec ce parfait déſintéreſſement des premiers Chrétiens. *Quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il poſſéde, ne peut être mon diſciple*, c'eſt JESUS-CHRIST qui parle ; c'eſt-

Luc. 14. v. 33.

c'eſt-à-dire, quiconque n'uſe pas des choſes de ce Monde, comme s'il n'en uſoit point, quiconque aime les biens de ce Monde avec paſſion, quiconque poſsède ce qu'il a avec trop d'attache, ne peut être le diſciple de ce Divin Maître. Nul cependant de ces eſclaves de l'intérêt, nul avare qui ne ſe flate d'être diſciple de JESUS-CHRIST. Qui ſe trompe ?

En bonne foi, JESUS-CHRIST a-t-il aujourd'hui beaucoup de diſciples parmi les gens du Monde? Réüniſſons ſous un ſeul point de vûë tout ce que nous avons dit des paſſions, & de la Morale de JESUS-CHRIST touchant ces fiers ennemis domeſtiques.

En quel Siécle, la cupidité, l'amour de la fortune & des richeſſes, la furieuſe paſſion d'amaſſer, ont-elles plus impérieuſement, & plus univerſellement regné que dans le nôtre? Le Sauveur ne condamne point la poſſeſſion juſte & légitime des biens que la Divine Providence nous a diſtribués, mais l'affection exceſſive, la trop grande attache à ces biens. *Qui emunt, tamquam non poſſidentes.* Que ceux qui font des acquiſitions, ſoient comme s'ils ne poſſédoient rien. C'eſt-à-dire, que les Fidèles conſidérant la briéveté de la vie, & enviſageant des yeux de la Foi les biens éternels, ſe comportent dans l'uſage de toutes choſes ſans affection, ſans paſſion, ſans attache; en un mot, ſans que la perte, ou la jouiſſance de tous les biens périſſables & temporels de cette vie, ſoient capables de troubler la paix de leur cœur. Trouve-t-on aujourd'hui beaucoup de gens qui ayent ce froid, I. Cor. 7. v. 30.

& cette indifférence parfaite pour tous les biens de cette vie ?

Vit-on jamais plus d'âpreté pour le gain ; plus d'avidité à amaſſer ; plus d'attache à tout ce qu'on a, plus de ſervitude, plus d'inquiétude dans le commerce ; plus de prévention, & d'entêtement dans ſes propres interêts ; tout cède à cette tyrannique paſſion : Amitié, Parenté, Réligion même, tout plie, tout eſt ſacrifié à l'Idole de la fortune ; que d'encens, que de vœux à cette chimérique Divinité ! Accordez ces Mœurs avec la Morale de l'Evangile.

On n'eſt riche dans notre Réligion que pour être comme les Pourvoyeurs, & les Peres nourriciers des Pauvres. C'eſt l'intention du Maître ſouverain de l'Univers, dans la diverſe diſtribution des biens de la terre ; & dans l'admirable œconomie des conditions. Quelque inégal que ſoit ce partage, il n'eſt rien en quoi la bonté, & la Sageſſe divine de ce Pere commun des hommes, paroiſſent davantage. Le riche vit dans l'abondance, mais il eſt chargé de ſoulager les pauvres, & de pourvoir à leurs béſoins. Ses richeſſes ne lui ſont données qu'à titre onéreux. On a tort de ſe plaindre de cette inégalité de conditions ; les avantages que la poſſeſſion des biens donnent ſur l'indigence, ſont, ce ſemble, bien compenſés par la peine que les riches ont de les acquérir ; & par les ſoins inquiets & fatigans qu'ils ont de les conſerver. On peut dire, que ſelon l'eſprit de la Morale Chrétienne, tous les pauvres ſont des enfans de Famille ; puiſque les riches ſont indiſpenſablement obligés de les entretenir. Tout bien péſé, on trouve dans cette différence d'état & de condition, une eſpèce d'équilibre. L'obligation indiſpenſable qu'ont les

riches de faire l'aumône, doit suppléer aux incommodités de l'indigence. L'aumône, selon l'esprit de JESUS-CHRIST, & de la Morale Chrétienne doit, pour ainsi dire, bannir la misère; ou du moins rendre aisée, & même douce la pauvreté.

Voilà la Morale de JESUS-CHRIST : faites le Paralléle des Mœurs du tems & de cette Morale? Les riches aujourd'hui se regardent-ils comme les Peres nourriciers des pauvres? Regardent-ils les pauvres comme des pupilles, dont ils sont eux-mêmes les Tuteurs? Réconnoissent-ils le droit inconteſtable, inaliénable que la charité Chrétienne leur donne sur les largesses, & les libéralités des gens aisés? Les pauvres dans le Christianisme font partie de ce qu'on entend par le mot de prochain; les aime-t-on ces pauvres, comme on s'aime soi-même? Mon Dieu, que ce second précepte de la Loi, si semblable au premier, est aujourd'hui mal observé? Réconnoît-on JESUS-CHRIST dans la personne des pauvres? Cette charité Chrétienne qui attendrit si fort le cœur sur les misères d'autrui; qui fait ressentir aussi vivement les besoins de l'indigent, que les nôtres propres; cette charité Chrétienne si bienfaisante, si libérale, qui faisoit comme le caractère de distinction des premiers Chrétiens, regne-t-elle aujourd'hui parmi les Fidèles; elle est cependant la vertu par excellence de notre Réligion; elle tient le premier rang dans la Morale de JESUS-CHRIST; c'est le précepte le plus expressément intimé, le plus souvent répeté, le mieux détaillé dans l'Evangile: Trouvez-la cette charité dans le cœur de la plûpart des gens du Monde? Quelle place trouve-t-elle dans le tableau des Mœurs du tems?

Qu'il ſoit permis de répeter ici ce qu'on a déja dit ailleurs, afin de faire mieux ſentir le contraſte affreux que préſente à tout bon eſprit le Paralléle de la Morale de JÆSUS-CHRIST, & des Mœurs du Siécle.

Quand on voit ce luxe déméſuré, qui confond aujourd'hui toutes les conditions; ce faſte ſi étudié; cette délicateſſe ſplendide dans les répas; ce ſuperflu brillant, qui ſeul ſuffiroit pour tirer de la misère un grand nombre de malheureux; cette magnificence outrée en meubles, en vaiſſelle, en train, en maiſons de campagne, en palais; quand on voit ces Nobles de nouvelle création, ces gens de fortune eſcortés d'un eſſein de laquais, perdre ſur une carte dans un ſoir, plus que trois mille Artiſans ne ſauroient gagner à la ſueur de leur front dans toute la journée; quand on voit cette nation des heureux du Siécle, ces gens enyvrés de proſpérités, ſurchargés de ſuperflus; fameux en folles dépenſes: & qu'on penſe qu'il y a deux mille Familles d'une naiſſance peut-être moins roturiére que la leur, qui n'ont pas du pain, & que la honte d'en demander conſume dans la plus affreuſe indigence: quand on penſe qu'il y a un ſi grand nombre de jeunes filles de famille, qu'une pauvreté muette, qu'une indigence ſécrette, mais extrême expoſe tous les jours aux plus grands dangers; & qu'une partie modique de la ſomme qu'on perd au jeu, mettroit à l'abri de tout naufrage; quand on jette les yeux ſur cette peinture racourcie des Mœurs du tems, y réconnoît-on la Morale Chrétienne?

PARAGRAPHE V.

Du Monde.

TOut le Monde ſait que rien n'eſt plus oppoſé à l'eſprit de JESUS-CHRIST & à ſa Morale, que l'eſprit du Monde; ce ſont là ces deux Maîtres incompatibles, qu'on ne ſauroit ſervir enſemble; on ne peut être à l'un, ſans être ennemi de l'autre; eſt-on Chrétien, on n'eſt donc pas Mondain.

Peu de vérités de Morale plus expreſſément enſeignées, ni ſi clairement expliquées dans l'Evangile, que cette incompatibilité de maximes, d'uſages, & d'eſprits. *Adulteri, neſcitis quia amicitia hujus Mundi, inimica eſt Dei.* Infidèles Serviteurs, mauvais interprêtes de la Loi de JESUS-CHRIST, diſoit l'Apôtre S. Jaques aux Chrétiens de ſon tems, ne ſavez-vous pas que l'amitié de ce Monde, eſt ennemie de Dieu? Et que quiconque voudra être ami du Siécle, c'eſt-à-dire, ſuivre ſes maximes, & ſon eſprit, & vivre ſelon ſon caprice, & ſes uſages; dès-là il devient ennemi de Dieu. Nul ne peut ſervir ces deux Maîtres; on ne ſauroit être au Monde, & à JESUS-CHRIST; il faut opter: auquel des deux donne-t-on aujourd'hui la préférence? *Jac. 4. v. 4.*

Ce prétendu Légiſlateur, (car il a plû à ce qu'on appelle le Monde de déterminer les devoirs de bienſéance, & de faire des Loix,) ce prétendu Légiſlateur, ce Maître imaginaire qui doit à la corruption des Mœurs, & au libertinage du Siécle, tout ce qu'il a d'autorité, regne aujour-

aujourd'hui deſpotiquement juſques chez les honnêtes gens ; peu de gens dans ce Siécle qui vouluſſent ſe brouiller avec ce Monde ; on regarde comme un malheur, comme une véritable diſgrace, d'être ſon ennemi ; il n'eſt pas juſqu'à ceux qui font profeſſion de piété qui ne croyent être obligés de ménager le Monde. Comme tout eſt animé aujourd'hui de ſon eſprit, on ne penſe plus que comme lui ; ſes maximes ſont devenuës la principale règle des Mœurs ; on ſuit ſcrupuleuſement juſqu'à ſes caprices, dans l'aſſujetiſſement ſervile qu'on a aux modes. Devoirs de la vie civile, bienſéances, choix d'un état de vie, règle de conduite, dépenſes, devoirs mêmes de Réligion, tout doit être marqué à ce coin, pour être de miſe, pour être bien reçû & applaudi. Les applaudiſſemens mêmes aujourd'hui ne viennent pas d'une autre ſource ; nul ne mérite pas la qualité d'homme poli, ni celle même d'homme d'eſprit, & d'honnête-homme, s'il n'a été à cette école ; on ne juge même de ſon mérite, que par le progrès qu'il y a fait.

Que conſulte-t-on aujourd'hui dans les projets qu'on fait, dans les affaires qu'on entreprend, dans la deſtination même qu'on fait des enfans, dans les établiſſemens qu'on fait pour toute la vie, que le Monde ? S'écarter de ſes voyes, ne ſuivre pas aveuglement toutes ſes maximes : c'eſt ſe décrier, c'eſt ne ſavoir pas vivre. On ne figure plus aujourd'hui dans le Monde ſi on n'en a l'eſprit & le goût ; nulle autre ſageſſe n'eſt bien reçûë. Mais cet eſprit du Monde eſt réprouvé de JESUS-CHRIST ; ce Divin Sauveur déclare clairement que l'eſprit du Monde eſt ennemi du ſien ; qu'il n'eſt point d'eſprit

plus

plus contraire à sa Loi, plus opposé à son Evangile : n'importe, c'est l'esprit du Monde qui domine sur tout, qui règle, qui caractérise tout ce qui est approuvé aujourd'hui dans le Monde. Il n'est pas jusqu'à cette portion privilégiée du troupeau de JESUS-CHRIST, ce peuple choisi, & comme séquestré par réligion, & par état du commerce du Monde, qui ne croit devoir étudier le goût du Monde, & qui souvent n'en adopte l'esprit.

On peut dire que le Monde est aujourd'hui comme l'idole à laquelle tant de gens font des vœux. Est-ce pour en obtenir des bienfaits? Nullement : on sait bien que cette chimérique divinité est beaucoup au-dessous du rien. C'est seulement pour avoir en idée un fantôme de souverain fait à plaisir, qui en nourrissant les passions, les autorise ; & qui par la généralité du mauvais exemple, a trouvé l'art d'émousser la pointe des remords ; & de charmer, ou du moins de suspendre les chagrins.

La corruption du cœur humain, dit le Sage, a porté l'homme à se faire des Dieux qui autorisassent ses déréglemens. Le Paganisme, graces au Seigneur, est aboli ; mais ne diroit-on pas que l'esprit du Monde semble le remplacer, en faisant revivre, non ses superstitions, mais du moins plusieurs de ses pernicieuses maximes ; & singuliérement le dégoût des biens de l'autre vie, & le goût des faux biens, & des plaisirs trompeurs de celle-ci. Car en bonne foi, quelle condition, quel état où l'esprit du Monde ne regne ; où les maximes du Monde ne soient point la règle des Mœurs? & le déréglement est si universel, que n'être pas mondain aujourd'hui, c'est-à-dire, ne suivre pas servilement les caprices, les maximes

du

du Monde : c'eſt être un Miſantrope ; nul galant homme dans ce Siécle, s'il n'eſt mondain.

Quelle autre leçon fait-on aujourd'hui aux jeunes gens ? Et pour les former, leur donne-t-on d'autres exemples ? Ils ne profitent que trop & de ces exemples, & de ces leçons. Chacun veut exceller dans l'art de plaire ; & on ſait que pour plaire aujourd'hui dans le Monde, il faut être du goût des mondains, & avoir leurs ſuffrages. Un enfant paſſe pour n'avoir point d'eſprit, pour hébété, & pour n'être capable de rien, s'il n'a de l'inclination, & du panchant que pour la vertu : on aime à voir dans les jeunes gens, des naiſſances de paſſions, de mondanité, & un avant-goût des joïes du Monde.

Une Mere qui eſt ſur le retour, & que la bienſéance de l'âge a rappellée de ſes mondanités, eſt charmée de trouver dans ſa jeune fille un goût prématuré de la vanité, & de la parure. Une fille modeſte, chrétienne, peu mondaine, n'eſt bonne au jugement des gens du Monde, que pour le Couvent.

Ici, ſans perdre de vûë cet eſprit du Monde qui regne par tout, ſans excepter même le Déſert, & ſi on l'oſe dire, le Sanctuaire ; ſans perdre de vûë ce luxe qui brille aujourd'hui juſques chez l'Artiſan ; ces maximes du Monde devenuës la règle générale des Mœurs dans ce Siécle : rappellons en notre eſprit tout ce que notre Réligion nous enſeigne ſur le chapitre des mondains ; rappellons tous les anathêmes que JESUS-CHRIST prononce contre tous ceux qui ſuivent l'eſprit & les maximes du Monde.

Rom. 12. ℣. 2. *Nolite conformari huic ſæculo.* Gardez-vous bien de vous conformer à ce Monde-ci, en agiſſant ſelon ſon eſprit, en ſuivant ſes maximes.

Mun-

Mundus totus in maligno positus est. Le Monde est tout entier sous la puissance du malin esprit. 1. Joan. 5. ℣. 19.

Nam omne quod est in Mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ. Car tout ce qu'il y a dans ce qu'on appelle le Monde, c'est la convoitise de la chair; la convoitise des yeux; & l'orgueïl de la vie. 1. Joan. 2. ℣. 16.

Non pro Mundo rogo. Je ne prie point pour le Monde, dit JESUS-CHRIST, *Sed pro his quos dedisti mihi:* mais pour ceux que vous m'avez donné: ne diroit-on pas que les mondains sont exclus du bienfait de la Rédemption. *Væ cum benedixerint vobis homines.* Malheur à vous, lorsque les hommes infatués, pleins de l'esprit du Monde, vous trouveront à leur goût, & vous applaudiront. Joan. 17. ℣. 9. Luc. 6. ℣. 26.

Nolite diligere Mundum. N'aimez point le Monde, ni ce qui est du Monde. *Si quis diligit Mundum, non est charitas Patris in eo:* Si quelqu'un aime le Monde, il n'a point d'amour pour Dieu. On a vû les Mœurs du Siécle où nous vivons; voilà la Morale de la Réligion que nous professons: rapprochez la Morale, & les Mœurs: quel contraste dans ce Paralléle! 1. Joan. 2. ℣. 15. Ibid.

Peu de gens aujourd'hui qui ne veuillent figurer dans le Monde: trouvez-en beaucoup qui ne s'appliquent, qui n'ayent rien tant à cœur que de conformer leur vie à la véritable règle des Mœurs. Chacun veut briller dans le Monde; chacun s'étudie à devenir modèle; nul qui ne veuille exceller dans l'art de plaire; nul qui ne désire d'être applaudi: est-ce en conformant ses Mœurs à la Divine Morale? Nul vrai mérite, que celui que la vertu donne; toute l'application est pour plaire au Monde; & pour avoir les suffrages des mondains. Il n'est pas jusqu'à l'esprit le plus roturier qui ne croit s'annoblir, en

se

ſe rendant eſclave de l'eſprit du Monde ; en ſuivant ſervilement ſes modes & ſes maximes ; en affectant du moins des airs mondains. De-là ce luxe déméſuré dans des gens qu'une médiocre fortune a à peine tiré de la derniére obſcurité, & de la pouſſiére ; de-là enfin cette ſotte affectation de grandeur dans des gens en qui tout eſt petit.

Perſonne n'ignore quel rang tient dans notre Réligion, l'humilité Chrétienne : JESUS-CHRIST veut qu'elle ſoit comme la baſe de toutes les autres vertus ; & qu'elle caractériſe en un ſens, tous ſes diſciples : *Niſi efficiamini ſicut parvuli, non intrabitis in regnum Cœlorum.* Si vous n'avez l'humilité des enfans ; ſi vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux. Peu de leçon plus ſouvent répetée dans l'Evangile ; & nulle, pour ainſi dire, qu'il ait plus à cœur : *Diſcite à me quia mitis ſum, & humilis corde.* Apprenez de moi, que je ſuis doux & humble de cœur. Il ajoûte au commandement, ſon exemple, pour rendre plus aiſé le commandement. Cette humilité Chrétienne brille-t-elle, regne-t-elle aujourd'hui chez tous les Chrétiens ? Eſt-elle la vertu ordinaire de ce Siécle ?

Matt. 3. *¥.* 3.

Matt. 11. *¥.* 29.

L'humilité Chrétienne avilit l'homme à ſes propres yeux. Qui eſt-ce aujourd'hui dans le Monde qui n'a pas une opinion exceſſive de ſoi-même ? Avouons-le, l'humilité Chrétienne y eſt regardée comme un fruit étranger ; & tout au plus comme une vertu de Cloître. Celle que la politique, la bienſéance, & la politeſſe prêtent quelquefois aux gens du Monde, n'eſt, pour

ainſi dire, qu'une humilité poſtiche, qui ſert ſouvent de parure, & d'aliment à l'orguëil. Nulle vertu plus inconnuë dans le Monde: cependant ce Monde ſe flate d'être Chrétien ; quoiqu'on n'ignore point qu'il ne peut point y avoir de véritable Chrétien qui ne ſoit humble. Bon Dieu, que de contradictions dans ce Siécle ! que de viſibles oppoſitions de Morale, & de Mœurs !

L'orguëil, l'ambition, la fierté, la préſomption, le faſte, ſont les qualités les plus communes & les mieux marquées des mondains. Cette enflure du cœur eſt dans ce Siécle la maladie populaire des gens du Monde ; l'humilité Chrétienne eſt à leurs yeux, ce que ſont à ceux des enfans les ſpectres. Comme chacun y eſt infatué de ſoi, une vertu qui n'inſpire que de bas ſentimens de ſoi-même, en eſt bannie ; & elle ne s'y montre jamais, qu'elle ne révolte & le cœur, & l'eſprit.

Une ambition déméſurée y tient toûjours lieu de mérite, à qui n'a ni eſprit, ni talent. Se contenter d'une honnête médiocrité, c'eſt ſe décrier auprès des gens qui ne jugent du génie, que par l'ambition, & du mérite perſonnel, que par le ſuccès des entrepriſes les plus hardies. Mais on n'a ni naiſſance, ni qualité : n'importe, une ſuffiſance effrontée ſupplée au défaut d'eſprit ; & le luxe au manque de nobleſſe ; comme ſi une femme Bourgeoiſe étoit moins roturiére, pour être plus parée ; ou comme ſi la fierté donnoit de l'eſprit & du mérite à qui n'en a point. Voilà cependant un uſage établi dans le Monde : une vaſte ambition, un luxe exceſſif, un air effronté, une fierté étudiée, beaucoup d'indévotion, de grandes dépenſes, peu de Réligion. Voilà le Monde, voilà l'eſprit du Monde, voilà les uſa-

ges universellement établis, & reçûs dans le Monde : & ce Monde est Chrétien : ô Dieu! quel paradoxe!

Tout respect humain est proscrit dans le Christianisme. La Morale de JESUS-CHRIST ne condamne point, elle approuve même les devoirs de la vie civile, & de bienséance ; mais elle nous fait un crime, du moindre respect humain. Obligez de référer à Dieu toutes nos actions par une intention, sinon actuelle, & formelle, au moins
1. *Cor.* 10. ℣. 31. virtuelle, & implicite : *Omnia in gloriam Dei facite.* Faites tout pour la gloire de Dieu ; quelle injustice : on pourroit même dire, quelle espèce d'irréligion, de déplaire à Dieu, pour plaire aux
Galat. 1. ℣. 10. hommes : *An quæro hominibus placere?* disoit saint Paul, est-ce que je cherche à plaire aux
Ibid. hommes ? *Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem.* Si j'avois encore envie de plaire aux hommes, continuë-t-il, je ne serois pas
Psal. 52. ℣. 6. serviteur de JESUS-CHRIST. *Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent.* Dieu a si fort en horreur tous ces esclaves du respect humain, tous ceux qui cherchent à plaire aux hommes, qu'il prend plaisir, pour ainsi dire, à les couvrir de confusion, à les anéantir.

Vouloir plaire aux hommes, rechercher leurs suffrages, aimer à en être applaudi, c'est se mettre peu en peine de plaire à Dieu, & de mériter ses bonnes graces. Voilà la Morale Chrétienne; approchez-en les Mœurs de ce Siécle ; le respect humain est-il banni du Monde? Et lorsque Dieu se trouve en concurrence avec le Monde: en faveur de qui est la préférence ?

En quel Siécle le désir de plaire aux hommes, d'avoir l'approbation des hommes, d'en être estimé, d'en être applaudi ; a-t-il regné plus despo-

deſpotiquement que dans le nôtre? On peut dire que le reſpect humain eſt la paſſion dominante aujourd'hui dans le Monde, du moins eſt-il la plus générale; nul qui ne brigue les ſuffrages de ce Monde; & qui ne regarde comme la plus triſte de toutes les diſgraces, de n'être point au gré des Mondains.

Quelque imaginaire que ſoit ce fantôme de maître qu'on ſe fait à plaiſir, & qui n'exiſte qu'en idée; on ne laiſſe pas de le ménager avec des égards infinis, & de le craindre. Car enfin, qu'eſt-ce que ce qu'on appelle le Monde? Ce Monde qui regne aujourd'hui ſi abſolument dans toutes les conditions; chez le peuple, comme chez les Grands; chez les Bourgeois, & juſques dans les Halles. Ce Monde dont les bizarres maximes ſont autant de loix, ſouvent contraires au bon ſens, & toûjours oppoſées aux maximes de l'Evangile; ce Monde qui a ſon jargon particulier, auſſi-bien que ſon eſprit, ſon goût & ſes maximes; ce monde qui a tant d'empire ſur les eſprits, & ſur les cœurs, n'eſt à proprement parler, que cette foule tumultueuſe, cette multitude bizarre de gens de différens caractères, & de divers goûts, qui trouvant la Morale de JESUS CHRIST incommode, & ſon joug trop péſant, ſe font un ſiſtême particulier de Réligion & de conſcience; & qui eſclaves de l'amour propre & des ſens, n'ont en vûë que leurs interêts, n'ont pour règle que leurs paſſions; & pour objet de leur empreſſement, que les biens, les honneurs & les plaiſirs de cette vie. Gens ordinairement d'un eſprit vain & turbulent, d'un cœur encore plus corrompu, & d'une ambition ſans méſure, qui ne ſe répaiſſent que de chimères, qui ne s'occupent que de cent frivoles amu-

mens, qui ont pour idole leur fortune. Gens qui n'ont ſouvent d'autre mérite, que l'art de ſavoir maſquer à viſage découvert, & de ſavoir impoſer au peuple. Gens enfin, dont pluſieurs ne brillent qu'aux dépens d'autrui; dont la plûpart ne ſe diſtinguent que par une pitoyable fierté, & par une affectation qui donne du relief au ridicule.

On peut dire que ce Monde eſt une ſecte aujourd'hui preſque univerſelle de gens, dont les plus habiles ſont ceux qui ſavent mieux profiter des malheurs d'autrui, & les plus heureux ceux qui ſavent mieux diſſimuler les leurs. Gens qui la plûpart ne ſe connoiſſent pas les uns les autres, quoiqu'ils affectent, quand ils ſe rencontrent, de s'eſtimer beaucoup; & qui ſe mépriſent encore plus quand ils ſe connoiſſent. Gens qui ne conviennent ordinairement qu'en ce qu'ils ſont tous profeſſion de n'être pas dévots; & qui à la faveur de cet aveu, croyent être en droit de ſe railler de la vertu la plus exemplaire; de plaiſanter ſottement ſur les plus reſpectables pratiques de piété; de ſe faire honneur de leur déréglement, & de n'avoir de Réligion que par bienſéance.

Voilà ce Monde, cet imaginaire ſouverain, ce fantôme qu'on craint, qu'on reſpecte, qu'on conſulte, qu'on ménage, qu'on préfère à Dieu même en toute occaſion. Ses modes capricieuſes, ſes uſages bizarres, ſes maximes pernicieuſes ſont des loix à qui tout cède: raiſon, interêt, Réligion même, tout plie, tout eſt ſacrifié à cet être de raiſon, dont il a plû aux Mondains de ſe faire une idole. L'eſprit du Monde ne regna peut-être jamais plus univerſellement, ni avec plus d'empire que dans ce Siécle: Faut-il

être

être ſurpris ſi l'eſprit de JESUS-CHRIST y eſt comme en ſervitude, & ſi la Réligion y a peu de crédit. Rien ne fait peut-être mieux ſentir la contradiction qu'il y a entre les Mœurs de ce Siécle, & la Morale de JESUS-CHRIST, que l'autorité ſouveraine qu'a ſur les eſprits ce même Monde; certainement quand on en vient au Paralléle de ces Mœurs, & de cette Morale: on ſent combien notre Siécle eſt peu Chrétien.

La Morale de JESUS-CHRIST défend ſous les plus griéves peines, les paroles injurieuſes & offenſantes; à plus forte raiſon, toute averſion, toute haine, toute inimitié. Elle veut que la douceur ſoit comme le trait le mieux marqué de tous les Fidèles; & bien loin d'autoriſer, de pallier la vangeance, elle condamne juſqu'aux plus légers reſſentimens; elle ordonne de pardonner, d'oublier juſqu'aux plus cruels outrages. Ce n'eſt pas aſſez ſelon cette Morale de ſouhaiter du bien à ſes ennemis; il faut leur en faire. Ne les pas haïr, ce n'eſt pas encore ſatisfaire au précepte: JESUS-CHRIST veut qu'on les aime; & il veut bien qu'on ſache que c'eſt lui qui le veut: *Ego autem dico vobis, diligite inimicos veſtros:* Matt. 5. v. 44. Pour moi je vous dis, aimez vos ennemis: *Benefacite his qui oderunt vos.* Faites du bien à ceux qui vous haïſſent; & cet amour ſi ſurnaturel, cette charité ſi magnanime, ſi inconnuë juſqu'au tems du Sauveur, ſi parfaite, doit ſelon l'eſprit de l'Evangile, conformément au précepte de JESUS-CHRIST, être la vertu familiére de tous les Chrétiens, & être la marque la plus viſible de diſtinction, & la moins équivoque, à

laquelle on connoiſſe tous ſes diſciples : reconnoît-on aujourd'hui beaucoup de diſciples de JESUS-CHRIST à cette marque ?

Quelle maxime plus diamétralement oppoſée à la Morale de JESUS-CHRIST, & cependant mieux établie, & plus univerſellement ſuivie aujourd'hui dans le Monde, que la vangeance?

Si chacun de vous, dit le Sauveur, ne pardonne à ſon frere du fond du cœur, il ne doit attendre de mon Pere qu'un jugement ſans miſéricorde : *Sic & Pater meus cæleſtis faciet vobis, ſi non remiſeritis unuſquiſque fratri ſuo de cordibus veſtris.* Perſonne n'ignore que dans la prière que JESUS-CHRIST nous a lui-même appriſe, nous demandons à Dieu qu'il nous pardonne nos offenſes, comme nous les pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offenſé. *Sicut & nos dimittimus debitoribus noſtris.* Voilà la Loi, voilà la Morale de JESUS-CHRIST ; voyons quelle eſt ſur ce point de Morale, la pratique univerſelle de ce Siécle.

Matt. 18. ℣. 35.

Matt. 6. ℣. 12.

Le pardon des injures, ſelon l'eſprit du Monde, & ſelon une de ſes principales maximes, qui a toute la force de loi, n'eſt pas ſeulement interdit, rejetté, condamné parmi les gens du Monde : c'eſt encore une note d'infamie chez les Mondains. La bravoure, pour ainſi dire, y eſt confonduë aujourd'hui avec la vangeance. Pardonner, diſſimuler, ſouffrir en Chrétien, ſelon la Morale de JESUS-CHRIST, une malhonnêteté, un affront, une injure : c'eſt une lâcheté impardonnable, & qui couvre le plus honnête homme, d'une éternelle confuſion.

Une légère raillerie, un mot déſobligeant échappé ſans deſſein, une bruſquerie de naturel, une impoliteſſe même ſans malignité, eſt une in-

injure atroce, dont il faut avoir raiſon l'épée à la main. Obéïr au Précepte de JESUS-CHRIST, ce n'eſt pas ſeulement imbécillité, bêtiſe au jugement des Mondains ; c'eſt encourir encore la diſgrace du Monde ; & cette abominable maxime eſt aujourd'hui ſi ſolidement établie dans le Monde, qu'il faut s'en bannir pour toûjours, ſi on ſouffre un affront en vrai Chrétien. Amitié, parenté, devoirs de bienſéance, loi de réconnoiſſance, ſalut éternel, réligion, tout plie, tout diſparoît, tout cède, tout eſt ſacrifié à cette tyrannique maxime. Il faut ſe décrier pour toûjours, ou ſe vanger. La Loi du Prince n'eſt pas plus reſpectée que celle de Dieu. C'eſt fureur, c'eſt impiété, c'eſt folie : tout le Monde en convient ; mais c'eſt la grande maxime du Monde ; & dès que le Monde a établi, approuvé, autoriſé une maxime : la raiſon, le bon ſens, pour ainſi dire, n'ont point d'autorité, Dieu même n'eſt plus écouté. Voilà le Monde : trouvez dans cet eſprit du Monde l'ombre ſeulement de l'eſprit de JESUS-CHRIST ?

Rien n'eſt plus rare aujourd'hui que de pardonner une injure en véritable Chrétien. Ceux qui ſe flatent d'être dévots, & qui ne le ſont point, ne ſont pas les plus indulgens ; & c'eſt ce qui a fait dire dans le Monde, qu'il n'eſt point de pire colère, que celle d'un dévot. La trop bonne opinion que ces ſortes de gens ont de leur prétendu mérite, les rend plus ſenſibles au mépris, & plus durs au pardon. Tout ce qui les touche eſt ſacré ; tout ce qui bleſſe leur honneur, leur réputation, leur chère perſonne, eſt toûjours un péché irrémiſſible. Ne pas ſe vanger ouvertement, mais retenir, nourrir dans le cœur le reſſentiment, & ne le manifeſter que

par une morne froideur, par un éloignement affecté, par une dédaigneuſe indifférence : c'eſt tout juſques où peut aller leur réligion; & voilà quelle eſt dans ce Siécle, la conduite de ceux qui paſſent ſouvent pour les plus déclarés obſervateurs de la Morale de l'Evangile ; comme ſi le pardon des injures, & l'amour vrai & ſincère des ennemis, n'étoient pas le précepte le plus formel de la Morale de JESUS-CHRIST. Ajuſtez encore ici les Mœurs du tems, avec cette Divine Morale.

Matt. 5. v. 38. &c. Vous avez appris qu'il a été dit : *Oeil pour œil, & dent pour dent : & moi*, dit JESUS-CHRIST, „ je vous dis de ne faire point de ré„ ſiſtance, ſi on vous maltraite ; mais ſi quel„ qu'un vous frappe ſur une jouë, préſentez-lui „ encore l'autre ; abandonnez même votre man„ teau à celui qui veut vous plaider pour avoir „ votre robe ; & qui que ce ſoit qui vous prie de „ faire mille pas pour ſon ſervice ; faites-en deux „ mille pour lui faire plaiſir ; enfin, ce n'eſt „ point aſſez de ne vouloir point de mal à ceux „ qui ne cherchent qu'à vous en faire : il faut „ encore leur faire du bien, & tâcher de les gag„ ner par vos bons ſervices ; ou du moins de les „ convaincre de votre amitié, par vos bienfaits. „ Car pour aimer ceux qui vous aiment, quelle „ récompenſe méritez-vous ? Les Publicains en „ font autant, & ſi vous ne ſaluez que vos amis „ & vos freres : que faites-vous de plus que les „ Payens ?

Parcourez toutes les conditions, cherchez dans tous les âges de la vie, & dans tous les états, & comptez le nombre de ceux qui vivent aujourd'hui, ſelon cette Divine Morale ? Trouve-t-on beaucoup de gens parmi ceux-mêmes qui

qui ſont profeſſion de piété, qui ſoient dans la diſpoſition de donner même leur manteau à ceux qui voudroient les plaider pour avoir leur robe? Trouve-t-on beaucoup de ces ames fidèles, qui ayent non-ſeulement un cœur exempt de tout reſſentiment envers ceux de qui ils ont reçû quelque ſanglant affront; mais qui ayent pour eux une amitié à toute épreuve? Cependant JESUS-CHRIST dit poſitivement à tous les Fidèles: *Aimez véritablement vos ennemis*; *faites du bien à ceux qui vous haïſſent*: Réconnoît-on aujourd'hui cette Morale dans les Mœurs du tems? *Matt. 5. ℣. 44.*

N'ambitionnez point la condition des riches & des heureux du Siécle; leur ſort, dit le Sauveur, eſt moins un ſujet d'envie, que de pitié, à qui a une juſte idée de la véritable Réligion. Sachez que *la convoitiſe eſt la racine de toutes ſortes de maux*, dit l'Apôtre, elle eſt la ſource intariſſable, non-ſeulement de bien des chagrins, mais encore de bien des répentirs; les richeſſes, dit le Fils de Dieu, ſont des épines qui piquent & qui bleſſent. Les buiſſons de houx ſont garnis de piquans, lors même qu'ils ſont en fleurs. Ne vous amaſſez point des tréſors ſur la terre, où la rouille & les vers conſument tout, & où les voleurs creuſent & dérobent. Le Monde eſt une mer fameuſe, non-ſeulement en naufrages, en bancs de ſable, & en écuëils, mais encore en pirateries; & quand même vous mettriez vos tréſors à couvert des accidens fâcheux & du brigandage: qu'en emporteriez-vous dans le tombeau? Que toute votre attention ſoit de vous amaſſer des tréſors dans le Ciel. Que toute vo- *1. Tim. 6. ℣. 10.*

tre ambition, tout votre empreſſement, toute votre envie ſoit d'être riches en vertus, & en bonnes œuvres; & ſouvenez-vous que l'abondance des biens terreſtres eſt une ſurcharge qui accable, & qui empêche bien des gens d'arriver au terme du ſalut.

Voilà la doctrine de JESUS-CHRIST touchant la nature, & les qualités des biens de cette vie, c'eſt ſa pure Morale: ſont-ce les ſentimens de tous les Chrétiens de ce Siécle? Penſons-nous, jugeons-nous des biens de cette vie, comme JESUS-CHRIST en penſe, & comme il veut que nous en penſions? Cette Morale eſt-elle aujourd'hui la règle de nos Mœurs? Regarde-t-on la condition des gens riches en pitié? Ne ſoupire-t-on qu'après les biens de l'autre vie? Avouons-le: quand on conſidère de ſang froid cette énorme contrariété, cette viſible contradiction de la Morale de JESUS-CHRIST, & des Mœurs de ce Siécle: on a bien de la peine à appercevoir le pur Chriſtianiſme dans les Mœurs des Chrétiens de ce tems.

Le Culte Divin eſt le premier, & le plus eſſentiel devoir de l'homme. Dans quelle école, la ſainteté, la pureté, la ſpiritualité de ce Culte eſt-elle portée à une plus haute perfection, que dans celle de JESUS-CHRIST? Le tems eſt venu, diſoit ce Divin Sauveur, que les véritables adorateurs, adoreront le Pere en eſprit, & en vérité. On n'adore Dieu en vérité, que quand on l'adore en eſprit, & avec un cœur qui réaliſe, pour ainſi dire, l'hommage. Tout culte de Réligion dénué de cet eſprit intérieur, n'eſt qu'une pure grimace; c'eſt faire alors le perſonnage d'adorateur, ſans l'être; il n'y a qu'une foi vive, qu'une charité pure & véritable qui puiſſent faire de vrais

ado-

adorateurs : Trouve-t-on aujourd'hui beaucoup d'adorateurs du vrai Dieu, de ce caractère? Le peu de reſpect, & pour parler plus juſte, le peu de Réligion avec quoi on eſt dans le lieu Saint, & avec quoi on aſſiſte même au Divin Sacrifice; la diſſipation d'eſprit, l'indévotion habituelle qui accompagnent nos prières, tout cela prouve-t-il qu'il y a beaucoup de vrais adorateurs ? Le tems eſt venu que les véritables adorateurs adoreront le Pere en eſprit, & en vérité. Il eſt certain qu'il y aura dans tous les tems de ces véritables adorateurs ; mais le grand nombre ſe trouve-t-il dans notre Siécle ?

Ne ſemble-t-il pas que le Culte qu'on rend à Dieu, ne ſoit aujourd'hui dans la plûpart des gens qu'une bienſéance de Réligion, pour ne pas dire, de pure police, dont on s'acquite avec non-chalance, & de laquelle on ſe diſpenſe toûjours ſans regret, & ſans remords. Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur eſt bien éloigné de moi, diſoit le Sauveur, en rapportant les paroles d'Iſaïe. Ce réproche ne convient-il point à notre Siécle? On prie Dieu, il eſt vrai, c'eſt-à-dire, on lit beaucoup, on récite beaucoup de Pſeaumes & de Prières, mais on en fait peu. On peut dire que ce devoir même de Réligion ſemble être devenu ſuranné, & n'être guère plus du goût de la plûpart des gens du Monde; du moins combien de gens aujourd'hui ſur de vains & frivoles prétextes, en ont preſque perdu l'uſage, en en perdant le goût ?

Certainement, quand on eſt aſſez inſtruit des Mœurs de ce Siécle; quand on a quelque uſage du Monde ; quand on voit de près le tableau que preſente aux yeux la figure de ce Monde ; quand on conſidère l'empire que les paſſions ont

ſur

sur le cœur ; & le cœur sur l'esprit ; quand on pense que l'esprit du Monde regne dans tous les états de vie, & dans toutes les conditions ; que les maximes de JESUS-CHRIST ne sont guères plus connuës que dans le Cloître ; qu'il n'est pas jusqu'à la Réligion qu'on ne fasse céder à la politique ; que le luxe, le faste & l'ambition confondent aujourd'hui toutes les conditions, & dérangent toute l'œconomie de la vie civile ; quand on fait réflexion que tout se fait aujourd'hui au gré des sens & des passions ; & que la corruption des Mœurs a inondé toute la terre : on n'est pas peu embaraſſé à prouver que notre Siécle est Chrétien ; & que le nombre des Elûs de Dieu, ne sera pas petit dans notre Siécle.

Souvenez-vous, mes très-chers Freres, disoit l'Apôtre S. Pierre à tous les Chrétiens, de vous regarder dans ce Monde, comme étrangers & voyageurs ; comportons-nous donc comme des voyageurs éloignés de notre Païs. *Nous n'avons point ici de Cité qui soit stable*, dit S. Paul, *mais nous en cherchons une qui doit être notre demeure.* *Dieu me garde*, dit-il ailleurs, *de me glorifier d'autre chose, que de la Croix de* JESUS-CHRIST ; *par qui le Monde est crucifié à mon égard, & moi je le suis à l'égard du Monde.* Voilà la Morale de JESUS-CHRIST, voilà l'esprit du Christianisme ; quel rapport de ces sentimens avec les nôtres. Ainsi ont parlé les Apôtres, ainsi ont pensé, ont parlé tous les véritables Fidèles : tous les Chrétiens de ce Siécle, les Grands du Monde, les gens du Monde en peuvent-ils dire autant ?

Heb. 13. ℣. 14.

Gal. 6. ℣. 14.

PARA-

PARAGRAPHE VI.

Du Salut Eternel.

QUelque peu régulier qu'on ſoit dans ſes Mœurs, on eſt toûjours aſſez Chrétien, ou du moins aſſez raiſonnable, pour convenir que le Salut éternel n'eſt pas une choſe indifférente; que riſquer ce Salut, c'eſt la plus inſigne folie; & que quoiqu'en diſe le libertinage, nos premiers ſoins doivent être ceux de notre Salut. *Quid prodeſt homini, ſi Mundum univerſum lucretur, animæ verò ſuæ detrimentum patiatur?* Que ſert à un homme de gagner tout l'Univers, s'il vient à ſe perdre? Et que donnera-t-il en échange pour ſe dédommager? Matt. 16. ℣. 26.

Que le libertin faſſe tant qu'il voudra l'eſprit fort: on le défie de ne pas ſentir la vérité de cet Oracle. Le Salut eſt notre affaire perſonnelle; notre grande affaire eſt celle de notre Salut; & à proprement parler, c'eſt notre unique affaire; toutes les autres nous ſont étrangères, & elles ne ſont même permiſes qu'autant qu'elles nous ſervent de moyens pour réüſſir dans celle-ci, en faiſant les autres affaires; on fait les affaires de ſes enfans, de ſes amis, de la communauté, de l'état, de ſa famille, en un mot, on fait les affaires d'autrui; mais préciſément par-là, nous ne faiſons pas la nôtre; toutes ces choſes qui occupent nos ſoins, nos pas, nos penſées, ſont les affaires du tems; le Salut ſeul eſt l'affaire de l'éternité.

Qu'on ne réuſſiſſe point dans cet emploi, dans

dans ce procès, dans cette entrepriſe, dans ce commerce, ce n'eſt pas un mal ſans remède : & quand il ſeroit ſans remède, pourvû que l'affaire du Salut réüſſiſſe, il n'eſt rien de perdu. On eſt bien avantageuſement dédommagé de tout par ce ſuccès. Il n'y a que la perte de l'ame qui ſoit irréparable; eſt-on damné, on l'eſt ſans reſſource, on l'eſt pour toûjours; nulle eſpérance durant toute l'éternité, de voir finir, de voir même diminuer ſon déſeſpoir & ſes peines. Sera-ce une grande conſolation durant cette durée ſans fin, & ſans écoulement, à cet homme d'eſprit, à cet homme de qualité, à ce grand Seigneur, à cet habile négociant, à cette femme mondaine, d'avoir figuré dans le Monde, d'avoir primé, de s'y être fait admirer, d'y avoir amaſſé de grands biens, de s'y être fait une grande réputation; d'avoir ſû plaire? Si on eſt damné, c'eſt-à-dire, ſi la plus honteuſe, la plus ignominieuſe confuſion, ſi la plus affreuſe indigence, ſi l'aſſemblage des ſupplices les plus cruels, ſi le déſeſpoir le plus vif, ſi la rage ſont leur triſte appanage durant toute l'éternité.

Ce ne ſont point ici des terreurs paniques de dévotion, ni de ces pieuſes déclamations d'une éloquence pathétique : rien n'eſt mieux fondé, rien n'eſt plus réel, rien n'eſt plus vrai que toutes ces réflexions. Que le libertin s'étourdiſſe, que l'impie plaiſante ſottement, que l'eſprit abruti doute, que l'irréligion vienne à bout d'étouffer les remords : cette vérité eſſentielle de la Réligion ne ſauroit être ébranlée. Le Ciel & la Terre paſſeront, & cette vérité ſubſiſtera; elle ſubſiſtera malgré toute la malignité du cœur humain, malgré toutes les erreurs de l'eſprit, malgré tout le chagrin, & le poiſon de l'amour propre.

pre. Les paſſions, la diſſipation, le tumulte du Monde ont beau étourdir ; la tête a beau tourner par le déréglement du cœur ; le libertinage a beau tenir la foi & la raiſon captives : cette vérité ſe fait jour à travers les plus épais brouillards. Quelque mondain, quelque libertin qu'on ſoit, il y a toûjours des intervales de raiſon & de bon ſens, durant leſquels on eſt Chrétien, c'eſt-à-dire, qu'on voit, qu'on ſent que l'affaire de notre ſalut éternel, eſt proprement notre unique affaire, puiſque c'eſt du bon ou du mauvais ſuccès de cette grande affaire, que dépend abſolument notre bonheur, ou notre malheur éternel.

Qu'on ſoit enyvré de plaiſirs, diſoit ſaint Auguſtin, qu'on s'étourdiſſe tant qu'on voudra en fait de Réligion ; que les embarras des affaires, & le tumulte du Monde diſtraiſent : nous avons tous un fond du Chriſtianiſme dans l'ame, ſelon la penſée de Tertullien, que tout l'eſprit du Monde, & tous les déréglemens du cœur humain, ne ſauroient anéantir. *Feciſti nos Domine ad te, & irrequietum eſt cor noſtrum, donec requieſcat in te.* Ouï Seigneur, c'eſt uniquement pour vous que vous nous avez fait ; & quelque goût que nous trouvions dans les biens de cette vie, nous ſentons bien par un fond d'inquiétude qui ſubſiſte dans la proſpérité la plus pleine, que vous faites ſeul notre félicité.

En effet, depuis plus de ſix mille ans que les hommes travaillent à ſe rendre heureux, aucun n'a pû trouver encore une joïe pure, un repos plein & parfait qui ait fixé tous ſes déſirs. Il demeure toûjours un vuide infini que tous les plaiſirs de cette vie, que tous les objets & les biens créés ne peuvent remplir. Ce n'eſt point pour eux que l'homme a été fait, il a une fin plus

noble,

noble, qui ſeule peut le rendre heureux, & après laquelle le cœur ſoupire ſans ceſſe, ſans même qu'on y penſe. Les biens créés ont été faits pour l'homme, & l'homme n'a été créé que pour Dieu. La poſſeſſion ſeule de ce Dieu fait ſa béatitude; & c'eſt cette poſſeſſion inamiſſible dans le Ciel, qu'on appelle, qui eſt à proprement parler, & en quoi conſiſte le Salut éternel.

Qu'un impie, qu'un homme ſans Réligion oſe dire par un pur eſprit de libertinage, que c'eſt ici un jargon de dévot: tant qu'il lui reſtera une étincelle de raiſon, il penſera autrement qu'il ne parle; & il ſentira, malgré le chagrin d'un cœur corrompu & révolté, que Dieu ſeul eſt ſa fin derniére; & que ſi Dieu n'eſt pas ſon ſouverain bonheur, il ſera ſon ſouverain malheur durant toute l'éternité. Cette disjonctive eſt effroyable, & fait ſentir la néceſſité du Salut.

Voilà dequoi tout homme ſage doit convenir; & voilà une des vérités capitales de notre Morale; c'eſt ſur elle que porte toute l'œconomie, & l'harmonie de la vie Chrétienne. Le Salut eſt donc notre importante affaire, & à proprement parler, notre unique affaire; qui ſeule mérite notre application, qui ſeule demande toute notre application, & qui ſeule, pour ainſi dire, dépend de notre application. Regarde-t-on aujourd'hui dans le Monde ce Salut éternel comme la principale affaire? La regarde-t-on même comme une affaire? On peut en juger par le tems qu'on met à y travailler, & par les ſoins que l'on apporte pour la faire réüſſir.

Il eſt difficile de ne pas concevoir un mépris extrê-

extrême pour toute la prudence des enfans du Siécle, dit un grand ſerviteur de Dieu, quand on s'eſt une fois apperçû de l'inutilité de leurs ſoins, & de la vanité de leurs entrepriſes. Certainement quand on conſidère ces grands génies que nous regardons comme les intelligences du Monde politique, & comme les ames des états qu'on a commis à leur conduite; quand on conſidère ces hommes extraordinaires, qui portent toûjours dans leur tête plus d'une partie du Monde, qui ne s'occupent qu'à fonder, ou à détruire des Monarchies, qu'à troubler ou à pacifier l'Univers; il me ſemble, dit ſaint Chryſoſtome, que je vois de petits enfans qui s'empreſſent ſur le rivage de la Mer, à ramaſſer des coquilles, ou à élever des châteaux de ſable que le moindre vent renverſe, & que le premier flot doit infailliblement engloutir. Voilà cependant la pitoyable conduite de preſque tout ce qu'il y a de gens qui figurent, qui brillent, qui paſſent même pour ſages dans le Monde.

En effet, eſt-on fort occupé aujourd'hui de l'affaire importante, épineuſe, déciſive du Salut? Quel rang tient-elle dans notre cœur? Le Salut éternel eſt-il le principe & l'objet de tous nos déſirs, de toutes nos actions, de toutes nos penſées, de toutes nos intentions, de tous nos projets, de toutes nos vûës? Il le doit être; eſt-il à la tête de tout? c'eſt ſa place.

Pour une affaire de la derniére conſéquence, & de laquelle notre fortune, notre honneur, notre vie dépend, on met tout en œuvre: ſoins, étude, ſollicitations, conſultations, prières; on en parle avec chaleur, & juſqu'à l'importunité; on ſaiſit toutes les occaſions, on ménage tous les momens; que de précautions ne prend-on pas!

pas ! quelles méſures ! on s'en occupe continuellement ; on y travaille les jours, les mois entiers, les années ; on eſt dans un mouvement continuel ; on en perd le ſommeil, & le repos ; on ſe prive de tous les plaiſirs ; on oublie même les béſoins de la vie. Voilà ce qu'on voit tous les jours, & voilà ce qu'on fait pour les affaires temporelles, qui ſelon l'eſprit de notre Réligion, & ſelon la Morale de l'Evangile, ne ſont à proprement parler que des amuſemens d'enfans, à quoi il a plû de donner abuſivement le nom d'affaires. En bonne foi, prend-on aujourd'hui les mêmes ſoins ? A-t-on le même empreſſement, la même application, & la même ſollicitude pour l'affaire du Salut ?

Ces perſonnes qu'on pourroit appeller les victimes de l'ambition, & les eſclaves de l'interêt, qui ne veulent pêcher qu'en haute Mer, quoiqu'ils n'aillent qu'à force de rames ; ces gens qui épris d'un violent déſir de faire fortune : heurtent à toutes les portes où ils voyent quelque jour. Ces gens de commerce, de banque, de négoce, de trafic, qui ont la tête pleine jour & nuit de vente, d'achat, de numero, de change ; ces gens d'affaires dont l'air, dont le viſage congédie tout ce qui veut leur parler d'autre choſe que de négociation, de ferme, de finances, de bureau, d'interêt : tous ces gens-là regardent-ils l'affaire de leur Salut comme leur grande affaire ? comme leur principale affaire ? comme leur unique affaire ? la regardent-ils même comme une affaire ? eux qui prétendent n'avoir jamais le loiſir d'y penſer ; & qui plaignent les momens que la bienſéance, bien plus que le motif de Réligion, les oblige d'y employer très-ſuperficiellement, & ordinairement par pure grimace.

Ces

Ces Grands du Monde qui ſemblent faire conſiſter leur ſouveraine félicité, dans le haut rang, & les prérogatives que leur donne leur naiſſance; ces Grands du Monde dont toute l'étude & l'application ſont de ne laiſſer aucun moment de la vie vuide de divertiſſemens, & de plaiſirs; ces prétendus heureux du Siécle, ſelon le jargon & la fauſſe idée de ceux qui pour être d'une condition moins mondaine, ne ménent pas une vie plus Chrétienne; ces femmes que l'eſprit du Monde a faſcinées, & qui portent ſur elles plus de richeſſes ſouvent qu'elles n'en ont: ces femmes mondaines dont l'eſprit s'épuiſe chaque jour en frivoles amuſemens, & en parures: tous ces gens-là regardent-ils l'affaire de leur Salut comme une affaire de la derniére conſéquence, du bon ou du mauvais ſuccès de laquelle dépend leur bienheureuſe, ou malheureuſe éternité? En ſont-ils beaucoup occupés? En font-ils leur principale, leur unique affaire? Elle eſt telle ſelon notre Morale: rapprochez de cette Morale les Mœurs du tems?

Mais eſt-ce un naturel mou & indolent? eſt-ce un génie ennemi de l'application & du travail, qui fait vivre ces gens d'affaires, ces riches négocians, ces gens du Monde dans cette molle indolence, dans cette étonnante inaction à l'égard de l'affaire importante du Salut? Nullement: on ne vit jamais tant d'aſſiduité au travail, que dans ces eſclaves de l'ambition, & de l'interêt. Quelle application plus conſtante; quelle aſſiduité plus continuë; quelle étude plus ſéche, plus fatigante, plus dure dans le commerce, à l'armée, à la Cour? Quand voit-on les gens du Monde raſſis, & tranquilles? Qui ſauroit les repréſenter: exprimeroit l'empreſſement,

l'inquiétude, le trouble, ſauroit peindre le mouvement. Certainement quand on ſe repréſente cette vie tumultueuſe, gênée, laborieuſe, fatigante, inquiéte, chagrine de la plûpart des gens du Monde : n'auroit-on pas ſujet de demander ſi la vie des gens du Monde, toute inutile qu'elle eſt, n'eſt pas plus dure, plus pénible, & auſſi mortifiée, que celle que les plus grands ſerviteurs de Dieu ménent dans le Cloître, ou dans le Déſert.

Quelle plus gênante aſſiduité à un bureau ! quel travail, bon Dieu, plus opiniâtre & plus ſec ! quelle contention d'eſprit plus tenduë, que celle des gens d'affaires ! En quel tems de leur vie les voit-on occupés de l'affaire épineuſe & indiſpenſable de leur Salut ?

Clouez jour & nuit ſur leurs livres de comptes, & ſur un tas de lettres & de papiers ; inacceſſibles à tout autre qu'à des facteurs, & à des commis ; inviſibles à leurs meilleurs amis, & ſouvent même à leur propre famille ; toûjours l'eſprit bandé, toûjours rêveurs; toûjours la tête remplie de projets, d'incidens, de ſociétés, de nouveaux ſyſtêmes de trafic, & de banque : de quelles aſſemblées ne ſe privent-ils pas ? Quels honnêtes divertiſſemens ne s'interdiſent-ils point? & dans quelle profonde rétraite ne paſſent-ils pas
1. Cor. 9. ℣. 25. les plus beaux jours de leur vie? *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.* Et tous ces gens-là ſe morfondent, uſent leur ſanté, abrégent leurs jours pour courir après une exhalaiſon qui s'évanouït dès qu'ils l'ont atteinte ; & pour ne monter quelques dégrés plus haut, que pour faire une plus grande chûte en deſcendant plus-bas. L'affaire du Salut ne leur couteroit pas tant ; c'eſt leur affaire, leur grande affaire, leur

leur affaire déciſive, leur unique affaire : pour peu qu'ils raiſonnent, ils en conviennent : quels ſoins, quels tems, quelle application donnent-ils à cette unique affaire? Elle demande, & elle mérite certainement toute notre application; elle dépend même de toute notre application ; pour peu qu'on la néglige, elle échouë. Quelle reſſource ont pour leur deſtinée éternelle, ces perſonnes à qui le Salut éternel eſt ſi indifférent ?

JESUS-CHRIST a jugé qu'un tems moins long que toute la vie, étoit inſuffiſant, étoit trop court pour travailler, & pour réüſſir dans l'affaire du Salut : ces gens ſi affairés de toute autre choſe que de leur Salut, croyent-ils que JESUS-CHRIST s'eſt trompé, qu'il a du moins exagéré ? Se flatent-ils d'avoir l'habileté, & le ſécret de faire en beaucoup moins de tems, ce à quoi JESUS-CHRIST juge néceſſaire tout le tems de la vie? Ici pour peu qu'on ait de Réligion & de bon ſens, on ſent l'irrégularité de cette conduite ; on en ſent toute l'extravagance & l'irréligion.

Mais enfin, dans une ſi accablante continuité de ſoins, de travail, d'application, d'étude : ces gens du Monde, ces gens d'affaires ne ſe donnent-ils point quelque rélâche ? Sont-ils éternellement comme à la chaîne, dans un cabinet, ou dans un bureau? Nul eſclave dans ſon eſclavage, qui ne reſpire ; toute marche forcée & trop longue morfond ; & une vie trop ſédentaire déſéche, & uſe. A la vérité, l'eſprit du Monde y a pourvû. La Comédie & l'Opera ſont aujourd'hui un délaſſement fort commun pour les gens d'affaires, auſſi-bien que pour les fainéans ; & les ſaints jours de Dimanche & de Fêtes ſont ordinairement pour eux les ſeuls

jours deſtinés à ces ſortes de délaſſemens, au Jeu, à l'Opera, ou à la Chaſſe. Qui n'auroit crû que des gens ſuffisâment inſtruits de leur Réligion, & qui ſavent de quelle importance, de quelle conſéquence eſt l'affaire du Salut; combien elle demande de tems, d'application, de zèle: y employeroient du moins ces jours ſpécialement conſacrés au Culte de Dieu, & à ſon ſervice? Ce ſeroit à la vérité, une bien petite portion de tems; mais enfin, quelque court que fût ce tems, il ſeroit au moins vrai, qu'on y auroit travaillé quelques momens de la vie; mais que ces Bourgeois, que ces Négocians, que ces gens de Cour, & d'affaires nous diſent quel tems ils employent à la grande affaire de leur Salut? Voilà les Mœurs du tems: cherchez leur conformité avec notre Morale!

Mais ſur ce point de Morale, le peuple eſt-il plus régulier? Aſſez inſtruit pour ne pas ignorer que nous ne ſommes tous dans ce Monde que pour travailler principalement à l'affaire de notre Salut: quel tems, quels ſoins, & quelle application donne-t-il à cette unique affaire?

Le peuple juſqu'ici, pour ainſi parler, n'en étoit que plus Chrétien; ſa ſimplicité nourriſſoit ſa foi; & la pureté de ſa foi rendoit ſa Réligion plus édifiante, en rendant ſes Mœurs plus pures. Mais la corruption des Mœurs du Siécle n'a pas reſpecté l'Artiſan. La contagion a paſſé des Grands juſqu'au plus-bas peuple; & ſi l'eſprit du peuple n'eſt pas ſi gâté, les Mœurs n'en ſont pas plus pures. Avide de gain, ſervilement attaché jour & nuit au travail; livré groſſiére-

ment

ment aux saillies fougueuses, aux excès même des passions; souvent chagrin, toûjours inquiet; envieux, colère, hargneux: l'Artisan est-il fort occupé aujourd'hui de l'affaire de son Salut? Quel tems y employe-t-il? Il compte les jours & les nuits qu'il employe au travail; compte-t-il aussi aisément les heures qu'il employe chaque jour à l'affaire importante de l'éternité? à se procurer avec le sécours de la grace, une éternité bienheureuse?

On ne vit peut-être jamais tant de cupidité, si peu de bonne foi, tant de supercherie, tant de ruse dans l'Artisan; & en fait de Salut & de Réligion, jamais tant de dégoût, & d'ignorance. Le déréglement des Mœurs est toûjours le fruit de l'éloignement des Sacremens. On se dégoûte toûjours de la Manne du Ciel, dès qu'on regrette les oignons de l'Egypte. En quel Siécle le peuple a-t-il été moins réligieux, moins dévot, moins Chrétien? La Morale de JESUS-CHRIST cependant subsiste toûjours dans toute sa pureté, dans toute sa vigueur; & le peuple tout peuple qu'il est, n'ignore point qu'il n'a pas une autre règle des Mœurs, une autre Morale: ce que nous disons de son indifférence, de son indolence pour son Salut, son peu de Réligion, sont-ce de pieuses lamentations, ou des paradoxes?

Ne diroit-on pas que les jours consacrés au Seigneur, & singuliérement destinés à l'affaire du Salut, sont aujourd'hui pour le peuple, des jours de Fêtes profanes; & que la cessation du travail, & des œuvres serviles aux saints jours de Dimanche & de Fêtes, n'est que pour donner au peuple la licence de se livrer à toutes sortes de débauches & de divertissemens tout Payens.

L'Artiſan travaille aſſidûment, & pour ainſi dire, en eſclave les jours ouvrables ; mais les jours de ceſſation de travail, ſe divertit-il toûjours en Chrétien? Le jeu, les répas les plus licencieux, la débauche ſemblent lui tenir lieu de rélâche ; & bien loin que les jours les plus ſaints ſoient pour lui des jours de Salut : on peut dire que l'Artiſan n'eſt peut-être jamais moins innocent, ni moins Chrétien que les jours de Fêtes. Quel honneur font à la Morale de JESUS-CHRIST, ces Mœurs du peuple ?

La néceſſité où ſe trouve l'Artiſan, de travailler pour vivre, eſt le prétexte ordinaire dont il ſe ſert pour excuſer ſon indévotion, ſa négligence dans l'affaire importante de ſon Salut, ſon indolence ; comme ſi l'état où Dieu nous appelle, & la condition où il nous met, étoient incompatibles avec ce Salut. Dieu en faiſant toutes les conditions, en a fait autant de moyens & de routes pour arriver à notre fin derniére. L'obſcurité de ſon état, l'indigence, & le travail ſont des voyes courtes de Salut, bien loin d'être des obſtacles ; il y a eu, & il y a encore des Saints dans toutes les conditions ; raiſons d'incompétence, d'incompatibilité : vains prétextes ; que les Mœurs, que la conduite répondent à la Morale de l'Evangile : nul état, nulle vacation où on ne ſe faſſe ſaint.

Le Bourgeois, les gens aiſés, ceux qui ne ſont pas d'une condition roturiére, ont plus de loiſir que l'Artiſan : donnent-ils plus de tems à l'affaire importante de leur Salut ? La nation des oiſifs n'eſt pas la moins nombreuſe : eſt-elle la plus Chrétienne ? Et cette multitude ſi ſouvent ennuyée de ſon oiſiveté, a-t-elle beaucoup d'empreſſement, beaucoup d'application; donne-t-elle beau-

beaucoup de tems à la grande affaire de l'éternité ? Bon Dieu, quelle bizarrerie de connoiſſances, de jugemens, & de conduite ! on a de la Réligion : car qui oſeroit s'imaginer que tous ceux qui vivent dans une habituelle indolence pour leur Salut, & dans l'oubli de Dieu, ſoient Athées ; on eſt Chrétien ; tout le Monde convient que nous ne pouvons pas avoir une affaire plus intéreſſante, & de plus grande conſéquence que celle de notre Salut ; nul qui ne ſoit perſuadé, & qui ne ſente que la plus inſigne folie, que le comble de tous les malheurs, c'eſt de perdre ſon ame.

Quelque ſurchargé qu'on ſoit d'affaires ; quelque infatué qu'on ſoit d'ambition ; quelque épris qu'on ſoit de l'amour des plaiſirs, & du déſir dévorant de faire fortune ; on a du moins une connoiſſance aſſez claire des principales vérités de la Réligion ; peu qui ignorent la Morale de l'Evangile ; d'où vient cependant cette affreuſe contradiction de Mœurs & de Morale ? L'eſprit, le jugement, la pénétration, la ſageſſe brillent dans toutes les affaires du Monde ; ce n'eſt proprement que dans la ſeule affaire du Salut éternel qu'on extravague, qu'on perd l'eſprit, qu'on n'a pas même l'uſage de la raiſon, & du bon ſens.

Mais peut-être que de quelque conſéquence que ſoit l'affaire du Salut, ce n'eſt pas une affaire d'une ſi grande diſcuſſion, ni d'une ſi longue haleine. Si le Salut éternel peut être l'ouvrage d'une heure, dit-on, & même d'un moment : pourquoi ſe récrier ſi fort contre ceux qui n'y employent pas la plus grande partie de la vie ?

Quelque peu chrétienne, quelque licencieuſe qu'ait été toute la vie, il ne faut qu'une parfaite contrition pour récouvrer une entiére innocence; & cette contrition parfaite qui redreſſe tous les égaremens de la vie, peut être l'effet de la grace de JESUS-CHRIST accordée en un inſtant.

On convient que Dieu par un inſigne miracle de ſa miſéricorde, convertit le plus grand pécheur en un moment; mais eſt-ce ſageſſe? N'eſt-ce pas même contre toutes les lumiéres de la raiſon & du bon ſens, contre tous les principes de Réligion, de compter ſur ces ſortes de converſions miraculeuſes? Quel homme ſage voudroit mettre tout ſon bien ſur un vaiſſeau qu'on ſauroit ne pouvoir arriver au port que par un miracle? Certainement quand pour être ſauvé, il faut que Dieu faſſe un miracle: peut-on être tranquille ſur ſon Salut, ſi l'on a tant ſoit peu de Réligion? on peut même dire de bon ſens?

Je ne ſai s'il eſt rien où la contradiction de Morale & de Mœurs ſoit plus énorme, & plus viſible aujourd'hui dans le Monde, que dans la conduite qu'on tient dans l'affaire importante du Salut.

JESUS-CHRIST nous déclare que l'affaire du Salut eſt l'affaire de l'éternité, mais qui ne ſe peut faire que dans le tems; & qu'il faut y employer tout le tems, pour en venir à bout. Dieu ne nous a donné toute la vie que pour y travailler; & il n'a pas jugé, comme on a déja dit, qu'il en fallût moins pour y réüſſir, que toute la vie. Les gens du Monde en penſent-ils de même? *Veillez ſans ceſſe, & priez ſans rélâche*, dit le Sauveur; & c'eſt à ces Grands du Monde, à ces gens d'affaires, à ces femmes mondaines, à tous ces gens du Monde qui paſſent

Luc. 21. ℣. 36.

ſent toute leur vie dans un profond oubli de leur Salut, que JESUS-CHRIST parle. *Oportet ſemper orare & non deficere.* Il faut toûjours veiller, toûjours prier, & ne ſe rélâcher point. On ne ſe laſſe point de veiller, de prier, de ſolliciter, de prendre toutes les précautions, toutes les méſures, quand une affaire eſt de la derniére conſéquence, qu'elle eſt difficile, & d'une grande diſcuſſion. Perſonne n'ignore que l'affaire de notre Salut eſt épineuſe, qu'elle trouve de grandes difficultés, qu'elle eſt déciſive. C'eſt ce que les gens du Monde réconnoiſſent eux-mêmes, & c'eſt de quoi on ne ſauroit diſconvenir, ſans contredire manifeſtement l'Evangile, qui nous apprend en termes formels, que le Royaume des Cieux ne s'emporte qu'à force ouverte; & qu'il faut faire de grands efforts pour y entrer: *Contendite intrare.* Et c'eſt ce qui fait dire à ſaint Paul, conformément à cette Morale: *Travaillez à votre Salut avec crainte & tremblement.*

Luc. 18. *v.* 1.

Luc. 13. *v.* 24.

Phil. 2. *v.* 12.

Les figures, dont JESUS-CHRIST ſe ſert pour nous donner une juſte idée de ce Salut, en font ſentir les difficultés, & la violence qu'il faut ſe faire pour les vaincre. Tantôt c'eſt un feſtin, auquel le Sauveur invite tout le monde: mais il faut tout quitter pour s'y trouver; & il n'y a ni affaires, ni plaiſirs, ni bienſéances, ni devoirs qui puiſſent ſervir d'excuſes légitimes.

Tantôt c'eſt une vigne où le Pere de famille ne veut point d'ouvriers oiſifs; c'eſt une guerre: & combien de combats à livrer! combien d'aſſauts à donner! combien d'attaques à ſoûtenir! quelle attention, bon Dieu, quelle vigilance contre les artifices malins, & les efforts violens d'un ennemi fin & ruſé, qu'il faut toûjours vain-

vaincre. Ce n'eſt pas le tems d'aller chercher de l'huile pour les lampes, quand l'Epoux arrive; il faut en avoir fait proviſion long-tems auparavant; un manque de prévoyance fait réprouver des Vierges. Quelque figurées que ſoient ces expreſſions, on comprend aiſément ce qu'elles ſignifient; c'eſt-à-dire, que la vie ne nous a été donnée que pour travailler à l'affaire eſſentielle de notre Salut; que l'application continuelle à cette grande affaire doit abſorber tout autre ſoin; & que ce n'eſt point y donner trop de tems, que d'y employer toute la vie. Voilà notre Morale. Ce n'eſt point ici un pur langage de dévots; ce ne ſont point de pieuſes interprétations de la Loi, ni des leçons de perfection, qui ne conviennent qu'à peu de Fidèles: c'eſt un des premiers principes de notre Réligion, & comme le grand reſſort de la vie Chrétienne. Tous les Saints l'ont bien compris; & ce n'a été que ſelon le ſens & l'eſprit de cette Divine Morale, qu'ils ſe ſont comme interdit toute autre affaire, pour ne s'occuper que de celle-ci.

Tout le tems de la vie ne leur a pas paru trop long, pour travailler efficacement à une affaire, du ſuccès de laquelle dépendoit leur bonheur éternel. *Quid prodeſt*, diſoient-ils avec JESUS-CHRIST, *quid prodeſt homini, ſi Mundum univerſum lucretur, animæ verò ſuæ detrimentum patiatur*: Que ſert à un homme de gagner tout l'Univers, s'il vient à ſe perdre? *Aut quam dabit homo commutationem pro anima ſua*? ou que donnera-t-il en échange pour ſoi-même? Et c'eſt cette grande vérité qui a obligé les uns à s'aller enſévelir tout vivans dans les plus affreuſes ſolitudes, pour n'être pas diſtraits un ſeul moment d'un ouvrage qu'on n'interrompt jamais ſans

Matth. 16. *v.* 26.

tout

tout risquer ; les autres à se rendre invisibles au reste des hommes dans le Cloître, pour ne s'occuper plus que de cette unique affaire ; & tous à sacrifier tout pour leur Salut. Liaisons étroites d'amitié, & de parenté ; établissemens avantageux ; brillante fortune ; faveur du Prince ; espérances flateuses ; raisons plausibles de famille, de bienséance, d'interêt ; l'éclat même du Trône, & tous les charmes éblouïssans de la plus tentante prospérité : rien n'a pû les arrêter dans un Monde où tout est distraction, tout est frivole amusement, tout est tentation, tout est danger pour le Salut, tout est piége.

Et graces au Seigneur, il n'est pas besoin de remonter jusqu'à la plus réculée antiquité, jusqu'à ces premiers jours de ferveur, pour trouver de ces Héros Chrétiens, dont les Mœurs & la vie font honneur à la Morale de l'Evangile. Notre Siécle, tout corrompu qu'il est, ne vient-il pas de nous mettre sous les yeux un des plus grands exemples de la plus héroïque vertu Chrétienne, & du plus efficace désir du Salut éternel, dans un des plus grands Rois qu'ait jamais eu l'Espagne. Philippe V. à la fleur de l'âge, au milieu des charmes de la plus riante prospérité ; victorieux de tous ses ennemis, au comble de la gloire : Ce grand Prince, l'Idole, pour ainsi dire, de toute la nation ; les délices de tous ses sujets, l'admiration de tous les peuples : ne voit pas plûtôt le digne héritier présomptif de sa Couronne en âge de gouverner, qu'il renonce par une magnanimité seule propre d'un Héros Chrétien, à tout ce que la Royauté a de plus tentant ; à tout ce que l'éclat du Trône a de plus éblouïssant ; & cela par le seul motif de ne travailler plus qu'à l'affaire unique de son Salut dans la ré-

rétraite, & dans la tranquillité d'une vie privée. Bon Dieu, que ce grand exemple eſt une belle leçon à cette multitude de Chrétiens imparfaits, à ces Grands du Monde ſi peu Chrétiens, à tous ces gens d'affaires ſi indévots, à tous ceux qui ne travaillent pas plus, qui ne penſent pas plus à leur Salut éternel, que ſi ce n'étoit pas leur affaire. Il n'y a que la Morale de JESUS-CHRIST qui puiſſe inſpirer de ſi grands, de ſi généreux ſentimens. Il n'y a de véritables Héros, à proprement parler, que les Héros Chrétiens; & c'eſt le fruit ordinaire de notre Morale; c'eſt elle qui remplit encore aujourd'hui les Monaſtères de tant de dignes ſujets; c'eſt elle qui fait trouver dans toutes les conditions, des Saints qui peuvent ſervir de modèles.

On ne prétend pas que ces grands exemples de détâchement du Monde, de magnanimité Chrétienne, & de zèle héroïque pour ſon Salut, ſoient une règle générale pour tout le monde; on prétend ſeulement faire voir que la Morale de l'Evangile n'a point vieilli; qu'elle eſt encore dans toute ſa vigueur; & que les Chrétiens de nos jours, comme ceux des Siécles paſſés, n'ont tous pour Loi & pour Règle des Mœurs, que la Morale de JESUS-CHRIST, que l'Evangile. Mais en expoſant aux yeux, ces grands exemples de vertu modernes & anciens, qu'il ſoit permis de demander à ces Grands du Monde, à ces heureux du Siécle, à ces gens d'affaires, à ces femmes mondaines qui paſſent leurs jours dans un éternel oubli de Dieu; dans une indifférence ſcandaleuſe pour le Salut; dans une effrontée indévotion; à ces perſonnes faſcinées par l'eſprit du Monde, & eſclaves de leurs paſſions, qui vivent preſque ſans Réligion,

&

& qui meurent ſans avoir preſque jamais ſû ſi elles étoient Chrétiennes : qu'il ſoit permis, dis-je, de demander à ces ſortes de gens, ſi ces perſonnes ſi Chrétiennes, de tout âge, de tout ſexe, de toutes conditions, ont été ſages de donner la plus grande partie de la vie à l'affaire importante de leur Salut éternel ; de la regarder comme leur unique affaire, qui demande toute leur application, tous leurs ſoins ; de préférer cette grande affaire à toutes les autres ; de ſe livrer entiérement à celle-ci, & de ne ſe prêter tout au plus, & qu'avec méſure & diſcrétion aux autres, n'épargnant ni ſoins, ni attention, ni application, ni ſacrifices pour réüſſir en celle-ci : En un mot, ces véritables Fidèles ont-ils été ſages d'employer tous leurs jours, & de prendre toutes les méſures pour ne pas riſquer leur Salut éternel, & pour s'aſſurer par la miſéricorde du Seigneur, une éternité bienheureuſe ? Ceux qui ont une conduite toute contraire, ſont-ils auſſi ſages ? Quelqu'un ſe trompe : ſont-ce ces fervens Chrétiens, qui pleins de Réligion, travaillent ſans rélâche à l'affaire importante de leur Salut éternel, qu'ils regardent comme leur grande & unique affaire ; ou ces demi-Chrétiens qui n'y penſent jamais ?

Certainement rien n'eſt plus frappant que cette viſible oppoſition de Mœurs, ſous la même Morale ; car enfin, il n'y a pas deux Evangiles ; cependant ceux dont les Mœurs ſont ſi diſſemblables, ſi oppoſées, ne laiſſent pas de ſe dire Chrétiens. De deux freres, tous deux faiſant profeſſion de la même Réligion, tous deux nourris, éle-

élevés dans la même famille : l'un passe toute sa vie dans le Monde, livré à ses désirs, & plongé souvent dans toutes sortes de dissolutions ; tandis que l'autre, dont les Mœurs ont toûjours été pures, passe ses jours dans les pénibles exercices de la plus austère pénitence dans le Cloître. De deux sœurs, toutes deux élevées dans la même école, & dans la même Réligion : l'une nourrit son innocence dans la rétraite, & dans la pratique constante de la plus édifiante piété ; & s'interdisant pour toûjours les plus licites divertissemens, n'est occupée que du soin de plaire à Dieu ; travaille continuellement à la grande affaire de son Salut, renfermée dans l'espace étroit d'une Cellule ; tandis que son aînée ou sa cadette, livrée à ses désirs, infatuée de l'esprit du Monde, esclave de ses maximes, & de ses dures loix, vit dans le luxe, dans la molesse, & dans une ennuyante oisiveté, n'a du goût que pour la parure, & les plaisirs ; & passant toute sa vie dans un oubli léthargique de Dieu, & du Salut, ne s'étudie qu'à plaire au Monde. Certainement quand on pense que ces personnes sont de la même Réligion, qu'elles ont toutes la même croyance, qu'elles ont toutes la même règle des Mœurs, & qu'il n'y a pour tous que le même Evangile, que la même Morale : que peut-on penser d'une différence de Mœurs si bizarre ? Le Paralléle de ces deux sortes de personnes ne fait-il pas un contraste qui frappe, qui affraye même quiconque a de la Réligion & du bon sens ?

On ne prétend point ici confondre les différentes conditions, & les divers états de vie ; ni assujétir indifféremment tout le Monde aux mêmes devoirs, & aux mêmes loix. Le Prince a

des

des prérogatives & des dispenses qui ne conviennent point aux sujets ; les Grands, les gens de qualité, & ceux qui sont en place figureroient mal, s'ils étoient au niveau du peuple ; le valet a des devoirs bien différens de ceux du Maître ; une Femme Bourgeoise se rend souverainement méprisable, si elle affecte les airs, la préséance, les maniéres de celles que le rang & la naissance distinguent de tout ce qui est roturier. Mais les devoirs de Réligion sont communs ; & avec cette diversité d'état, de prééminence & de rang, le Roi, le Peuple, & les Grands ont tous le même Evangile de JESUS-CHRIST, la même règle des Mœurs, & la même Morale. Chacun dans son état doit regarder l'affaire du Salut éternel, comme sa plus indispensable, sa plus importante, son unique affaire ; nul qui soit dispensé sous quelque prétexte que ce soit, de l'obligation personnelle & inaliénable de donner à cette grande affaire toute son application, & ses soins. Rapprochons ici de la Morale de JESUS-CHRIST, les Mœurs & la conduite de notre Siécle. Quelles réflexions effrayantes ne fait pas naître ce Paralléle, à quiconque a de la raison, & de la Réligion !

Ce qui rend toutes ces réflexions plus preffantes, c'est qu'on ne peut pas dire que les gens du Monde comptent beaucoup sur la facilité qu'il y a dans le Monde à faire son Salut ; eux sur tout qui sont si instruits de toutes les difficultés qui se trouvent dans la pratique de la vertu, & qui sont si discrets & si éloquens à en exagerer tous les jours les obstacles. On convient avec eux que dans le Monde, tout est tentation, tout est piége, tout est plein d'écueils & de dangers à l'égard du Salut. Les affaires occupent, les

soins

ſoins d'une famille diſtrayent, les fâcheux accidens chagrinent, les objets tentans ébranlent, les mauvais exemples ſollicitent, les occaſions fréquentes amolliſſent le cœur, & la contagion le corrompt. On convient que le Monde eſt un païs ennemi; on doit y être ſans ceſſe les armes à la main; & être continuellement en garde contre les paſſions & les ſens, avec qui les ennemis du Salut ſont toûjours d'intelligence. Voilà dequoi on convient avec les gens du Monde, touchant les difficultés qu'il y a dans le Monde, d'y faire ſon Salut; mais les gens du Monde doivent convenir auſſi avec nous, que nulle affaire n'eſt plus délicate, d'une plus longue diſcuſſion, plus épineuſe que celle du Salut; nulle qui demande tant d'application, tant de ſoins, tant de perſévérance; JESUS-CHRIST s'en eſt aſſez expliqué.

Matt. 7. ℣. 13. & 14. *Le chemin qui conduit à la vie*, dit-il, *eſt étroit, & la voye qui conduit à la perdition eſt large; & c'eſt celle que preſque tout le monde ſuit.* Le Royaume des Cieux, dit-il ailleurs, ſe prend par force; & ceux qui employent la force, le raviſſent: *Et violenti rapiunt illud.* C'eſt-à-dire, qu'il faut ſe faire violence, contrarier ſans ceſſe ſes inclinations, mortifier ſes ſens, ſon amour propre, dompter ſes paſſions; porter chaque jour ſa croix; en un mot, vivre conformément aux maximes de l'Evangile: Voilà la voye étroite, qui ſeule méne à la vie; toute autre plus commode & plus aiſée égare; nul autre moyen pour réüſſir dans l'affaire importante du Salut éternel. On convient que le joug du Seigneur eſt doux, que ſon fardeau eſt léger: mais ſeulement à ceux qui le portent avec un courage à l'épreuve de tout, & qui vivent ſelon les pures

Matt. 11. ℣. 12.

maxi-

maximes de l'Evangile; mais auſſi eſt-il vrai que la vie Chrétienne eſt une vie mortifiée, auſtère, contraire aux inclinations naturelles, & aux ſens; & qu'il n'eſt point de condition, & d'état de vie qui diſpenſe de cette vie Chrétienne.

C'eſt dans ce ſens que le Sauveur, parlant des Grands du Monde, & des heureux du Siécle, & voulant leur faire comprendre combien il eſt difficile de faire ſon Salut, quand on vit dans le luxe, dans l'abondance, & dans les plaiſirs, ſe ſert d'un proverbe commun parmi les Juifs, quand ils vouloient marquer qu'une choſe étoit extrêmement difficile : *Il eſt plus aiſé*, leur diſoit-il, *qu'un chameau paſſe par le trou d'une éguille, qu'il ne l'eſt qu'un homme riche entre dans le Royaume des Cieux.* Les Diſciples étonnés, effrayés de ce diſcours : qui d'eux pourra donc être ſauvé, s'écrient-ils : *Quis ergo poterit ſalvus eſſe* ? JESUS-CHRIST n'a garde de modifier ſa propoſition ; il ajoûte ſeulement *que ce qui eſt impoſſible à l'égard des hommes, n'eſt pas impoſſible à l'égard de Dieu* ; c'eſt-à-dire, qu'il faut des ſécours extraordinaires, & comme un miracle de la grace pour empêcher un homme riche d'abuſer de ſes richeſſes, & de ſe perdre au milieu de l'opulence, & dans un état où tout flate, & tout lui rit. *Matt.* 19. *v.* 24. *v.* 25. *v.* 26.

La vie molle, une vie oiſive, & délicieuſe, une vie toute Mondaine ne fut jamais une vie Chrétienne. *Qui aime ſa vie, la perdra; & qui en ce Monde hait ſa vie, s'en aſſure pour la vie éternelle.* Aimer ſa vie dans le ſens du Sauveur, c'eſt vivre dans les délices, & rechercher ſes aiſes & ſes commodités. *Ceux qui font profeſſion d'être à* JESUS-CHRIST, dit ſon Apôtre, *doivent crucifier leur chair avec ſes paſſions, & ſes* *Joan.* 12. *v.* 25. *Gal.* 5. *v.* 24.

désirs déreglés. Personne n'ignore que la Morale de JESUS-CHRIST n'est pour ainsi dire, qu'une leçon de mortification, & de pénitence; que selon la doctrine de l'Evangile, ce n'est pas assez de se mortifier quelques jours de la vie, il faut renoncer à soi-même, & porter sa croix
Luc. 9. ℣. 23. tous les jours: *Quotidiè.*

Remarquez que ce ne sont point ici de purs conseils de perfection que le Sauveur n'ait donné qu'aux Saints du premier Ordre; S. Luc ajoûte
Ibid. que JESUS-CHRIST parloit à tous: *Dicebat autem ad omnes.* Certainement si la Loi est générale: sur quoi fondent leur privilége imaginaire, & leur prétendu droit de dispense ceux qui passent leurs jours dans les plaisirs? la porte du Ciel ne s'élargit pas pour les Grands, & pour les heureux du Siécle. Rapprochons encore ici cette Morale de JESUS-CHRIST, des Mœurs de notre Siécle: que ce Paralléle doit effrayer de gens!

Seroit-ce une lamentation mal placée, si on
Jer. 12. ℣. 11. s'écrioit ici avec le Prophete Jéremie. *Desolatione desolata est omnis terra*; la corruption des Mœurs a fait changer de face à toute la terre; on ne voit plus cette retenuë, cette modestie édifiante, cette pudeur qui a fait jusqu'ici un des plus beaux ornemens des femmes Chrétiennes; où trouve-t-on aujourd'hui cette noble simplicité; cette droiture, cette bonne foi à l'épreuve de tout interêt; qu'est devenuë cette ancienne pureté des Mœurs qui dans tous les Siécles avoit caractérisé tous les Chrétiens, & qui les rendoit respectables aux Payens mêmes: *Universi corrupti sunt.* La corruption, la licence,

ce, la diſſolution n'a reſpecté ni âge, ni ſexe, ni condition ; cependant la Morale de JESUS-CHRIST, cette invariable, cette univerſelle, cette inaltérable règle des Mœurs eſt toûjours la même. On le voit, on le ſent, on en convient ; & peu de ceux même qui liront ceci, qui n'augmentent la multitude de ceux qui ſe perdent : *Et nullus eſt qui recogitet corde.* On fera ces réflexions ; mais la réflexion reſte infructueuſement dans l'eſprit ; elle ne paſſe guère juſqu'au cœur. Tous courent étourdiment à leur perte : *Et non eſt qui recogitet corde.* Peu qui ſoient touchés, quoique tous ſoient effrayés du danger. *Jer. 6. v. 28.*

Quand on regarde d'un œil Chrétien, & de ſang froid cette indolence, pour ne pas dire, ce dégoût preſque univerſel qu'on a dans le Monde, pour la piété ; quand on penſe à cette indifférence, pour ne pas dire, à cette eſpèce de mépris qu'on ſemble avoir aujourd'hui pour la Réligion ; quand on fait réflexion à cette nonchalance ſi générale qu'on a aujourd'hui pour la grande affaire du Salut ; quand on voit de près cette vie molle, oiſive, voluptueuſe qui regne aujourd'hui chez tout ce qu'on appelle beau Monde ; quand on conſidère avec quelle inſenſibilité on lit, on entend, tout ce qui parle du Salut ; avec quelle opiniâtreté on ſe roidit contre les plus terribles vérités de la Foi ; avec quelle impiété les libertins parlent, raillent aujourd'hui effrontement des plus ſaints Myſtères ; quand on voit le libertinage ſe répandre par tout en torrent, & l'irréligion ſe montrer ſans maſque ; quand on voit enfin que les plus ſaintes pratiques de dévotion paſſent déja pour ſurannées chez la plûpart des gens ; que ce zèle de la Réligion ſi

commun à nos Peres, eſt preſque éteint; quand on penſe que toutes ces pratiques de piété, toutes ces pieuſes induſtries ſi propres à nourrir la ferveur; en un mot, que toutes ces dévotions aujourd'hui ſont regardées en pitié, décriées impunément par un tas de femmes mondaines & de libertins, & traitées preſque généralement de cagoteries; quand on penſe que l'eſprit du Monde univerſellement répandu, & introduit dans tous les états, en a preſque banni la véritable vertu, du moins y eſt-elle dans une ſi grande obſcurité; y a-t-elle ſi peu de crédit, qu'à peine y eſt-elle apperçûë: enfin, quand on conſidère combien la piété de ceux qui paſſent aujourd'hui pour gens de bien a dégéneré; combien elle eſt différente de celle des premiers Fidèles; quand on ſe repréſente ce tableau, cette peinture ſi naturelle, ſi naïve des Mœurs de ce Siécle; & qu'on ne perd pas tout-à-fait de vûë la Morale de JESUS-CHRIST, a-t-on tort de gémir ſur le rélâchement? Eſt-ce faire mal-à-propos le Jéremie, que de lamenter cette licence effrénée, qui dégenère tôt ou tard en irréligion? que d'avouer la larme à l'œil, que le nombre des gens de bien diminuë tous les jours; qu'il ne reſte plus aujourd'hui dans le grand nombre, qu'une ſuperficie de Réligion; que la véritable piété ne fût peut-être jamais ſi rare: *Juſtus perit, & non eſt qui recogitet in corde ſuo*: on voit ce déréglement preſque univerſel, on eſt témoin de cette licence effrénée: *Et non eſt qui recogitet corde*: & on n'eſt point touché de cette corruption générale des Mœurs; de cet affoibliſſement viſible de Réligion; on regarde de ſang froid, d'un œil ſec, tranquille & fort indifférent, cette indévotion générale!

Iſa. 57. ℣. 1.

Que

Que voit-on, que lit-on dans tout ce qu'on écrit des Païs étrangers ? que trouve-t-on dans les nouvelles publiques ? on trouve certainement de grands ſujets, & une ample matiére de réflexions ſur ce déréglement public, & preſque univerſel; ſur cet alliage contradictoire de Morale, & de Mœurs ; on y trouve certainement de quoi groſſir ce Paralléle. Quel mélange frappant, bon Dieu ! d'actes de Réligion & de divertiſſemens profanes !

On aſſiſte au Service Divin ; & du Salut on va à la Comédie. On eſt à la dévotion le matin ; & l'on fait le ſoir une célèbre partie de chaſſe ; peu d'actes publics, & ſolemnels de Réligion, qui ne ſoient ſuivis de quelque profane divertiſſement ; on diroit qu'on veut contrebalancer l'autorité Divine, avec celle que l'eſprit du Monde s'eſt ſi injuſtement arrogée ſur le cœur humain ; on diroit qu'on craint que les Grands ne paroiſſent trop Chrétiens ; c'eſt pour cela qu'on veut temperer leur piété ; en accompagnant leurs actes de Réligion les plus édifians, de quelques divertiſſemens tous plus profanes. On donne le Bal, à l'occaſion de la Fête du Saint dont on porte le nom ; le ſervice Divin eſt ordinairement ſuivi d'un ſpectacle profane.

Réuniſſons ſous un ſeul point de vûë tous ces objets, & faiſons un précis des réflexions que nous venons de faire ; il y a des vérités qu'on ne ſauroit trop remacher.

Quelle plus viſible contradiction, que celle qui ſe trouve aujourd'hui, Seigneur, entre votre Morale, & les Mœurs de la plûpart de ceux

qui font profeſſion de n'avoir point d'autre Morale que la vôtre! l'innocence, la pureté, l'abnégation de ſoi-même, une charité univerſelle, une humilité ſincère, la piété ſont comme les premiers élemens de toute la Morale Chrétienne. Le Monde haït JESUS-CHRIST; & JESUS-CHRIST veut que tous ſes ſerviteurs ſoient les ennemis déclarés de l'eſprit, & des maximes du Monde. Si Dieu donne des biens aux riches, il ne veut point que leur cœur y ſoit attaché; il veut que les afflictions, & les croix de cette vie ſoient des marques de ſa prédilection; & que de quelque état, dans quelque condition qu'on ſoit, on faſſe une guerre éternelle à ſes ſens; qu'on mette un frein à ſes déſirs; qu'on dompte ſans ceſſe ſes paſſions; qu'on ſoit pour ainſi dire, irréconciliablement brouïllé avec ſon amour propre; & tout cela comme des moyens de Salut. Ce ne ſont point ici des règles de réforme faites de nouveau par un zèle de Réligion; ce ſont les principes inébranlables de la Morale de JESUS-CHRIST, c'eſt la ſouveraine règle des Mœurs généralement pour tous les Chrétiens; c'eſt l'Evangile tout pur; c'eſt le plan, & comme l'analyſe de la vie Chrétienne.

Ces gens du Monde dont toute la vie n'eſt qu'une continuité de fêtes, de joïes profanes, de bonne chère; un tiſſu étudié de divertiſſemens; ces gens qui ne font des vœux qu'à la fortune; ces femmes mondaines idolâtres d'elles-mêmes; ces Grands du Monde à qui tout rit, & que tout flate: tous ces heureux du Siécle croyent-ils qu'ils n'ont point d'autre règle des Mœurs que cette Divine Morale? croyent-ils qu'il n'y a point de Salut à eſpérer que pour ceux qui vivent ſelon la Morale de JESUS-CHRIST? la réponſe embarraſſe autant que le Paralléle.

Qui ne ſait que la paſſion de plaire ; qu'une oiſiveté ennuyante & chagrine, qui n'eſt interrompuë que par l'étude de la parure, par les amuſemens de la Comédie & de l'Opera, par la promenade, ou par le jeu, font aujourd'hui la plus ſérieuſe occupation de tout ce qu'on appelle femmes mondaines ? Une légère apparition à l'Egliſe plus irréligieuſe que chrétienne, à l'heure de la Meſſe des oiſifs, leur tient lieu de tous devoirs de Réligion. Toute vie unie, édifiante, réguliére ſemble aujourd'hui proſcrite chez la plûpart des jeunes femmes de quelque rang ; toute pratique de piété paſſe aujourd'hui chez elles pour une dévotion trop bourgeoiſe. Le ſaint & ſalutaire uſage de l'Eau-bénite, que les Apôtres mêmes nous ont tranſmis ; la ſacrée cérémonie des Cendres & des Rameaux ſi reſpectable juſqu'ici à tous les Chrétiens ; ces célèbres Confrairies du Roſaire, & du Scapulaire, dans leſquelles les Princes mêmes ſe faiſoient honneur d'être enrôlés, & cent autres pieuſes induſtries ſi propres à nourrir, & à faire fleurir la Réligion, ſont bannies de chez les mondains : on laiſſe au peuple l'art de ſe faire ſaint ; le Monde traite de petits génies tous ceux qui ne ſont point infatués de ſon eſprit, & qui ne ſuivent pas aveuglement ſa Morale. Et ces perſonnes dont les Mœurs, & toute la conduite font tant de deshonneur à leur Réligion : ces perſonnes croyent une autre vie ! (car à Dieu ne plaiſe qu'on les ſoupçonne jamais de n'avoir point de Réligion ;) ces perſonnes ont la Foi ; elles croyent les plus terribles vérités ; elles réconnoiſſent l'Evangile pour la ſeule règle des Mœurs, & que c'eſt ſur cette Loi qu'elles doivent être jugées. Quelques plaiſanteries peu réligieuſes

ligieuſes qu'elles faſſent quelquefois par jeu, des dévots, & de la dévotion : elles ne laiſſent pas d'avoir un fond d'eſtime pour la véritable vertu; peu de libertins, peu de femmes mondaines à qui il reſte encore une teinture de Réligion, de raiſon, & de bon ſens, qui n'eſtime les Saints, qui n'ait de la vénération pour les Saints, qui ne ſente qu'il n'y a de véritable ſageſſe que celle des Saints ; qui du moins à l'heure de la mort ne voulût avoir tout ſacrifié, pour avoir vécu comme les Saints, & qui même dès-à-préſent ne s'attende à avoir ce cuiſant regret à cette derniére heure : rapprochons des Mœurs de ces Saints, les Mœurs de ceux qui penſent, qui jugent ſi ſainement de leur ſageſſe, & qui ſuivent ſi peu leur exemple. Bon Dieu ! que le contraſte eſt déſagréable, & que ce Paralléle déplaît !

En bonne foi, quelle idée auroit-on de la Sageſſe infinie, & de la Divinité de JESUS-CHRIST ? Quelle idée de la vérité, & de la ſainteté de ſa Réligion, & de l'infaillibilité de ſa parole ? ſi après tout ce que ce Divin Sauveur nous a dit de la ſainteté de ſa Morale, de l'obligation indiſpenſable de vivre ſelon les maximes de ſon Evangile, de la voye étroite qui méne à la vie, de l'oppoſition infinie qu'il y a entre les maximes & l'eſprit du Monde, & ſes maximes, & ſon eſprit ; on ne laiſſoit pas d'être ſauvé avec des Mœurs toutes corrompuës, en ne vivant point ſelon les maximes de l'Evangile, en ſuivant la voye large, en ne vivant que ſelon l'eſprit & les pernicieuſes maximes du Monde; en faiſant profeſſion de la Réligion Chrétienne, & n'en gardant point la Loi.

Quel caractère de ſainteté, de vérité, d'infaillibilité auroit notre ſainte Réligion, ſi on ne laiſ-

ſoit pas de faire ſon Salut, en ſuivant une Morale toute contraire à celle qu'elle enſeigne ? Si tandis qu'elle déclare avec JESUS-CHRIST que la voye large, c'eſt-à-dire, une vie molle, ſenſuelle, voluptueuſe, toute mondaine méne à la perdition ; on trouvoit que le terme de cette vie de plaiſirs & d'oiſiveté fût la vie bienheureuſe. Et voilà cependant l'idée groteſque, chimérique qu'ont aujourd'hui de notre Réligion la plus grande partie des gens du Monde. Nul de ces ſortes de gens que l'eſprit du Monde a faſciné, qui ne vivent qu'au gré de leurs paſſions, dont les ſentimens ſont ſi peu Chrétiennes, dont les Mœurs ſont encore moins Chrétiennes, qui cependant ne ſe flate d'être ſauvé, qui ne prétende éviter la réprobation éternelle : ſur quoi porte cette inique ſécurité ? cette préſomptueuſe confiance ? Pour être raiſonnable, elle devroit être fondée ſur la parole infaillible de JESUS-CHRIST ; mais cette Divine parole déclare poſitivement, & pour ainſi dire, avec ſerment, *Amen, amen dico vobis*, que le chemin qui méne à la vie, eſt étroit ; que la voye large méne à la perdition ; qu'il n'y a qu'une vie pure, humble, mortifiée qui ſoit Chrétienne ; il nous déclare cet Oracle de la vérité, que ceux qui vivent ſelon l'eſprit & les maximes du Monde, ſeront réprouvés : bien des gens vivent aujourd'hui ſelon cet eſprit ; ne ſuivent que les fauſſes lumiéres de cet eſprit ; ne ſuivent opiniâtrement que les maximes de cet eſprit : & en fait de Salut ces gens-là ſont tranquilles ? Quelle contradiction plus viſible, plus monſtrueuſe de créance & de Mœurs ! Ce n'eſt point ici un diſcours oratoire ; c'eſt un Paralléle ſimple, naturel, & naïf de la Morale de JESUS-CHRIST qu'on croit ; &

des

des Mœurs de ce Siécle que perſonne n'ignore. L'art n'a point de part au tableau, les portraits ſont d'après nature : qu'on nous diſe ſur quoi en matiére de Salut éternel tant de jeunes libertins, tant de prétendus eſprits forts & ſi peu Chrétiens, tant de gens qui au milieu du Chriſtianiſme, ont aujourd'hui ſi peu de Réligion, tant de femmes mondaines ſe tranquilliſent, & courent jour & nuit au tombeau, en s'étourdiſſant ſur leur ſort.

On ſait que l'eſprit ſe reſſent toûjours de la corruption du cœur, & que la foi s'affoiblit dès que les Mœurs ſont peu Chrétiennes; mais malgré ces doutes habituels & volontaires ſur la Réligion ; malgré ce Pyrrhoniſme de volonté ; malgré cette foi chancellante, languiſſante, à demi éteinte : tant qu'il reſtera une lueur de raiſon, nul qui puiſſe raiſonnablement s'inſcrire en faux contre ces réflexions, contre ce Paralléle. Le contraſte eſt chagrinant, mais il eſt réel, il eſt vrai.

PARAGRAPHE VI. (*)

Du Commerce de la Vie Civile.

ON peut dire que l'homme eſt né pour la ſociété; auſſi regarde-t-on tout homme peu ſociable, comme un homme ſauvage & agreſte, plus propre à habiter les Forêts que les Villes, & à être par-tout de trop.

Si l'homme n'eût pas perdu l'innocence par le péché, on eût trouvé une harmonie parfaite dans le commerce de la vie civile; la droiture, la

la ſincérité, la bonne foi y auroient regné ſans concurrent. Tout auroit concouru à entretenir la charité parmi les hommes par le commerce de ſécours, & d'aſſiſtances mutuelles; on ſe ſeroit acquitté comme naturellement ſans étude, & ſans art de tous les devoirs de bienſéance; rien n'auroit jamais troublé une ſi douce ſociété; mais depuis le péché, les paſſions devenuës fiéres & impérieuſes par leur révolte, quels ravages, bon Dieu! n'ont-elles pas fait dans la ſociété civile! lumiéres pures, raiſon ſaine, ſageſſe mûre, idée juſte de la Divinité, & de la Réligion, modération, amour de la juſtice, équité: tout s'eſt reſſenti de la chûte du premier Homme; ſa diſgrace ayant enveloppé tous ſes deſcendans; un déluge de maux a inondé toute la terre; l'eſprit & le cœur, comme le corps, ſont devenus ſujets à bien des maladies; & les paſſions profitant de la foibleſſe, ont fait une eſpèce de brigandage du commerce même de la ſociété.

Ce commerce ſi doux, ſi agréable dans ſon principe, s'étant enſuite abatardi; Dieu donna une Loi écrite qui en régloit les devoirs, & le rapprochoit fort de l'intégrité de ſon origine. Il eſt vrai que ce peuple, à qui Dieu avoit donné cette Loi, étant extraordinairement groſſier, & tout matériel, tout étoit à la portée fort bornée de l'eſprit de ce peuple. Il n'y avoit que la Morale de JESUS-CHRIST qui dût ſpiritualiſer, & ſanctifier même le commerce de la vie civile, & le rendre parfait.

L'éloge le plus ordinaire que les Payens mêmes faiſoient des Chrétiens dans les premiers Siécles de l'Egliſe, c'étoit de leur bonne foi, de leur droiture, de leur probité, de leur équité à

toute

toute épreuve, de leur inépuiſable charité. Tout ce qui s'appelle avanie, duplicité, fraude, ſupercherie étoit inconnu aux Chrétiens. Le déſintéreſſement, & ſinguliérement la charité ſi libérale, ſi cordiale envers les étrangers, & leur amour ſincère, tendre, & effectif pour leurs freres, étoient un des traits des mieux marqués de leur caractère ; & quand on ne les connoiſſoit pas encore ſous le nom de Chrétiens, on les déſignoit en diſant : ces gens ſi modeſtes, ſi honnêtes, ſi charitables, ſi polis. Qui ſont ces perſonnes, demandoit Pacome encore idolâtre, & ſoldat dans l'armée de Licinius, quelle ſorte de gens ſont ces perſonnes, qui s'empreſſent tous à rendre ſervice aux étrangers, à les combler de biens, & à les obliger autant par leurs bienfaits, que par leurs maniéres polies, & gracieuſes ; quel eſt ce peuple fortuné, chez qui on ignore juſqu'au nom de quérelle, de diſcorde, de diſſention, & qui s'aiment tous comme freres.

Voilà quelle idée les ennemis mêmes du Chriſtianiſme, avoient de tous les Chrétiens ; & certainement la Morale de JESUS-CHRIST & l'eſprit de notre Réligion, ne font pas un autre portrait de tous les vrais Fidèles. Rien n'eſt mieux marqué dans l'Evangile que cette droiture, que cette bonne foi, que cette probité dans le commerce de la vie civile, JESUS-CHRIST veut que la ſimplicité des colombes ſoit le modèle de la naïveté, de la candeur, de la droiture de tous ſes diſciples : *Simplices ſicut columbæ*. Et il veut que la bonne foi caractériſe ſi bien tous les Fidèles, que pour ſe faire croire, ils n'ayent béſoin que de dire tout ſimplement : ouï, cela eſt ; non, cela n'eſt pas : *Sit autem ſermo veſter : eſt, eſt ; non, non.*

Matt. 10. *v.* 16.

Matt. 5. *v.* 37.

JESUS-

JESUS-CHRIST demande de tous ſes ſerviteurs une union ſi ſainte, une concorde, une paix, une amitié ſi parfaite, que rien ne ſoit capable de l'altérer; interêt propre, inclination contraire, naturel oppoſé : tout doit plier ; tout doit être ſacrifié au bien de la bonne intelligence, & de la paix. Abandonnez même votre manteau à celui qui veut vous plaider pour avoir votre robe. *Dimitte & pallium.* Vous prie-t-on d'avoir la charité de faire mille pas ? faites en deux mille de plus, pour lui rendre ſervice. *Et alia duo.* Enfin, donnez à celui qui vous demande ; & n'évitez point celui qui veut emprunter de vous: *Qui petit à te da ei; & volenti mutuari à te, ne avertaris.* Voilà les qualités, ou pour mieux dire, les vertus qui doivent regner ſelon la Morale de JESUS-CHRIST, dans le commerce de la vie civile. *Matt.* 5. *v.* 40. *v.* 41. *v.* 42.

Je vous dis, mes Freres, écrit ſaint Paul aux Galates, que ceux qui ont des inimitiés, des conteſtations, des jalouſies, des emportemens de colère, des quérelles, des diſſentions, ceux qui cabalent en fait de doctrine, &c. Je vous dis, comme je vous l'ai déja dit, qu'ils ne poſſéderont point le Royaume de Dieu. *Qui talia agunt, Regnum Dei non conſequentur.* Les péchés moins groſſiers, & qui font moins d'horreur, demandent par là même, plus d'attention, peut-être, que les autres. Point de ſalut pour l'impudique, ni pour l'empoiſonneur: on le conçoit ſans peine; mais une jalouſie ſécrette, une antipathie muette, une inimitié cachée, une diviſion fomentée; l'eſprit de parti, les cabales en fait de doctrine: *Æmulationes, rixæ, diſſentiones, ſectæ:* répondent-elles d'un jugement plus favorable ? Saint Paul, au moins y attache la même punition. *Gal.* 5. *v.* 21. *v.* 20.

Voilà la Morale de JESUS-CHRIST : eſt-ce la Morale qu'on ſuit aujourd'hui dans ce Siécle? Le commerce de la vie civile ne fut jamais plus poli ; on parleroit peut-être plus juſte, ſi l'on diſoit plus fardé. On y garde avec ſcrupule toutes les règles de la bienſéance. Jamais plus de démonſtrations d'amitié ; & jamais moins de témoignages. Jamais tant de civilités, ni tant de complimens ; & jamais moins de ſincérité. Nul Siécle plus habile dans l'art de louer, de flater, & de plaire, à la ſincérité près. Mais quel relief peuvent donner aujourd'hui des louanges que les plus ſots mêmes prodiguent ; l'encens ne fut jamais à un plus bas prix ; on ne le donna jamais avec moins de frais.

L'air aiſé & riant ; un eſprit vif & pliant ; une repartie prompte & obligeante ; une déférence peu dûë, & encore moins attenduë ; de belles maniéres ; une politeſſe ſans affectation ; une complaiſance artificieuſe : en un mot, une diſſimulation fine, mais déguiſée, & ſécrette, juſqu'à approcher de la naïveté ; tout cela fait, à proprement parler, le mérite le plus univerſellement réconnu de notre Siécle. Mais la ſincérité dans les ſentimens ; la droiture dans les projets ; la bonne foi dans le trafic ; la cordialité parmi les amis ; la probité chrétienne dans les différentes conditions de la vie : fruits étrangers, la plûpart inconnus ; on pourroit même dire : marchandiſe de contrebande aujourd'hui dans le Monde ; il n'y a guère que les ſimples qui ſoient les dupes de toutes ces expreſſions, de toutes ces démonſtrations d'amitié théatrales, de tous ces complimens ſi uſés.

La ſociété civile n'eſt guère plus aujourd'hui qu'un commerce de menſonges officieux, où l'on ſe fait une politeſſe de tromper, & un plaiſir d'être trompé. L'uſage a tellement apprivoiſé, accoûtumé les eſprits à ce jargon officieux, à ces diſſimulations uſuelles, qu'un langage vrai & ſincère eſt ſuranné, on peut même dire inconnu. On ne croit même plus mentir aujourd'hui dans le Monde, en parlant contre ſa penſée par politeſſe ; on prétend que le long uſage a changé dans les complimens, la ſignification la plus naturelle des termes, & que cet abus a preſcrit. On veut que toutes ces feintes démonſtrations d'amitié, tous ces termes ſi obligeans diſent tout le contraire de ce qu'ils ſignifient ; & qu'il en eſt de toutes ces aſſurances, de toutes ces proteſtations, ces offres réïterées d'amitié, & de ſervice, comme de la formule ordinaire qu'on met au bas d'une Lettre : de très-humble, & très-obéïſſant ſerviteur ; qu'on donne indifféremment à tout le Monde, & qui ne ſignifie rien.

Voilà toute la droiture, la ſincérité, la bonne foi qui regnent dans ce Siécle ; voilà à quel uſage ſert toute ſa politeſſe ; voilà l'eſprit & les Mœurs du tems. Mais toutes ces couleurs artificielles, & ces jours ſi rians, & ſi ſéreins ne durent que dans le calme ; le moindre brouïllard fane toutes ces fleurs ; & la moindre tempête cauſée par quelque paſſion, diſſipe tous ces parelies. Un vil interêt, un point d'honneur, une étincelle de jalouſie démaſque tous les Acteurs, & fait changer la ſcène. Cet ami empreſſé qui vous étouffoit hier de careſſes, ne vous connoît plus aujourd'hui, ſi un revers de fortune vous a fait changer de place ; ou ſi un vil interêt, un léger différent, une raillerie piquante,

un mot un peu trop plaisant, en brouïllant les Acteurs, a interrompu la Comédie. L'intervale même de l'amitié à la mésintelligence, & à l'inimitié n'est pas fort. Avec quel acharnement, quelle aigreur, quel ressentiment ces plus proches Parens, ces Amis du tems plaident-ils? Les Tribunaux ne retentissent que de plaintes amères contre l'ingratitude, la supercherie, la fourberie, la mauvaise foi; & tous les Tribunaux sont-ils eux-mêmes à l'abri de l'abus des procedures Judiciaires?

On n'a que trop vû dès le commencement de ce Siécle, combien l'amitié la mieux cimentée, la parenté proche, la plus juste réconnoissance étoient peu à l'épreuve de la passion d'interêt. Tout concurrent est ennemi. Un mérite reconnu supérieur aujourd'hui, ne fait pas seulement des envieux, mais des ennemis qui vous poursuivent à toute outrance. Et c'est ce qui a fait dire que le commerce aujourd'hui de la vie civile, étoit une espèce de piraterie sous de faux étendarts.

Et ce qui décrie encore plus les Mœurs de ce Siécle, c'est que ces Solitudes, ces lieux sacrés, que la Morale de JESUS-CHRIST a toûjours regardés comme des aziles, ne sont pas toûjours à l'abri de la contagion. Il suffit que l'esprit du Monde trouve place, pour ainsi dire, dans le cœur: la droiture, la simplicité, la bonne foi, la sincérité en sont bien-tôt bannies; les passions ne respectent ni la sainteté du lieu & de l'état, ni l'austérité de la profession. Le commerce de la vie n'est pas toûjours aussi poli dans le Cloître, que dans le Monde, parce qu'il y est moins dissimulé, moins masqué: mais quel malheur! si une sotte ambition, une idée frivole

vole de réputation, une ruſe plus fine de l'amour propre y venoient troubler la ſociété & la bonne intelligence ! Quel malheur, ſi ſous un air de modeſtie, & à la faveur de l'obſcurité de la pénitence, la froideur, le reſſentiment, l'indifférence, & l'eſprit de diviſion, & de parti y regnoient !

Rapprochons ici de ces tems de ferveur où la charité & la piété chrétiennes regnoient ſans fard, ſans alliage, ſans duplicité, & ſans art; rapprochons, dis-je, de ces heureux tems, les Mœurs de notre Siécle ſeulement dans le commerce de la vie civile : quelle énorme diſproportion, quelle différence frappante de conduite & de Mœurs ſous la même Morale ! quelle différence viſible de Chrétiens à Chrétiens !

Mais la Morale de JESUS-CHRIST ne regne-t-elle pas du moins dans toute ſa pureté, dans toute ſa vigueur, & avec empire, parmi cette troupe choiſie de gens, qui font profeſſion de piété, & de méner une vie plus exemplaire, plus conforme à la ſouveraine règle des Mœurs, plus réguliére. La véritable dévotion eſt de tous les tems; les plus nébuleux, & les moins tranquilles ne lui ont rien ôté de ſon premier état; elle a brillé au milieu des plus épaiſſes ténèbres de l'erreur; & le feu le plus ardent des plus horribles perſécutions, n'a ſervi qu'à la rendre plus fervente, & plus pure. Nul Siécle depuis la naiſſance de l'Egliſe, qui n'ait vû un grand nombre de ces fidèles ſerviteurs, dont la véritable piété, faiſoit l'éloge de la Réligion; & le nôtre pourra peut-être un jour fournir aux Siécles à ve-

venir, un grand nombre de ces grands modèles. Combien de ſaints & ſavans Prélats aujourd'hui dans l'Egliſe ; combien de ſaints & zélés Paſteurs qui édifient tout le troupeau, & par leur zèle pour la Foi, & par la régularité de leurs Mœurs, & par leur attachement inaltérable au Saint Siége; la France ſeule a dequoi édifier en ce point toute la poſtérité ; & je ne ſai ſi le Saint Siége même a jamais été rempli d'un plus ſaint Pontife.

Les Communautés Réligieuſes ſemblent enchérir encore aujourd'hui ſur le Clergé ; peu qui ne poſſédent de ces grands exemples de ferveur, de régularité, de ſainteté, de pénitence, qui ont fait l'admiration des premiers Siécles. Enfin, la plus pure dévotion n'eſt plus ſi rare parmi les gens du Monde; & malgré la corruption générale des Mœurs, combien de généreux & fidèles Iſraëlites au milieu même de Babilone? l'Egliſe verra fleurir dans tous les âges, dans toutes les conditions, & dans tous les états, la piété. Mais dans combien de gens cette piété ſe reſſent-elle aujourd'hui de la corruption de notre Siécle ?

L'abnégation, & la haine de ſoi-même; l'humilité de cœur, la douceur ſans hypocriſie, le renoncement à ſes propres interêts, & aux plus chers attachemens du Monde, font ſelon la Morale de l'Evangile, le caractère de la véritable piété. Quelle union, quelle charité plus vraye, plus compatiſſante, plus inaltérable que celle des premiers Fidèles. *Cor unum & anima una.* Les hommes avoient alors comme aujourd'hui des paſſions ; mais la dévotion commençoit toûjours par les vaincre. Ils avoient leurs ſentimens particuliers ; mais nul dévot qui en fût entêté ;

Act. 4. v. 32.

il

il pouvoit échaper un mot peu obligeant ; mais le reſſentiment étoit étouffé dès ſa naiſſance. On avoit ſoin de ſa propre réputation ; mais ceux qui faiſoient profeſſion de piété, ne penſoient jamais qu'on l'eût bleſſée ; & quelque réelle, quelque ſenſible que leur fût l'injure ; la dévotion la leur faiſoit d'abord oublier. Le Paralléle des dévots de ces premiers tems, avec la plûpart de ceux de nos jours, fait-il beaucoup d'honneur à tous les dévots de ce Siécle?

Si l'amour propre pouvoit être dévot, nul Siécle où il y eût plus de dévotion que dans le nôtre. L'abnégation & une ſainte haine de ſoi-même ſi récommandable dans l'Evangile, ſont-elles fort du goût de tous ceux qui ſe parent du titre, & de la réputation des dévots ? La prétenduë dévotion de ce tems eſt plus mitigée ; c'eſt, pour ainſi parler, l'amour propre qui en fait tous les frais ; à condition auſſi, que tous les fruits ſeront pour ſon compte. De-là cette délicateſſe, ce rafinement de ſenſualité & de molleſſe dans tant de gens qui font profeſſion, & qui affectent la réputation de dévots. Nulle véritable dévotion, ſans une profonde humilité, ſans une mortification continuelle ; ces deux indiſpenſables vertus ne caractériſent pas aujourd'hui certainement tous ceux qui n'ont qu'un extérieur, qu'un maſque de piété ; & l'on peut dire que ce maſque ne fut jamais ſi à la mode, ni ſi commun que dans ce Siécle ; ſur-tout dans tout ce qu'on appelle gens du parti. Toute l'abnégation de ſoi-même ne conſiſte tout au plus dans bien des gens, que dans un air modeſte & mortifié, & toute leur humilité, que dans un habit de ſerge, & d'une étoffe la plus commune ; & dans cet habillement même en apparence

ſi humble: quel rafinement de délicateſſe, & de propreté !

Mais ſi le renoncement à ſes propres commodités, eſt ſi inaliénable de la véritable dévotion ; le mépris des honneurs, un déſir ſincère des humiliations, l'inſenſibilité ſur le point d'honneur, une patience Chrétienne dans les injures ſont inſéparables de la véritable piété ; à ces traits, reconnoît-on le portrait de tous les dévots de ce Siécle ? Les gens du Monde les moins vertueux, ſont à la vérité, peu endurans ; ils prennent aiſément feu à la moindre parole déſobligeante ; mais après tout leur reſſentiment toûjours vif, n'eſt pas toûjours fort long ; & à quelques vindicatifs près ; peu qui au premier ſervice rendu, à la premiére honnêteté, au premier mot obligeant, n'oublient l'offenſe. Ceux qui ſe font honneur d'être dévots, ne ſont pas ſi oublieux ; peu de fautes contre leur réputation, qui ne ſoient irrémiſſibles : ſelon eux, la gloire de Dieu eſt inſéparable de la leur. La fauſſe piété eſt extrêmement vindicative ; elle regarde quiconque lui réfuſe de l'encens, comme un réprouvé.

Il y a une fauſſe piété, qu'on peut appeller perſonnelle, ou de la perſonne, & elle naît toûjours d'un orgueïl ſécret. Il y a une fauſſe piété de parti, à laquelle l'erreur donne la naiſſance, & elle doit à une ſotte vanité, à l'entêtement, & à la foibleſſe de génie, & ſa durée, & ſes progrès. L'une & l'autre ne ſont pas jeunes ; celle-là n'a jamais été fort univerſelle, & elle a toûjours eu honte de ſe montrer ; celle-ci plus ancienne, n'a peut-être jamais paru avec plus d'effronterie

fronterie que dans ces deux ou trois derniers Siécles ; elle masque aujourd'hui en quelque sorte à visage découvert.

Les gémissemens sur le déréglement des Mœurs, sur le prétendu rélâchement de la Discipline & de la Morale précèdent toûjours, & accompagnent l'enfantement des héréſies; & c'est toûjours cette fausse piété qui nourrit le parti. L'orguëil, & l'interêt rendent irrévertibles les Chefs; & une dévotion apparente, étudiée, artificielle rend opiniâtres jusqu'à la mort, les partisans, & sur-tout les femmes. Quand on a beaucoup de vanité, & peu d'esprit, on revient rarement de ses erreurs, en fait de Réligion, sur-tout quand l'attachement au parti donne une espèce de relief, & flate l'amour propre. Une Femme, un Artisan, un Bourgeois, qui à peine savent lire, sont si aises de se voir distingués de la multitude, & d'entendre dire aux Chefs de parti, à un Directeur, à un homme de marque, qu'ils sont le petit troupeau, à qui le Royaume des Cieux est promis. Quand on dit à une Grisette qu'en n'écoutant point l'Eglise, & en réfusant de se soumettre aux décisions du Saint Siége, aux plus sacrées Constitutions du Souverain Pontife, uni à tous les premiers Pasteurs, à cinq ou six près; & qu'en appellant de la sainte & sacrée Constitution *Unigenitus*, au futur Concile, elle soutient la Réligion : une Grisette peut-elle ne pas devenir fanatique ? Et voilà ce Fanatisme qui a toûjours grossi tous les partis des Novateurs dans tous les tems, & qui n'a jamais été plus insolent que dans ce Siécle.

Que ce soit une visible punition de Dieu que cet entêtement en fait d'erreur; que ce soit imbécillité d'esprit, l'effet ordinaire d'un orguëil

ſécret, & d'une vanité pitoyable; que ce ſoit tout cela qui nourriſſe la déſobéïſſance à l'Egliſe, & la rébellion de tous les Novateurs: En quel Siécle l'opiniâtreté en fait d'erreur, a-t-elle donné des ſcènes plus riſibles que dans le nôtre? Non-ſeulement on a vû dans les régîtres des appels le nom de quelques Femmelettes, du Bourgeois & de l'Artiſan en même rang que celui du Prélat, du Prêtre, du Moine, & du Docteur; & jouer ſur le théâtre, pour ainſi dire, le même perſonnage; mais on a vû le Moine & le Solitaire, ſous le prétexte de réforme, ſortir du Cloître, & s'habiller en Cavalier, & ſe réfugier par dévotion en Hollande. On a vû le Docteur, après s'être épuiſé à crier contre le rélâchement, à faire des réglemens contre les abus du tems, & à crier ſur-tout contre les ſpectacles & le théâtre, ſe traveſtir en femme, pour aſſiſter lui-même à la Comédie & à l'Opera, dans l'eſpérance de n'y être pas connu; ridiculiſant ainſi la Morale ſévère du parti, & ſe jouant de ſa prétenduë réforme. Tout Sectaire eſt maſqué; mais tôt ou tard tout ce qui n'eſt pas fondé ſur la pierre, qui eſt JESUS-CHRIST, ſe dément; tout eſprit de parti, quelque artificieux, quelque diſſimulé qu'il ſoit, ſe démaſque. Le fard ſert de vernis aux héréſies, il embellit, mais il ne dure pas; & quand il eſt tombé, la laideur n'en eſt que plus viſible, & paroît davantage.

Une modeſtie affectée, un air étudié, un ton pleureux, des lamentations perpétuelles ſur le prétendu rélâchement de la Diſcipline, & de la Morale, ont été de tout tems le fard le plus commun de tous les Novateurs, & le maſque le plus en uſage chez tous les hérétiques. Mais enfin, l'artifice aujourd'hui eſt trop uſé, pour

imposer aux gens de probité & de bon sens ; il n'y a que les simples qui en puissent être les dupes. Mais ce qui doit faire gémir tous les gens de bien, c'est que le nombre de ces dupes, ne fut peut-être jamais si grand que dans ce Siécle. Comme la dissimulation ne regna jamais tant dans le commerce de la vie civile que dans ces derniers tems ; l'hipocrisie ne fit aussi jamais tant de conquêtes & de proselytes ; c'est toûjours sous ce masque que l'héresie gagne du terrain.

A la vérité on n'auroit pour se préserver de la contagion, qu'à faire quelques sérieuses réflexions sur le Paralléle qu'on fait ici de la Morale de JESUS-CHRIST, & des Mœurs de ce Siécle : ces deux portraits mis sur le même plan à côté l'un de l'autre, font un contraste bien frappant, & bien capable de dessiller les yeux à quiconque ne veut pas être aveugle en fait de nouveauté, & de prétenduë réforme : la seule désobéïssance aux sacrées Constitutions, & Décisions de l'Eglise, démasque toutes les momeries en fait de Réligion.

Mais rien ne fait mieux voir l'iniquité du Siécle où nous vivons, que les pernicieuses maximes du Monde, les plus universellement autorisées ; maximes qui ont aujourd'hui force de loix, qui regnent absolument dans le commerce de la vie civile ; & dont on ne peut se dispenser, sans se décrier, & sans se perdre de réputation, sans se voir noté d'infamie ; quelque contraires que soient ces pernicieuses maximes à la Morale de JESUS-CHRIST. Le Paralléle qu'on va faire de cette Morale, & de ces indignes maxi-

mes, fera voir s'il y a beaucoup de véritables Chrétiens aujourd'hui dans le Chriſtianiſme, ſur-tout parmi les Gens de qualité, & les Officiers ; tout comme chez le Bourgeois, l'Artiſan, & le bas Peuple.

Perſonne n'ignore qu'une des maximes capitales de la Réligion, celle qui doit être comme le caractère de diſtinction de tous les Chrétiens; celle dont JESUS-CHRIST a fait un des premiers & des plus indiſpenſables préceptes : c'eſt l'amour ſincère des ennemis, le pardon vrai & effectif du tort qu'on nous a fait, & des affronts qu'on a reçûs ; & l'oubli même pour toûjours des injures reçûës.

Nous n'avons point de précepte plus poſitif, mieux marqué, ni plus ſolemnellement publié dans notre Réligion que ce pardon ſincère des injures.

La Loi ancienne, dit JESUS-CHRIST notre ſouverain Légiſlateur, ordonnoit d'aimer ceux qui nous faiſoient, qui nous vouloient du bien, ceux avec qui on avoit quelque liaiſon ; & elle ne défendoit pas de haïr ceux qui nous vouloient du mal, ceux de qui on avoit reçû quelque tort, quelque injure. Le reſſentiment d'une offenſe reçûë, la vangeance étoit permiſe, pourvû qu'on gardât la Loi du Talion, & que l'égalité ſe trouvât entre le châtiment & l'offenſe. *Oculum pro oculo, dentem pro dente.* Pour moi, dit le Sauveur, je vous fais un commandement tout nouveau : *Mandatum novum do vobis* : & ce commandement, c'eſt que vous aimiez même vos ennemis : *Ego autem dico vobis : diligite inimicos veſtros.* Ce n'eſt pas même aſſez de ne leur vouloir point du mal, il faut encore leur vouloir du bien, & leur en faire! *Benefacite his qui oderunt vos.*

Exod. 21. ℣. 24.

Joan. 13. ℣. 34.

Matt. 5. ℣. 44.

Dans le Chriſtianiſme, la malice, l'injuſtice d'un ennemi, ſa mauvaiſe volonté envers nous, le tort inſigné qu'il nous a fait, un affront, une injure reçûë doivent être ſelon l'eſprit de notre Réligion, des motifs d'aimer ceux qui nous haïſſent, & de faire du bien à ceux qui nous veulent du mal. Car pour aimer ceux qui vous aiment, ajoûte le Sauveur, quelle récompenſe méritez-vous? les Publicains ne le font-ils pas? *Si enim diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habebitis?* Matt. 5. v. 46.

Et parce qu'on auroit pû s'imaginer que pourvû qu'on ne ſe vangeât point, on auroit ſatisfait au précepte, quelque aigreur qu'il reſtât dans l'eſprit, & dans le cœur : JESUS-CHRIST déclare expreſſément combien cet amour des ennemis, doit être réel & affectueux; & combien ce pardon, & cet oubli des injures reçûës, doivent être vrais & ſincères : ſi quelqu'un de vous, dit-il, ne pardonne à ſon frere du fond du cœur, il ne doit point attendre de pardon & de miſéricorde de mon Pere Céleſte: *Sic & Pater meus cœleſtis faciet vobis, ſi non remiſeritis unuſquiſque fratri ſuo de cordibus veſtris.* Matt. 18. v. 35.

Comme ce précepte eſt une Loi irréfragable dans le Chriſtianiſme, & qui doit caractériſer tous les Chrétiens: il n'eſt point de maxime de la Morale Chrétienne, que le Fils de Dieu ait tant à cœur; nulle qu'il ait eu ſoin d'inculquer davantage à tous les Fidèles : & comme rien n'a plus d'empire ſur nous que notre propre interêt; le Sauveur a bien voulu ſe ſervir même de ce puiſſant motif, pour nous rendre plus doux, & plus aiſé cet indiſpenſable précepte. Si vous remettez aux hommes leurs offenſes, dit-il, votre Pere Céleſte vous remettra auſſi vos péchés:

Di-

Matt. 6. ℣. 14. ℣. 15. *Dimittet & vobis Pater veſter cœleſtis delicta veſtra.* Que ſi vous ne remettez point aux hommes leurs offenſes, votre Pere Céleſte ne vous remettra point non plus vos péchés : *Si autem non dimiſeritis hominibus, nec Pater veſter dimittet vobis peccata veſtra.*

Le Sauveur pouvoit-il nous donner une preuve plus claire, & plus convaincante de l'excellence, & de l'indiſpenſable néceſſité de garder ce commandement ; pouvoit-il nous donner, nous propoſer un motif plus engageant, plus intéreſſant pour l'obſervation de ce grand précepte. Déni de pardon à quiconque réfuſe de pardonner ; jugement dans la derniére rigueur, & ſans miſéricorde, pour quiconque n'en aura point eu pour ſes freres ; réprobation certaine, de quiconque ſe vange de ſon ennemi. Trouvez dans l'Evangile une maxime de la Morale de JESUS-CHRIST mieux marquée ; trouvez une vérité plus inconteſtable ; trouvez-y un précepte plus univerſel, & d'une obligation plus abſoluë, & plus indiſpenſable ; trouvez-y un commandement plus poſitif, & plus formel.

Luc. 6. ℣. 37. *Dimitte & dimittemini* : Pardonnez, & on vous pardonnera. Admirons ici la bonté de Dieu, qui a attaché un interêt auſſi conſidérable que ſa grace, au pardon des injures. Peut-être votre vie n'a pas été réguliére, les jugemens de Dieu vous effrayent & avec raiſon ; vous ne ſavez ſi vous êtes en grace, ni par où il y faut rentrer : voilà une voye ſûre & infaillible, auſſi immanquable que la parole de l'Evangile : Pardonnez, & tenez pour aſſuré que Dieu vous pardonne : que l'énormité de vos péchés ne vous étonne point ; ſi vous pardonnez à votre ennemi, & que vous deteſtiez vos crimes, le pardon vous eſt ac-

acquis. Voilà la règle des bontés de Dieu ſur nous : *Dimitte & dimittemini.* Bien plus : eût-on fait la pénitence la plus auſtère ; eût-on diſtribué tous ſes biens pour la ſubſiſtance des pauvres ; eût-on une conduite édifiante, & des Mœurs pures ; ſi on conſerve du reſſentiment dans le cœur, on n'a rien fait, tout cela ne ſert de rien ; & Dieu eſt encore plus irrité de la dureté qu'on a pour le prochain, que de tous nos crimes paſſés : *Omne debitum dimiſi tibi : nonne ergo oportuit & te miſereri conſervi tui.* Matt. 18. ℣. 32. 33.

Enfin, pour nous convaincre de l'indiſpenſable obligation que tout Chrétien a de garder cette Loi ; & pour que nul ne pût prétexter une ignorance de ce commandement, & de la juſte punition de tous ceux qui le violent : JESUS-CHRIST a voulu inſérer dans la prière qu'il nous a enſeignée lui-même, cette clauſe, qui en nous rappellant dans l'eſprit ce grand précepte que nous avons appris dès la premiére jeuneſſe ; nous fait demander à Dieu, de nous traiter comme nous traitons les autres ; & de ne nous pardonner nos offenſes, que comme nous pardonnons celles qu'on nous a faites. *Dimitte nobis debita noſtra, ſicut & nos dimittimus debitoribus noſtris.* Ibid. ℣. 12. Pardonnez-nous comme nous pardonnons. C'eſt à-dire, ne nous pardonnez pas nos péchés, ſi nous ne pardonnons pas le tort, & les injures qu'on nous a faites. Traitez-nous, comme nous traitons nos freres ; n'ayez point de miſéricorde pour nous, ſi nous n'avons point d'indulgence pour eux ; ouï mon Dieu, haïſſez-nous, abandonnez-nous, réjouïſſez-vous de notre mal, travaillez à renverſer notre maiſon, oppoſez-vous à nos deſſeins, traverſez-nous en tout, faites échouer nos entrepriſes, ſi nous nous comportons

portons de la ſorte envers ceux avec qui nous vivons : *Sicut & nos.*

Voilà ſur les inimitiés, ſur les injures qu'on nous fait, ſur la vengeance, la doctrine de JESUS-CHRIST, & la Morale de l'Evangile ; faiſons à préſent le Paralléle de cette Morale, avec les Mœurs, & les maximes qui regnent dans ce Siécle ; il ſera aiſé de juger, ſi la plûpart de ceux qui vivent dans ce Siécle, ſont véritablement Chrétiens.

La maxime aujourd'hui la plus univerſellement établie, & la plus ſuivie dans le Monde, c'eſt ſur le point d'honneur. On s'eſt fait certaines règles, & certaines maximes, d'où les hommes croyent que leur honneur dépend. L'Evangile de JESUS-CHRIST certainement n'a pas été conſulté, & n'a eu nulle part à ce ſyſtême; ſelon lequel un homme de qualité, un Officier des Armées du Roi, un honnête homme ſe croit perdu de réputation, & ne peut plus paroître avec honneur dans le Monde, ſi ayant reçû quelque affront, quelque injure, il ne s'en fait pas lui-même raiſon.

On élève aujourd'hui la jeuneſſe dans le Monde à des ſentimens bien contraires à ceux de JESUS-CHRIST ſur cet article. La Nobleſſe ſe fait du point d'honneur comme un Evangile à part; & on peut dire que la vangeance eſt l'article favori de la Morale de ce nouvel Evangile. Si tous ne tirent pas raiſon d'un affront l'épée à la main ; par combien d'artifices malins, & de ſouterrains ſe vange-t-on d'une injure reçûe ? Nul précepte plus formel dans le Chriſtianiſme, que

celui

celui du pardon des injures; & nul qu'on viole avec plus de licence, plus volontairement, & avec moins de regret. Loin de rougir d'une faute ſi griéve, & qui porte avec elle une ménace viſible de réprobation, on s'en fait honneur, on s'en vante comme d'une action héroïque, & l'on eſt applaudi.

Eût-on jamais penſé que parmi les Chrétiens la déſobéïſſance formelle à un commandement ſi exprès, ſi poſitif de JESUS-CHRIST, dût être un titre d'honneur, & de bravoure? & qu'au contraire la ſoumiſſion à la Loi Divine pût être, pour ainſi parler, une note d'infamie à un Chrétien? c'eſt cependant ce que nous fait voir tous les jours l'impie Morale du Siécle.

Nulle maxime plus contraire à la Loi de Dieu, à l'eſprit de la Réligion, à la Morale de l'Evangile: tout le Monde en convient. Nulle cependant qui regne aujourd'hui avec plus de liberté, avec plus d'honneur, avec plus d'empire. Quelque réprouvée que ſoit la vangeance, l'eſprit du Monde la canoniſe; c'eſt un crime à la mode, ſur-tout parmi les gens de qualité.

Un Gentilhomme, un Officier des Armées du Roi, un ſoldat, un homme d'épée a reçû un affront: l'Evangile de JESUS-CHRIST, la Réligion, tout le Chriſtianiſme a beau crier au pardon; l'eſprit du Monde, les maximes du Monde ſont les ſeules voix qu'on écoute; il en faut tirer raiſon l'épée à la main, ou il faut ſe défaire de ſon emploi, & ſe bannir de la ſociété civile.

JESUS-CHRIST veut & ordonne, ſous peine du dernier malheur, ſous peine de n'obtenir jamais le pardon de ſes péchés, ſous peine de la damnation éternelle, d'aimer nos ennemis, &

de leur pardonner les injures qu'on en a reçûës; le Monde demande le contraire, & il déclare qu'il disgracie quiconque obéït en ce point à JESUS-CHRIST : quel des deux Maîtres est obéï ? Quelle des deux Morales est suivie ? O Siécle ! que doit-on penser de ton injustice, de ton impiété, & de ton peu de Réligion ! Il semble, ô mon Dieu, que ce soit assez que votre Loi défende une chose pour la rendre légitime au jugement du Monde : je dis de ce Monde que vous avez toûjours regardé comme votre ennemi; de ce Monde réprouvé, pour lequel il ne peut y avoir de salut ; de ce Monde qui n'est à proprement parler, qu'un fantôme, qui ne subsiste que dans les idées bizarres d'un certain nombre de gens licencieux, dont la plûpart ont peu de Réligion ; c'est ce fantôme dont on s'est fait un maître absolu, dont les imaginaires loix, condamnent & proscrivent toute la Morale Chrétienne.

La tyrannie de ce Maître fantastique va si loin, sur le point de Morale dont il s'agit, que souvent, pour une raillerie, une plaisanterie sans fiel, pour un mot indiscret échapé sans dessein, pour une contestation sur un rien, mais trop vive à table, au jeu, dans la conversation, à la promenade; la loi, la maxime, le bel usage du Monde exige que le mot indiscret, que le terme inconsidéré soient punis ; que l'allusion offensante soit vangée, que le différent soit terminé l'épée à la main; & que par le point d'honneur, il en coute la vie sur le champ, à celui des deux amis qui a été le moins adroit ; & la tête sur un échafaut au meurtrier qui n'a pas été assez habile pour se dérober à la juste sévérité des Loix ; ou du moins l'infamante proscription le reste de

ses

ſes jours, & le banniſſement dans une terre étrangère. Et voilà l'eſprit, les maximes, & les uſages de ce Monde aujourd'hui ſi civiliſé, ſi poli; voilà les Mœurs du Siécle où nous vivons: faites le Paralléle de ces uſages, & de ces Mœurs avec la Morale de l'Evangile.

S'il y a quelque choſe qui doive fraper tout homme qui a tant ſoit peu de bon ſens, & de Réligion, n'eſt-ce pas cette révolte ſi manifeſte, & ſi publique contre la Loi du Seigneur; cette contradiction ſi viſible de Mœurs & de Morale; ce mépris formel & volontaire du commandement favori de JESUS-CHRIST. On en convient, on gémit même ſur un déréglement ſi criminel, & ſi public; nul dans le Monde qui ne condamne une maxime, une coûtume ſi pernicieuſe, ſi réprouvée; la Puiſſance divine & l'humaine ont concouru à arrêter, à réprimer la fureur des duels qui a fait périr la fleur de la Nobleſſe en France. Les Edits des Princes, les Anathêmes des Souverains Pontifes, & de toute l'Egliſe; les Arrêts foudroyans de JESUS-CHRIST même contre ces impies prévaricateurs de ſa Loi; ſa propre condamnation à laquelle on conſent, qu'on demande même tous les jours dans l'Oraiſon Dominicale: tout cela n'a pas pû mettre un frein à cette brutale paſſion; l'uſage, l'abus, dit-on, a preſcrit: comme ſi la prévarication pouvoit jamais preſcrire contre les Loix ſacrées & divines.

Mais enfin, rien ne doit être plus cher, & plus précieux à un honnête-homme, dit-on, que ſon honneur, & ſa réputation: *Curam habe de bono nomine*, dit le Sage; ayez ſoin d'aquérir, & de *Eccl. 41. v. 15.*

con-

conſerver une bonne réputation ; car c'eſt un bien plus eſtimable & plus permanent, ajoûte-t-il, que les plus grands tréſors de la terre : *Hoc enim magis permanebit tibi, quam mille theſauri pretioſi, & magni.* Or c'eſt de mon honneur d'avoir raiſon d'un mot offenſant qu'on m'a dit, d'un affront qu'on m'a fait, d'une injure que j'ai reçûë : & voilà le pitoyable jargon des gens du Monde.

Ibid.

C'eſt de mon honneur : & depuis quand y a-t-il de l'honneur, de la gloire, & de la vertu à déſobéïr effrontement à Dieu ? Depuis quand la vangeance ſi expreſſément, ſi hautement condamnée dans le Chriſtianiſme, fait-elle honneur, & eſt-elle un titre de gloire & de mérite à un Chrétien ? Depuis quand l'honneur dans notre Réligion, ſe trouve-t-il dans le crime ?

Mais ce n'eſt pas un crime aujourd'hui dans le Monde, de ſe vanger : & qui eſt auteur de ce nouvel Evangile ? Il plaît au Monde, à ce Monde que JESUS-CHRIST a réprouvé, à ce Monde pour lequel JESUS-CHRIST n'a pas daigné prier ; il plaît à cette chimère de République mondaine de faire une Loi, toute contraire à la Loi de Dieu ; & les Chrétiens préfèrent inſolemment cette nouvelle Loi, à la Loi divine ? Tout bon ſens ſe révolte contre une conduite ſi déraiſonnable, ſi impie. Et voilà cependant ce que notre Siécle canoniſe : voilà ſa Morale que tout le Monde ſuit.

C'eſt ſur le point d'honneur que toute cette Morale porte. Il eſt de votre honneur, dites-vous de tirer raiſon de cette offenſe ; mais n'eſt-ce pas de votre honneur d'avoir de la Réligion & de la probité ? N'eſt-ce pas de votre honneur de garder les Loix divines & humaines ? N'eſt-

ce

ce pas de votre honneur de n'être pas damné ? Mon Dieu, que l'on raisonne mal, quand c'est la passion, ou l'esprit du Monde qui raisonne !

C'est l'honneur qui vous fait tirer raison l'épée à la main de cette offense vraye, ou imaginaire ; mais enfin ce vain honneur dont on fait tant de bruit, & qu'on fait tant valoir, le conserve-t-on avec un si grand soin dans toutes les autres occasions ? Ces personnes si délicates sur le vain point d'honneur, sont-elles d'une réputation si brillante ? Cet honneur exigeroit de vous de la probité, de la fidélité, de la douceur, de la modération, de l'affabilité dans le commerce de la vie civile ; il exigeroit une conduite sage, réglée, des Mœurs pures, une vie Chrétienne, & exemplaire ; il exigeroit une horreur de tout excès, de toutes débauches, de tout ce qui ne sert qu'à vous noircir, & à vous décrier ; c'est en tout cela où il faudroit avoir soin de son honneur, & c'est-là où on l'oublie. Au contraire, que dans une occasion de pardonner, ce fantôme de l'honneur se présente : c'est un monstre insurmontable, & c'est ici que Dieu ordonne expressément de le sacrifier : alors on reprend cet honneur flétri dans le Monde, cet honneur perdu, anéanti, on le reprend pour autoriser une vangeance : ô bizarrerie du Siécle ! s'écrie un grand serviteur de Dieu, élever la jeunesse dans cette délicatesse du point d'honneur sur les injures ; & souffrir qu'elle renonce à l'honneur par une conduite criminelle, & une vie corrompuë. Exalter la prétenduë bravoure d'un jeune étourdi, qui pour un mot offensant a tué sur la place son ami, son parent, sur ce détestable principe qu'un homme de qualité, qu'un Officier doit tirer raison l'épée à la main d'une offense. Et voilà la Morale uni-

verſellement reçûë aujourd'hui dans le Monde: faites le Paralléle de ces maximes d'où les hommes croyent que leur honneur dépend, avec les maximes de l'Evangile, qui ſeules font honneur, & ſont la ſource du vrai mérite, & de la véritable gloire.

Mais ſi je ne me vange, ſi je ne me fais pas moi-même raiſon d'un affront qu'on m'a fait, d'un mot offenſant qu'on m'a dit, d'une inſulte préméditée qu'on m'a faite, je ſuis décrié dans mon Corps, je ne puis plus paroître avec honneur, on ne me regardera plus qu'avec mépris; on attribuera ma patience à ſouffrir en Chrétien cet affront, à la crainte, à ma lâcheté, & non pas à la Réligion; & mon honneur y eſt intereſſé, & celui de ma famille: voilà les ſentimens, voilà le pitoyable jargon, voilà les indignes maximes du Monde le plus mondain, voilà les leçons qu'on fait aux jeunes gens dès l'enfance. Fut-il jamais une maxime plus contraire, je ne dis pas ſeulement au Chriſtianiſme, rien de plus évident, mais à la droite raiſon, au bon ſens, à la véritable ſageſſe, même ſelon le Monde.

On attribuera à la crainte, à la lâcheté, quoi: une vertu, qui n'eſt propre que des Héros, & qui fait en partie le caractère de l'Héroïſme, rien en effet ne montre plus de grandeur d'ame au-deſſus de la vertu ordinaire de l'homme, une élevation de courage, inconnuë aux ames baſſes, & roturiéres, que de ſe mettre au-deſſus d'un emportement, d'une brutalité, d'une inſulte inſolente faite par un mal-honnête homme, qui eſt aſſez puni chez tous les honnêtes gens, par

ſa brutalité même. La vangeance, & une vangeance prompte, féroce, aigre, inconſidérée & pleine de fiel, eſt la paſſion dominante généralement du plus bas peuple; un eſprit borné, un cœur lâche ne ſait pas pardonner; c'eſt une marque même de foibleſſe de ne ſavoir pas diſſimuler, ni taire une injure. Ainſi les harangères, & toutes les femmes ruſtiques ſont fortes en gueule; ainſi les quérelles tumultueuſes, & la vangeance précipitée ſont communes, & ordinaires aux crocheteurs. Un homme qui a du cœur, un vrai Gentilhomme, au défaut même de vertu Chrétienne, peut trouver dans ſon propre fond je ne ſai quelle magnanimité, quelle grandeur d'ame & de courage qui le rend moins ſenſible à l'inſulte & aux emportemens d'un ſot. A la vérité ſa diſſimulation, & l'inſenſibilité, le froid qu'il fait paroître ne lui tiennent pas toûjours lieu de mérite devant Dieu; la ſeule raiſon humaine, l'orguëil même ſécret peuvent être le principe de cette modération Stoïque, elle ne laiſſe pas de lui faire honneur devant les hommes, bien loin de le rendre mépriſable; c'eſt ainſi que tout ce qu'il y a de gens de probité, d'honnêtes gens en penſent; peu importe qu'une poignée de petits génies, & de gens de mauvaiſes Mœurs en penſent autrement.

Cependant on ne peut pas diſconvenir, que de ne pas tirer raiſon d'un affront, ce ne ſoit aujourd'hui dans l'eſprit du ſoldat, & de la plûpart des Officiers, un deshonneur, & une note de poltronnerie; mais indépendamment même du Chriſtianiſme, fut-il jamais une idée moins vraye, un jugement plus faux? Et quoi, ce qui eſt naturel aux plus vils animaux, ce qui diſtingue le plus les bêtes les plus féroces, fera au-

jourd'hui le plus d'honneur au ſoldat & à l'Officier, ſera un titre de nobleſſe à bien des gens, & fera le mérite d'un homme raiſonnable !

Oſeroit-on s'imaginer que les plus ſages, & les plus guerriers de nos Rois ; que le plus grand & le plus magnanime de tous les Monarques qui ayent jamais regné en France ayent voulu proſcrire comme un crime une preuve de généroſité, en proſcrivant les duels ; & noter d'infamie des gens de qualité, des Officiers, des ſoldats, pour avoir donné une preuve éclatante de bravoure. On fait les Edits foudroyans que Louïs le Grand ce Prince le plus ſage, le plus modéré & le plus indulgent qui fut jamais ; ce Prince qui ſe connoiſſoit ſi bien en gens braves, & en généreux ſoldats, qui les eſtimoit avec tant de diſtinction, & qui les récompenſoit avec une libéralité vrayement Royale : on fait, dis-je, les Edits foudroyans que ce grand Prince a fait irrémiſſiblement contre la brutalité de ces combats particuliers, juſqu'à s'obliger avec ſerment de ne faire grace à perſonne. Si l'honneur étoit attaché à cette voye violente de vanger une injure, loin de rendre infame, & de punir de mort le victorieux, il faudroit combler de gloire ce vaillant champion, le couronner de laurier, & réconnoître ſa bravoure par une récompenſe Royale ; mais & les Princes & toute l'Egliſe en jugent bien autrement. Le victorieux eſt proſcrit pour le reſte de ſes jours ; & le mort eſt traîné ſur la claye, & comme excommunié, eſt ignominieuſement privé de ſépulture. Et voilà les marques de ce fantôme d'honneur ; voilà la récompenſe qu'on donne à cette prétenduë marque de généroſité ; voilà tout le mérite de cette abominable maxime, qui fait encore loi dans ce Siécle.

Cer-

Certainement l'idée de la bravoure, de cette grandeur de courage, l'idée de la générosité ne fut jamais plus mal placée que dans cette brutale impétuosité de vangeance. Rien qui approche de plus près de la fureur des animaux, comme on a déja dit, que cette voye abregée, & précipitée de tirer raison l'épée à la main d'une offense. Combien de gens ont été mordus, ou même dévorés, pour avoir insulté une bête féroce. Ce n'est point dans ces coups de mains que consiste la grandeur de courage; c'est dans une bataille, dans la mêlée, dans un assaut où l'on fait paroître si l'on a du cœur. On a de tout tems remarqué, que ces breteurs, ces dueliste de profession, sont toûjours les plus poltrons à l'Armée. On les voit pâlir au premier feu, animer de loin ceux qui montent à l'assaut, se tapir derriére un buisson, & gagner un bois durant la mêlée. C'est au service du Prince, & de l'Etat, c'est à l'Armée qu'on doit faire preuve de courage; & non pas dans ces quérelles particuliéres, que les Loix divines & humaines défendent sous de si griéves peines, & où l'on confond si mal-à-propos le brave avec l'emporté, & l'étourdi. Cependant c'est cette fausse idée de générosité, ce ridicule point d'honneur, cette vangeance précipitée, & furieuse, qui font la maxime mondaine la plus universellement applaudie, dans notre Siécle. Ajustez cette damnable maxime, avec la pure & sainte Morale de JESUS-CHRIST; & avouez que le pur & parfait Christianisme regne peu aujourd'hui dans le commerce de la vie civile.

Mais que pensera-t-on de moi dans le Mon-

de, que dira-t-on ſi je diſſimule ce mot déſobligeant, ſi je ne tire pas raiſon de cet affront, ſi je pardonne cette injure ? Deux ſortes de gens pourront en parler, les gens de bien, toûjours gens d'honneur ; & les gens qui paſſent pour avoir peu de réligion, gens ordinairement trop décriés par leurs mauvaiſes mœurs, pour qu'on faſſe grand cas de leurs ſuffrages. Ceux-là diront que vous avez agi en Chrétien, & en galant homme, qui ſupérieur à un reſſentiment commun aux animaux, & aux petites gens, a aſſez de grandeur d'ame & de vertu pour pardonner la brutalité, & les emportemens d'un malhonnête-homme. Ceux-ci blâmeront votre ſageſſe & votre modération, dont ils ſont dépourvûs ; ils vous accuſeront de lâcheté, jargon ordinaire des ames baſſes ; & s'ils vous mépriſent du moins en apparence, c'eſt par le chagrin qu'ils ont de vous voir plus eſtimable, plus chrétien qu'eux. Ce n'eſt guère que dans le feu, & parmi les brouillards que les paſſions excitent, qu'on blâme la vertu ; dès que l'eſprit eſt ſérein, que le feu des paſſions eſt éteint, & que la raiſon eſt plus libre ; nul de ces cenſeurs libertins, qui dans le fond de l'ame, ne rende juſtice au mérite, & n'avouë tacitement que vous étes ſage, & qu'ils ſont ſots.

Mais une injure ſoufferte, dit-on, attire une autre injure ; on ſe trompe ; une injure pardonnée étouffe les inimitiés. *Carbones ignis congeres* Rom. 12. ℣. 20. *ſuper caput ejus.* Vous entaſſez par-là, des charbons ardens ſur la tête de celui qui vous a offenſé. Entaſſer des charbons ardens ſur la tête de ſon ennemi, ſelon S. Jerôme, & S. Auguſtin, c'eſt le faire taire, c'eſt amollir à force de bienfaits la dureté de ſon cœur, c'eſt lui cauſer une vive dou-

douleur d'avoir outragé une perſonne qui mérite toute ſon eſtime, c'eſt le forcer en quelque maniére à l'aimer malgré lui. Une injure vangée éterniſe les quérelles; c'eſt un héritage qui paſſe de pere en fils; c'eſt un feu qui ne s'éteint jamais.

Mais il y a de la lâcheté à pardonner, & du courage à ſe vanger. Ainſi parle-t-on aujourd'hui dans les ruelles; mais la difficulté qu'on ſent à pardonner, & le penchant qui nous porte avec tant de facilité à la vangeance, pour laquelle il ne faut qu'une impétuoſité naturelle commune aux bêtes, font bien voir le contraire. Ce ſont là des idées fauſſes, des craintes chimériques: tout ce qui a raiſonné, je ne dis pas en chrétien, mais en homme, eſt d'un avis différent. On pourroit citer non pas à des chrétiens, mais à des gens qui ſe piquent d'être Philoſophes, un Caton, un Socrate, un Phocion, un Seneque, un Epictete, & tant d'autres ſages du Monde, qui par la ſeule lumiére de la raiſon humaine, & du bon ſens, ont pardonné à leurs ennemis. Mais puiſque c'eſt pour les ſeuls Chrétiens qu'on écrit, jettons les yeux ſur des exemples moins profanes.

Qu'a-t-on penſé des réconciliations qu'on a vûës dans le Monde, dit un des plus habiles Orateurs Chrétiens, qu'en a-t-on dit? Quand elles ont été l'effet d'une injuſtice, d'un complot criminel, comme celle d'Herode, & de Pilate, on en a mal parlé; on a tourné en ridicule la vanité, l'avarice, la crainte ſervile, la baſſeſſe de ces ennemis jurés, qui ont ſacrifié tous leurs reſſentimens, & leur honneur même à des interêts temporels. Mais quand par un eſprit purement chrétien, & ſans avoir aucune prétention humaine, on a vû des perſonnes remettre des injures qu'on leur avoit faites: alors n'a-t-on pas regardé cet-

te action comme un exemple de générosité chrétienne ? On en a été édifié ; on n'a point traité de lâches, d'esprits bas & foibles ceux qui l'ont pratiquée ; on a été surpris de cette grandeur d'ame, de cette force héroïque ; on s'est voulu du mal de n'avoir pas autant de courage ; on a eu honte de sa foiblesse. Tels furent les sentimens de Saül, lorsqu'il connut ce que David qu'il persécutoit, venoit de faire pour lui : *Levavit vocem suam, & flevit, dixitque ad David : justior tu es, quàm ego.* Saül jetta un grand soupir, & versa des larmes, & il ajoûta : vous étes plus juste que moi. Vous ne m'avez fait que du bien, & je ne vous ai rendu que du mal ; vous venez de m'en donner une grande preuve. Le Seigneur m'avoit livré aujourd'hui entre vos mains ; il ne tenoit qu'à vous de vous vanger, en me donnant la mort, & vous m'avez conservé la vie.

1. Reg. 24. v. 17. & 18.

Désabusons-nous ; ces usages pernicieux du Siécle corrompu, ces maximes scandaleuses, & infamantes, ont été flétries par trop d'anathêmes, pour avoir jamais force de loi, elles ont fait verser trop de sang, & elles font verser encore aujourd'hui trop de larmes pour n'être pas en exécration. Combien de maisons illustres dans le Royaume, si distinguées par leur ancienneté, si récommandables par les signalés services rendus à l'Etat, si respectables par leurs emplois, par de grandes dignités, par les premiéres places, ont été éteintes par ces combats singuliers, pour des quérelles particuliéres ? La fureur des duels, comme on a déja dit, a fait périr la fleur de la noblesse ; que de familles pleurent encore leur héritier, en pleurant leur fils unique, que ce malheureux point d'honneur, suivi d'une van-

geance

geance précipitée, pour un mot inconsidéré, pour une raillerie trop hardie, pour une légère incongruité, leur a enlevé à la fleur de son âge par une mort violente, suivie ordinairement de la réprobation éternelle, le comble de tous les malheurs.

Mais qu'est-il nécessaire de tant de raisonnemens, qui sont autant de démonstrations évidentes. La Réligion, les Oracles de JESUS-CHRIST, la seule Morale de l'Evangile ne devroient-ils pas suffire à tout homme Chrétien, pour avoir en horreur une maxime mondaine si abominable ; & pour abolir un usage foudroyé tant de fois par les Edits des Princes, & par les anathêmes des Souverains Pontifes ; un usage condamné par ceux mêmes qui le suivent ; un usage qui rend si odieuse la mémoire de tous ceux qui en ont été les victimes ; & qui a rendu leur sort éternel si malheureux ? Estimez après cela, respectez, suivez les malheureuses maximes du Siécle, ajustez-les à la Loi, & aux maximes de JESUS-CHRIST ?

Mais ce seroit bien l'abomination de désolation dans le lieu Saint, si l'esprit d'aigreur, si la froideur, si l'inimitié trouvoient place dans ces aziles sacrés de la Morale de JESUS-CHRIST, dans ces réligieuses Sociétés, établies, fondées sur les plus saintes, & les plus parfaites maximes de l'Evangile. L'esprit, le désir de vangeance pourroient-ils pénétrer jusques dans ce sanctuaire, & franchir toutes les barriéres des conseils Evangéliques, & tant de ramparts qui mettent la charité fraternelle à couvert de tous les traits.

N'est-

N'eſt-ce pas de cette nation ſainte, de ce peu-
Act. 4. v. 32. ple choiſi qu'on a toûjours dit, *Cor unum, & anima una.* Tout ce qu'il y a de Fidèles ne ſont qu'un cœur, & qu'une ame. Raſſemblez de toutes parts par le même eſprit, réünis par les mêmes liens, réglez par le même inſtitut, conduits dans la même route & par le même guide : on ignore juſqu'à l'ombre la plus légère de diſcorde & de diſſention. Auſſi ſaint Baſile faiſant réflexion ſur cette union ſi étroite des perſonnes conſacrées à Dieu ; que peut-on, dit-il, ſe figurer de plus doux, de plus heureux, & de plus admirable, que de voir des hommes de diverſes nations, être tellement unis par une exacte reſſemblance de Mœurs, & de Diſcipline, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un eſprit, qu'un cœur ſeul en pluſieurs corps, & que pareillement pluſieurs corps ſoient les inſtrumens d'une ſeule ame.

Comme la douceur & l'humilité ſont comme la baſe de toutes les vertus réligieuſes, & que la mortification en eſt comme le ſel ; on ne doit pas être ſurpris ſi l'union, ſi la bonne intelligence, ſi la plus parfaite charité banniſſent de ces ſaintes Communautés tout différent, tout reſſentiment, toute gronderie : c'eſt là que regne la concorde, & l'union des cœurs, là regne dans toute ſa perfection, cette charité fraternelle, cet amour mutuel que JESUS-CHRIST veut être le caractère de diſtinction de tous ſes diſciples : *In*
Joan. 13. v. 35. *hoc cognoſcent omnes quia diſcipuli mei eſtis, ſi dilectionem habueritis ad invicem.*

L'Eſprit-Saint, qui a formé toutes les Sociétés Réligieuſes, ne leur a donné à chacune qu'un même cœur, & qu'un même eſprit, comme aux premiers Fidèles, chez qui on ne ſavoit ce que c'étoit que diſcorde, qu'eſprit de parti, que hai-

ne,

ne, que reſſentiment, que vangeance; rien n'imite plus la façon de vivre des Anges, dit ſaint Baſile, que les Réligieuſes Communautés. L'union, & la parfaite charité fraternelle eſt le cri public qui ſe fait dans les Bulles de l'érection de toutes les familles Réligieuſes; que ſeroient-elles ſans cette harmonie parfaite de tous les cœurs, & de toutes les volontés?

Voilà quelles ont été toutes ces ſaintes Sociétés dès leur naiſſance, & ce que ſont encore toutes celles qui conſervent l'eſprit primitif de leur Inſtitut: faſſe le Ciel que les pernicieuſes maximes du Siécle n'en approchent jamais, & qu'elles ſoient toûjours les azyles ſacrés de la plus pure Morale de l'Evangile; car ſi l'eſprit du Monde venoit jamais à franchir les barriéres de l'état Réligieux; ſi l'eſprit du Siécle trouvoit entrée dans ces vénérables ſolitudes, ſes plus pernicieuſes maximes y regneroient bien-tôt avec empire, & y feroient d'étranges dégats.

Les paſſions ne ſont jamais plus aigres ni plus malignes que dans les perſonnes dévotes de profeſſion, ou Réligieuſes par état, quand ces perſonnes manquent de vertu. Dans les ſéculiers, & dans les indévots, les paſſions ſont d'ordinaire impétueuſes, & bruïantes; leur colère ſurtout, eſt plus tumultueuſe, elle ſe répand en injures, & en ménaces; mais le plus ſouvent elle s'évapore par là, & ils conſument leur vangeance en paroles; tout le fiel ceſſe avec le bruit. Mais quand la paſſion eſt reſſerrée dans des bornes étroites, quand elle eſt muette; quand la profeſſion qu'on fait publiquement d'être dévot ou Réligieux, arrête du moins ſes ſaillies au dehors, elle ſe concentre au dedans; & faiſant moins de bruit, elle n'en a que plus de malignité, & plus de durée.

Une averſion ſourde, une haine muette ſont plus malignes, & plus à craindre que ces inimitiés déclarées, contre leſquelles on eſt en garde; les autres tirent toûjours à coup ſûr. Les haines cachées fermentent, & la vangeance même ne les éteint point.

Une perſonne de Communauté à qui la réputation de haute vertu donne du relief, ſi elle ſe repaît de ce faux éclat, ſi l'orgueil domine dans ſon cœur; ſi elle aime plus la réputation d'homme vertueux, que la vertu même; ſi elle eſt peu mortifiée, & encore moins intérieure: on ne l'offenſe jamais impunément. Lui témoigner qu'on ſe défie de ſa vertu, lui découvrir un orgueil ſécret dans ſon zèle, paroître eſtimer peu ſes talens: offenſes, injures, inſultes irrémiſſibles; peu de ces cœurs prévenus d'une trop bonne opinion d'eux-mêmes, qui revienne jamais de l'alienation. On a beau les prévenir par cent honnêtetés; la penſée, le ſouvenir de les avoir une fois démaſqués, rend inutiles, empoiſonne même tout ce qu'on peut faire pour les gagner: paroles obligeantes, civilités officieuſes, ſervices rendus à propos: le cœur a été une fois piqué, la playe eſt mortelle. Une perſonne ſéculiére, un homme qui ne ſe pique pas d'être devot, pardonne tôt ou tard un mot déſobligeant, une offenſe; une politeſſe le gagne; un ſervice, un bien-fait, lui font oublier pour toûjours une injure reçûë; on n'en a pas ſi bon compte d'un prétendu dévot: ſes reſſentimens ſont éternels. Et voilà les fruits naturels de la Morale de ce Siécle: quel affreux contraſte, bon Dieu, quand elle eſt miſe en Paralléle avec la pure Morale de JESUS-CHRIST!

Inſtruit autant que ces perſonnes le ſont, des pre-

premiéres vérités de la Réligion, des Oracles de JESUS-CHRIST, de l'inaltérable vigueur de la Loi, de la pureté, de la ſainteté de la Morale de l'Evangile, touchant le pardon des injures: Comment peut-on être tranquille avec un cœur flétri à l'égard de ſes freres, & peut-être ulceré? la conſcience n'eſt jamais auſſi muette que le reſſentiment; cela eſt vrai, mais la trop bonne opinion de ſoi-même eſt une odeur qui étourdit. Un dévot orgueilleux canoniſe juſqu'à ſes défauts; & ſa haine eſt toûjours déguiſée ſous le nom de gloire de Dieu, & de zèle.

On ne ſe vange pas; mais pardonne-t-on? Cette joye maligne qu'on reſſent des humiliations, des déplaiſirs, des chagrins de ſon antagoniſte, eſt-elle l'effet d'une charité fort Chrétienne? Certains traits piquans qu'on laiſſe échaper contre ſa réputation, certaines alluſions malignes pour le décrier; un ſouris moqueur quand on le louë, un applaudiſſement outré quand on le blâme; un ſilence affecté quand on rend juſtice à ſa vertu; un ſecret dépit, ſouvent même peu diſſimulé, quand on reconnoît ſon mérite; qu'eſt-ce que tout cela, ſi ce n'eſt une continuité de vangeance d'autant plus maligne, qu'elle mord, qu'elle déchire, qu'elle empoiſonne plus ſourdement. Un faux dévot, une perſonne dévouée à Dieu par état, & qui dément par ſes Mœurs la ſainteté de ſa profeſſion, ne pardonnent guère. Comme la charité ne regne pas dans leur cœur, dès que le fiel y eſt, il y reſte. Quel malheur ſi la corruption du Siécle pénétroit juſques dans le lieu ſaint, où l'air doit être toûjours ſi pur! Saprice avoit l'honneur d'être Confeſſeur de JESUS-CHRIST; il avoit ſoutenu cette auguſte qualité dans les tourmens; mais pour n'a-

voir

voir pas voulu pardonner une légère injure, quelque ſoumiſſion, quelque réparation qu'on lui en fit au pied même de l'échafaut : ce prétendu dévot vindicatif, perd ſur l'échafaut même, la couronne du martyre par ſon apoſtaſie. Dieu n'admet jamais dans ſon Royaume, quiconque a le cœur dur au pardon.

On peut dire qu'un des principaux points de la Morale Chrétienne, c'eſt la droiture, & la pureté d'intention ; elle fait en quelque façon, tout le mérite des meilleures actions ; ſans elle nulle qui ſoit de miſe ; nulle vertu dans le Chriſtianiſme ſans la pureté d'intention ; c'eſt elle qui donne le caractère aux actions, conformément à cet
Matt. 6. ℣. 22. Oracle de JESUS-CHRIST même : *Lucerna corporis tui eſt oculus tuus.* Votre œil eſt le flambeau de votre corps ; ſi vous avez l'œil net, tout votre corps ſera éclairé ; mais ſi vous avez l'œil gâté, tout votre corps ſera dans les ténèbres. Tous les Interprêtes conviennent que la pureté d'intention, eſt le ſens de cette métaphore. Si l'œil eſt gâté, s'il eſt aveugle, tout le corps eſt, & marche dans les ténèbres, fut-ce en plein jour. C'eſt-à-dire, ſi on n'a pas en vûë la gloire de Dieu, la pure volonté de Dieu dans tout ce qu'on entreprend, dans tout ce qu'on déſire, dans tout ce qu'on fait ; ſi Dieu n'eſt point le principal motif de toutes nos actions ; quelque ſpécieuſes, quelque louables que ces actions ſoient en elles-mêmes, elles ſont ſans mérite pour l'autre vie, elles ſont de mauvais alloi, & de bas titre ; l'al-
Ibid. liage en ôte le prix. *Si autem oculus tuus fuerit nequam*, ajoûte JESUS-CHRIST continuant la mê-

même métaphore, *Totum corpus tuum tenebrosum erit.* Dieu ne regarde point l'action préciſément, il fait ſinguliérement attention au motif. Les aumônes que mettoient dans le tronc les Phariſiens, étoient magnifiques : le Sauveur les réprouve, parce que ce n'étoit que par oſtentation que ces hypocrites donnoient à pleines mains. JESUS-CHRIST au contraire louë, exalte deux petites piéces, qui enſemble faiſoient un peu moins de deux liards de notre monnoye, qu'une pauvre Veuve met au tréſor du Temple. *Verè dico vobis, quia vidua hæc pauper plus quàm omnes miſit.* Je vous dis en vérité, que cette pauvre Veuve qui n'a eu que Dieu ſeul pour motif de ſa petite aumône, a plus mis que tous les autres. Dieu ne fait attention, & il n'a égard qu'au motif. *Luc.* 21. *v.* 3.

Cette pauvre femme a plus donné que les autres : tel même qui n'auroit pû rien donner du tout, auroit encore donné plus qu'elle. Ouï, le déſir ſincère de donner tient véritablement lieu de don auprès du Seigneur ; Dieu compte pour avoir reçû de moi, tout ce que je voudrois ſincèrement lui avoir donné. Heureuſe condition du Chrétien, s'écrie ici un pieux & ſavant Interprête ; heureuſe condition du Chrétien qui ſert un Maître aſſez éclairé pour ne rien ignorer de ce qu'on fait, & de ce qu'on voudroit faire pour lui ; aſſez généreux pour tenir également compte de l'un, & de l'autre ; & aſſez puiſſant pour récompenſer juſques aux moindres œuvres, juſques aux plus foibles déſirs.

Si radix ſancta, dit ſaint Paul, & *rami*. Si la racine eſt ſainte, les branches le ſont auſſi. Que doit-on attendre d'un arbre, dont la racine eſt gâtée, ſi ce n'eſt qu'il pouſſe du bois, qui n'aura *Rom.* 11. *v.* 16.

n'aura preſque aucune sève, & qu'il porte des fruits qui ſeront de mauvais goût, & ſe corrompront facilement? mais ſi la racine eſt ſaine, tout l'arbre ſera beau, & produira de bons fruits. Auſſi la bonté & la perfection des actions, dépend de la pureté de l'intention, qui en eſt comme la racine; & plus l'intention qui les fait produire eſt pure & droite, plus elles ſont vertueuſes & accomplies; plus elles ſont de prix. Et voilà quelle eſt la Morale de JESUS-CHRIST, ſur cet article.

Mais ſi la Morale de JESUS-CHRIST nous fait un précepte de la droiture, & pureté d'intention, elle condamne avec encore plus de préciſion & de ſévérité, le reſpect humain, & la vaine gloire. La malignité de ce vice conſiſte, en ce que ceux qui en ſont infectés, tâchent de dérober à Dieu, dit ſaint Auguſtin, la gloire qui
1. *Tim.* 1. n'appartient qu'à Dieu ſeul: *Soli Deo honor &*
℣. 17. *gloria.* Dieu eſt jaloux de ſa gloire: il a dit, je
Iſa. 42. ne donnerai ma gloire à perſonne: *Gloriam meam*
℣. 8. *alteri non dabo.* C'eſt une eſpèce de ſacrilége, accompagné toûjours de quelque imbécillité d'eſprit, de s'attribuer un honneur qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul; l'eſtime & les louanges des hommes qu'on recherche, ſont une eſpèce de larcin. Rien n'eſt plus injuſte, & rien n'eſt plus vain, ſelon l'eſprit de notre Réligion, que cette
1. *Cor.* 4. ſotte gloire. *Quid habes quod non accepiſti?* Qu'a-
℣. 7. vez-vous que vous n'ayez point reçû? *Si autem accepiſti, quid gloriaris quaſi non acceperis?* Que ſi vous l'avez reçû, d'où vient que vous vous en glorifiez, comme ſi vous ne l'aviez point reçû? Eſprit, talens, habileté, richeſſes, grand air, bonne mine: vains titres de gloire & de mérite; une ſtatuë de bois doré, n'eſt jamais qu'une

ne ſtatuë de bois ; & de même un ſot couvert de l'étoffe la plus précieuſe, & d'une mine haute & fiére, ſera toûjours un ſot. Ridicule vanité de l'homme ! il ne s'humilie pas de n'être que cendre, & que pouſſiére, de n'avoir été formé que d'un peu de bouë ; & cette bouë qui doit tout à la main toute-puiſſante qui l'a miſe en œuvre, ſe glorifie des avantages qu'elle en a reçûs, & voudroit lui en enlever la gloire. L'orgueïl eſt toûjours une preuve de petit génie ; un vrai mérite n'eſt jamais ſans humilité.

Attendite ne juſtitiam veſtram faciatis coram hominibus, dit le Sauveur du Monde, *ut videamini ab eis.* Le bien que vous faites, gardez-vous de le faire devant les hommes, à deſſein d'être vûs d'eux : autrement il n'y a point de récompenſe pour vous auprès de votre Pere Céleſte. Matt. 6. ℣. 1.

Tout ce que vous faites, dit ſaint Paul, ſoit que vous parliez, ou que vous agiſſiez, faites-le tout au nom de JESUS-CHRIST notre Seigneur : *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jeſu Chriſti.* Soit donc que vous mangiez, ſoit que vous bûviez, ou que vous faſſiez quelque autre choſe, nous dit ailleurs le même Apôtre, faites tout pour la gloire de Dieu : *Sive ergo manducatis, ſive bibitis, ſive aliud quid facitis : omnia in gloriam Dei facite.* Voilà la Morale Chrétienne. Coloſſ. 3. ℣. 17. 1. Cor. 10. ℣. 31.

Perſonne n'ignore quelle eſt la doctrine de JESUS-CHRIST ſur l'humilité ; elle doit faire en partie le caractère des Chrétiens, étant la baſe de toutes les vertus chrétiennes. Certainement à qui a la Foi, à qui a de la Réligion, il ne faut qu'un peu d'eſprit, pour ainſi dire, de la droiture, & du bon ſens, pour avoir de bas ſentimens de ſoi-

même. L'orgueïl eſt une enflure de cœur, par laquelle l'homme ſe groſſit lui-même, & rehauſſe ſon idée ; nul bon eſprit qui ne voye que cette enflure n'eſt pleine que de vent. Une des plus ordinaires leçons de JESUS-CHRIST, c'eſt de l'humilité.

Lorſque vous ſerez invité à quelque répas, nous dit-il, allez vous mettre à la derniére place:
Luc. 14. ℣. 10. *Cum vocatus fueris, vade, recumbe in noviſſimo loco.* Quiconque s'élève, dit-il ailleurs, ſera humilié ; & quiconque s'humilie, ſera élevé :
Luc. 18. ℣. 14. *Omnis qui ſe exaltat, humiliabitur ; & qui ſe humiliat, exaltabitur.* Dans le Monde, & ſelon l'eſprit du Monde ceux qui ſont élevés ſur les autres par la Nobleſſe de leur naiſſance ; par la diſtinction de leur rang, par leur dignité, par leur mérite perſonnel, par leurs richeſſes, ſont jaloux de leur rang, & veulent être diſtingués par les honneurs qui leur ſont dûs, & par leur place : Pour vous, dit ce divin Sauveur, n'en uſez pas de même : mais que celui qui eſt le plus grand parmi vous, devienne comme le plus petit ; & que celui qui tient le premier rang, ſoit
Luc. 22. ℣. 26. comme le ſerviteur de tous les autres : *Vos autem non ſic, ſed qui major eſt in vobis fiat ſicut minor: & qui præceſſor eſt, ſicut miniſtrator.*

Ce n'eſt point ici un rafinement de ſpiritualité, ni des leçons qu'on faſſe aux ſeuls dévots, ou à des ames d'une ſainteté éminente ; c'eſt la pure Morale de JESUS-CHRIST, enſeignée, intimée généralement à tous les Fidèles. Nul qui en ſoit exemt ; les Grands du Monde, comme les plus petits de leurs ſujets ; les grands génies comme ſes eſprits les plus bornés ; l'homme de qualité comme le plus petit Artiſan ; l'homme d'Egliſe, comme le Laïque : tout Chrétien de quelque rang,

rang, de quelque condition qu'il ſoit, doit par un principe de Réligion, & par ce précepte, être humble; l'humilité ne doit pas être ſeulement la baſe de toutes les vertus chrétiennes, elle eſt encore, s'il eſt permis de parler de la ſorte, une vertu de raiſon, & de bon ſens.

JESUS-CHRIST au reſte, par cette divine Morale; n'a pas prétendu confondre la ſubordination des états, ni la différence des conditions; Dieu en eſt lui-même l'auteur, & il les autoriſe. Ce divin Sauveur ne prétend pas non plus par cette ſainte Morale, condamner le mérite, & anéantir ſes prérogatives & ſes droits; il veut ſeulement nous déclarer, & nous apprendre qu'au milieu même des dignités, au milieu du plus brillant éclat, & des richeſſes, on doit être humble de cœur, & non pas ſeulement dans ſon eſprit & en paroles: *Diſcite à me quia mitis ſum*, & *humilis corde*. Il veut que bien loin de ſe laiſſer éblouïr par tant de faux brillans, on n'ait au au milieu des honneurs, & des dignités, que de bas ſentimens de ſoi-même, & qu'on ne perde jamais de vûë ſon néant. *Matt.* 11. *v.* 29.

Il veut enfin ce Maître ſi éclairé, ce ſouverain Légiſlateur, qui juge ſi juſte de tout, comme étant la ſageſſe même, il veut que ceux des Chrétiens qui vivent dans l'indigence, & dans l'obſcurité, ſe faſſent honneur, ſe glorifient de la baſſeſſe de leur condition, & de l'humiliation où ils ſont nés, & où ils vivent; parce que cette condition humble, & obſcure étant plus reſſemblante à celle que JESUS-CHRIST a choiſie durant ſa vie mortelle: elle eſt véritablement un ſujet de gloire, & un véritable titre de nobleſſe pour eux. Ainſi le penſera-t-on, ainſi en jugera-t-on à la mort, où l'on juge ſi ſainement de toutes choſes;

ſes ; ainſi en jugera-t-on durant toute l'éternité:
Jac. 1. ℣. 9. *Glorietur frater humilis*, dit l'Apôtre S. Jaques, *in exaltatione ſuâ.*

Que le riche au contraire, continuë le même Apôtre, que ceux qui ſont dans la proſpérité: *dives autem*, que ceux qui vivent dans les honneurs & dans l'éclat ; ceux qui étant Chrétiens vivent dans l'abondance, qu'ils gémiſſent ſur leur ſort; & que réconnoiſſant combien leur condition eſt contraire à celle que JESUS-CHRIST a embraſſée, ils s'humilient à la vûë d'une condition qui ne brille que d'un faux éclat ; qui ne repait les gens que de faux biens, dont les fleurs ſemblables à celles des prairies qu'on voit éclore, briller, & ſe flétrir dans le même jour, n'ont qu'une odeur qui entête ; qu'ils s'humilient enfin à la vûë d'une condition pleine de dangers pour le ſalut ; & dont tout l'éclat, quelque éblouïſſant qu'il ſoit, s'éteint pour toûjours à la mort ; condition qu'on regardera éternellement dans le Ciel, & même dans l'Enfer, comme de toutes les conditions de la vie la plus à plaindre. Que ces prétendus heureux du Siécle donc gémiſſent ſur leur ſort, qu'ils ſoient continuellement en garde contre les piéges, & contre le poiſon ; qu'ils ne ſe faſſent honneur que de l'humiliation que leur doit inſpirer la perſuaſion où ils doivent être, d'avoir été les plus mal partagés ; & qu'ils ne ſe glorifient que dans les ſentimens chrétiens, & juſtes qu'ils doivent avoir du vuide des biens créés, & du néant de toutes les grandeurs humaines :
℣. 10. *Dives autem glorietur in humilitate ſua ; quoniam ſicut flos fœni tranſibit.*

Voilà la Morale de JESUS-CHRIST ; voilà l'inaltérable, & ſeule règle des Mœurs dans le Chriſtianiſme. Faiſons maintenant le Paralléle des

des Mœurs de ce Siécle, avec cette Divine règle des Mœurs : nous en trouverons le plan, & les preuves dans le commerce de la vie civile.

Pour ſavoir ſi c'eſt dans le commerce de la vie civile que regne aujourd'hui cette pureté d'intention qui doit caractériſer toutes les actions Chrétiennes ; on n'a qu'à conſulter tous les membres de cette même ſociété. Dieu eſt-il le motif, & la fin de tous les projets, de toutes les entrepriſes, de toutes nos œuvres ? Le précepte de réferer à Dieu toutes nos actions par une intention, ſinon actuelle & formelle, au moins virtuelle & implicite, comme dit ſaint Thomas, n'eſt pas pour les ſeuls Saints, & pour les ſeuls dévots ; ce précepte, comme on dit, eſt généralement pour tous les Chrétiens ; & tous les Chrétiens aujourd'hui ſe font-ils un devoir, une loi de ce précepte ?

En quel Siécle a-t-on eu plus de raiſon de dire, qu'en celui où nous vivons ? *Omnes quæ ſua ſunt quærunt, non quæ ſunt Jeſu-Chriſti.* Philip. 2. ℣. 21. Tous cherchent aujourd'hui leurs interêts, & non les interêts de JESUS-CHRIST. Quand ſaint Paul ſe plaignoit que les interêts de JESUS-CHRIST étoient oubliés même par les ouvriers Evangéliques, dit un habile Interprête ; avoit-il déja vû des Miniſtres avares, ou ambitieux, ne chercher dans le Sanctuaire que l'opulence, le faſte, & l'honneur ? Avoit-il vû des Paſteurs timides devenir muets à la vûë du loup, qui égorgeoit le troupeau ? En avoit-il vû de perfides tourner contre l'Egliſe les armes qu'elle leur avoit confiées pour combattre ſes ennemis, & pour défendre

fendre ſes enfans de l'eſprit de parti, & de révolte?

Quand le ſaint Apôtre faiſoit ces réproches aux Philippiens, avoit-il vû beaucoup de fidèles qui ne conſultaſſent dans tout le commerce de la vie civile, que leur cupidité, & leur ambition; & qui ſacrifiaſſent même les interêts de Dieu, à leurs propres interêts, & à leur propre gloire? ce que ces heureux jours de ferveur & de ſainteté ne connoiſſoient pas; notre Siécle ſeroit-il fort en peine d'en trouver des exemples? Avouons-le, rien n'eſt plus rare aujourd'hui que ce précieux fruit de la Morale Chrétienne; vertu du moins peu commune que cette délicate pureté d'intention.

Ce n'eſt pas ſeulement dans cette multitude de Chrétiens peu dévots, que ce déſintereſſement de tout interêt propre eſt rare; ceux qui font profeſſion d'une vertu plus exemplaire, ſont-ils toûjours ſur cet article plus déſintereſſés? L'amour propre n'eut peut-être jamais plus à cœur ſes propres interêts. On diroit que la dévotion eſt aujourd'hui à la plûpart, un titre qui autoriſe une délicateſſe outrée ſur la réputation, & une recherche fine, & continuelle de leur propre gloire. Dans combien de gens aujourd'hui le prétexte ſpécieux même de la pure gloire de Dieu, n'eſt-il qu'un rafinement de vanité, & un leurre qui éblouït, & qui fait taire la conſcience? Ceux mêmes qui crient le plus haut, & qui écrivent le plus pathétiquement contre ce vice, n'en ſont pas toûjours les plus exempts. On peut par vanité, déclamer avec le plus d'ardeur même contre la vaine-gloire; ſans une vertu bien épurée: l'eſprit eſt très-ſouvent la dupe du cœur en fait de dévotion. Jamais Siécle peut-

être

être ne fut plus en état d'en donner des preuves que le nôtre.

Omnes quæ ſua ſunt quærunt. Vit-on jamais le cœur humain moins déſintereſſé que dans ce Siécle? l'interêt aujourd'hui marche toûjours le premier en toutes choſes; c'eſt proprement l'interêt ſeul qui fait agir dans les choſes mêmes, où l'on paroît le moins intereſſé. Trouvez une amitié pure, conſtante, déſintereſſée, à l'épreuve de tous les évenemens de la vie; exempte de toute viciſſitude, ſans diſſimulation, & ſans fard. Ce qu'on nomme aujourd'hui amitié, n'eſt à proprement parler, qu'un commerce d'interêt, où l'amour propre ſe propoſe toûjours quelque choſe à gagner. On ne cherche que ſa ſatisfaction, on s'aime ſoi-même dans l'amitié qu'on a pour les autres. Cette propre ſatisfaction change-t-elle: l'amitié languit, & s'éteint. Preuve ſenſible que Dieu n'a nulle part aux affections de l'ame.

Omnes quæ ſua ſunt quærunt, non quæ ſunt Jeſu-Chriſti. Cherche-t-on purement Dieu, du moins dans les exercices du zèle? Il eſt à ſouhaiter que tous les Miniſtres des Autels n'ayent que Dieu ſeul en vûë dans leurs ſacrées fonctions; & que les ouvriers Evangéliques ne cherchent que la pure gloire de Dieu dans leur ſaint miniſtère; mais quand un vil interêt, & une avarice ſordide, font négliger à ceux-là le ſoin, & la décence même des Autels; & qu'on voit ceux-ci ne courir qu'après une vaine réputation, une gloire encore plus vaine. Peut-on trouver dans leurs fonctions les plus ſacrées, une grande pureté d'intention?

Dès que le mercénaire ſe trouve dans le Miniſtre du Seigneur, quelle gloire Dieu peut-il

tirer de ſon miniſtère? *Et erit ſicut populus, ſic*
Iſa. 24. *Sacerdos.* Quel malheur, lorſque la conduite &
v. 2. les Mœurs confondent le Prêtre avec le peuple! Même avidité pour les biens créés; même vivacité dans les paſſions; même goût pour la mondanité; mêmes ſentimens ſur la Réligion; même licence dans le commerce de la vie civile. Notre Siécle eſt-il tout-à-fait exempt de cette contagion?

Peu de Siécles plus fécond en Orateurs Chrétiens. L'éloquence de la Chaire égale pour le moins celle du Barreau; quelle nobleſſe, pour la plûpart, dans les ſentimens, quelle juſteſſe dans l'expreſſion, quelle élevation, quel brillant dans les penſées! on ne prêcha jamais avec plus d'art, & de politeſſe: mais ne prêcha-t-on jamais avec plus de piété, & d'onction?

Ce fut la prédication de ſaint Pierre, qui convertit ſur l'heure même plus de trois mille perſonnes; ce furent les prédications de ſaint Paul, qui en ſi peu de tems convertirent toute la Grèce; c'eſt en prêchant nuëment l'Evangile à toutes les nations, que tous les Apôtres ont converti à la Foi de JESUS-CHRIST, toute la Terre; eſt-ce en leur faiſant des diſcours fleuris & ſués? Eſt-ce par une éloquence toute mondaine que ſe ſont faites toutes ces converſions merveilleuſes? Mes diſcours, & mes prédications, dit ſaint Paul, écrivant aux Corinthiens, n'avoient rien des diſcours inſinuans de la ſageſſe humaine; mais l'Eſprit Saint, & ſa vertu y étoient viſibles: *Sermo meus, & prædicatio mea, non in*
1. Cor. 2. v. 4. *perſuaſibilibus humanæ ſapientiæ verbis, ſed in oſtenſione Spiritûs & virtutis.* Y a-t-il aujourd'hui

d'hui beaucoup de Prédicateurs qui en puiſſent dire autant? Doit-on être ſurpris s'il y a peu de fruits de tant de diſcours purement oratoires, ſur les plus frapantes vérités de l'Evangile, & de la Réligion?

A Dieu ne plaiſe, qu'on veuïlle condamner ici le ſoin qu'on prend de faire un diſcours juſte & châtié; de s'expliquer avec force & préciſion; & de prêcher avec une éloquence mouëlleuſe & chrétienne; une négligence affectée ſur ce point eſt, ou la marque vicieuſe d'une trop bonne eſtime de ſoi-même, & de ſes talens; ou l'effet d'une pareſſe auſſi blâmable. Ce qui révolte dans ce Siécle, c'eſt cette multitude de Précheurs intrus par pure oſtentation dans le ſacré miniſtère, dont toute l'étude va à briller, par un entaſſement de mots choiſis, & de phraſes vuides de ſens, & inſipides. Ceux qui prêchent avec tant d'art & de juſteſſe, ſe prêchent eux-mêmes bien plus que l'Evangile. Que de Sermons aujourd'hui qui ne ſont que des diſcours Académiques; le goût du Siécle eſt beaucoup pour les fleurs de l'éloquence, & peu pour les fruits de la Divine parole; avoir bien prêché aujourd'hui, ce n'eſt pas toûjours avoir touché ſes auditeurs, c'eſt avoir plû.

On peut dire, ce ſemble, que l'abus qu'on fait du miniſtère de la prédication, ne fut peut-être jamais ſi univerſel, & n'alla peut-être jamais ſi loin; auſſi jamais tant de prédications, & jamais ce ſemble moins de fruits de ce miniſtère ſacré, reſervé à l'explication des Myſtères, ou à la perſuaſion de la Morale & des Préceptes, & non pas à ces Sermons d'éclat où l'imagination a plus de part que la raiſon, & la Réligion; & où l'Orateur ſonge moins à édifier qu'à plaire. Combien

bien de gens aujourd'hui confondent la Chaire avec le Théatre, & donnent des ſcènes, au lieu de Sermons. Un Poëme n'eſt pas travaillé avec plus d'art, qu'un diſcours Chrétien. Combien de faiſeurs de Panegyriques ont plus en vûë leur propre gloire, que celle des Saints; & cherchent bien plus à être loués des auditeurs, qu'à les porter à imiter les vertus des Saints, dont ils font le panegyrique. On veut que l'eſprit y brille; peu importe que l'onction, que la dévotion y manquent; on veut être applaudi; peu importe que les Saints ſoient peu imités.

On ne néglige pas même dans ſes habits, dans ſon air, dans ſa perſonne une propreté théatrale; geſtes, action, inflexion de voix recherchée, tout eſt étudié. On s'exerce pour la Chaire, comme les Acteurs pour le Théatre; eſt-ce toûjours pour convertir le pécheur qu'on prend tant de meſures, ou ſeulement pour l'honneur & la réputation du Prédicateur?

Tel monte en Chaire ſans autre talent, ni vocation, que le déſir, ou le béſoin d'un Bénéfice; combien de prétendus zélés intereſſés! la rétribution eſt-elle toûjours un plus foible motif, que le ſalut des ames? On ſe conſole aiſément que les ames ſe perdent; mais ſeroit-on auſſi-tôt conſolé, ſi l'on étoit fruſtré de la rétribution? C'eſt le ſalaire, dit-on, des ouvriers Evangéliques; mais eſt-on ouvrier Evangélique, quand on ne travaille que pour ſa propre gloire, & pour le ſalaire, & que Dieu n'y entre pour rien?

Notre Siécle nous fournit encore un autre abus touchant le ſacré miniſtère de la Chaire. Un homme d'Egliſe a de l'ambition, mais peu d'eſprit, ou de talent, & encore moins d'application, & d'étude. N'importe, ſa bourſe ſupplée

à ſon ignorance, & à ſon peu de talent. On vend aujourd'hui des Sermons, tout comme on vend des Tragédies; le prix répond toûjours à la réputation de l'Auteur, & au mérite de la piéce. Quel trafic, bon Dieu, plus odieux, & plus indigne du ſacré miniſtère de la Chaire? mais eſt-on ouvrier Evangélique, quand on eſt Prédicateur à ce prix?

Faiſons ici le Paralléle de la plûpart des Prédicateurs de ces derniers tems, avec ceux des premiers Siécles: des Apôtres, & des hommes Apoſtoliques qui leur ont ſuccedés: les Chryſoſtomes, les Ambroiſes, les Auguſtins, les Leons, les Gregoires; & ſans remonter même ſi haut: les Vincens Ferriers, les François Xaviers, & tant d'autres encore plus voiſins de ces derniers tems. Notre Siécle même nous en a fait voir de ces Orateurs Chrétiens, qui quelque inimitables qu'ils ſoient dans leur éloquence Chrétienne, par l'énergie de leur raiſonnement, par la juſteſſe, la politeſſe même de leurs expreſſions, par la nouveauté, la ſolidité de leurs penſées; peuvent néanmoins ſervir de modèle par leur maniére ſi Chrétienne, & par cette piété, cette onction ſi ſenſiblement répanduë dans leurs diſcours. Qu'on ne cherche dans cet auguſte miniſtère que la pure gloire de Dieu, & le ſalut des ames; que ce ſoit Dieu qui nous y appelle, on prêchera toûjours excellemment, parce qu'on ne prêchera jamais ſans fruit.

On peut dire que la vraye humilité qui eſt celle du cœur, eſt comme la baſe de toute la Morale Chrétienne; ſans humilité dans le Chriſtianiſme

tianiſme nulle vertu. JESUS-CHRIST s'eſt contenté de nous faire ſeulement des leçons de pluſieurs autres vertus ; mais pour l'humilité, il ajoûte à ſes admirables & fréquentes leçons, ſon exemple : *Diſcite à me quia mitis ſum & humilis corde.* Pouvoit-il nous propoſer quelque choſe de plus perſuaſif? Mais pouvoit-il nous démontrer plus viſiblement l'indiſpenſable néceſſité qu'a tout Chrétien d'être humble ; ſans quoi il ne peut y avoir ni ſainteté, ni dévotion, ni même de ſalut? Un Dieu humilié eſt certainement un grand motif à tous les Chrétiens, d'être humbles. Voyons maintenant ſi les Mœurs de ce Siécle ſont d'accord avec cette Morale ; & ſi l'humilité étant la baſe des vertus Chrétiennes, eſt aujourd'hui la vertu favorite, ou du moins ordinaire & commune de tous les Chrétiens?

Il eſt étonnant que de tous les vices de l'homme, le plus naturel, celui même dont il eſt plus difficile de nous guérir, ce ſoit l'orgueïl. Car quelles précautions, pour ainſi parler, Dieu n'a-t-il pas pris pour nous en défendre? Et quelles raiſons plus ſenſibles, plus expérimentales, plus convainquantes pouvons-nous avoir d'en être exemts ! La bouë de notre naiſſance, la corruption du ſépulcre, la plûpart des infirmités qui nous ſont communes avec les plus vils animaux ; nos paſſions, nos foibleſſes, nos erreurs, notre ignorance : tout cela nous porte, nous force même à avoir de bas ſentimens de nous-mêmes, à nous humilier. Fût-on né Souverain & dans l'éclat, eût-on été nourri dans le faſte & dans l'abondance : on eſt mortel, on eſt terreſtre, on eſt aveugle, impuiſſant, variable, ſujet à bien d'humiliantes infirmités ; nous ne ſommes rien de notre fond ; le néant eſt le titre pri-

primordial de notre commune origine : & nous ne laiſſons pas d'être orgueïlleux : Voilà ce qui doit frapper tout homme raiſonnable ; certainement rien ne nous doit humilier davantage, que notre orgueïl.

A la vérité, la raiſon, le ſeul bon ſens ont pû deſſiller les yeux de l'eſprit, & nous faire voir notre néant ; mais depuis le péché, ces lumiéres ont toûjours été trop foibles pour percer les brouïllards d'un cœur corrompu ; & voilà ce qui a fait que l'orgueïl a été de tout tems la paſſion dominante, & comme le grand mobile des projets, des entrepriſes, & de la plûpart des actions des hommes. Il n'y a que le Chriſtianiſme qui ait pû guérir cette enflure naturelle du cœur humain. Cette cure étoit reſervée à la ſainteté, à la pureté de la Morale de l'Evangile ; il a fallu un Dieu-homme humble, & humilié, pour apprendre efficacement à l'homme à n'être plus orgueïlleux.

Il l'a appris : l'humilité de cœur a caractériſé tous les Fidèles, elle a attaqué directement l'amour propre, & elle n'a ceſſé de travailler à l'anéantir juſques dans le cœur. Mais cette indiſpenſable vertu eſt-elle fort commune aujourd'hui ? caractériſe-t-elle tous les Chrétiens de ce Siécle ? Voilà ce qui va faire un odieux contraſte, dans le Paralléle des Mœurs de ce Siécle, avec la Morale de JESUS-CHRIST.

Tous les hommes naiſſent avec un fond d'orgueïl ; mais on peut dire que ce fond ne fut jamais tant cultivé que dans ce Siécle. Les premiéres, ou du moins les plus fréquentes leçons qu'on fait aux jeunes gens d'une naiſſance diſtinguée, c'eſt de leur dire ſans ceſſe de ne jamais rien faire qui ſoit indigne de leur qualité, & de

ſe

ſe ſouvenir par-tout de leur naiſſance. Il ſeroit bien à propos en effet qu'ils ſe ſouvinſſent de leur naiſſance, mais dans un ſens bien plus chrétien que celui qu'on prétend leur inſpirer. Le ſouvenir des foibleſſes, des pleurs, du triſte & pitoyable état naturel de leur naiſſance, pourroit ſervir de contrepoiſon à l'orguëil que leur inſpirent leurs Parens. La naiſſance du plus grand Prince, dit le Sage, eſt toute ſemblable à celle du plus vil eſclave : même indigence, même impuiſſance, mêmes infirmités. La Cour de celui-là, le Palais où il naît, le reſpect & les ſervices qu'on lui rend, tout cela eſt bien différent de la chaumiére, de la misère, de l'abandon où naît celui-ci, mais on doit avouer que tout eſt ſemblable dans leur perſonne. Tout comme à la mort des Grands, & du plus bas peuple; tout eſt ſemblable : même langueur, même ſueur, même frayeur, même fin de la vie; il eſt vrai qu'on enterre dans un Cimétiére le valet, & qu'on dreſſe un ſuperbe Mauſolée pour y enfermer le corps du Prince ; mais quelle différence trouve-t-on dans les cendres que renferme le Tombeau magnifique, & dans celles qui reſtent dans le Cimétiére où a été enterré l'eſclave & le valet ? Voilà des réflexions bien propres à guérir l'orguëil des hommes, ou du moins à les tempérer.

On a grand ſoin aujourd'hui dans le Monde, d'exhorter les jeunes gens à ſe ſouvenir de la nobleſſe de leur naiſſance : les exhorte-t-on autant à ſe ſouvenir de la ſainteté de leur Réligion ? Ne faites jamais rien, leur dit-on, qui ſoit indigne d'un Gentilhomme : leur dit-on auſſi ſouvent; ne faites jamais rien qui ſoit indigne d'un homme Chrétien ? Ce n'eſt pas là la Morale de notre

Sié-

Siécle. L'orguëil eſt la belle paſſion des gens du Monde, & l'humilité celle des véritables Chrétiens : faites le Paralléle de ces deux Morales?

A la vérité l'orguëil eſt de tous les tems, mais on peut dire qu'il ne fut jamais ni ſi univerſel, ni ſi dominant que dans ces derniers Siécles ; auſſi ne vit-on peut-être jamais plus de libertinage de cœur & d'eſprit que dans ces derniers tems. Quel tas monſtrueux d'erreurs en matiére de Foi ! avec quelle licence effrénée a-t-on vû regner l'eſprit de parti ! avec quelle effronterie s'eſt-on révolté contre l'Egliſe! déplorables effets de l'orguëil. Cette malheureuſe paſſion n'a pas plûtôt dominé, qu'on a vû l'héréſie ſe répandre en torrent dans toute l'Europe, comme la corruption du cœur accompagne ordinairement le libertinage d'eſprit ; l'inondation a été preſque générale dans ces derniers Siécles. On ne doit pas attendre plus de modération de l'orguëil dominant.

Quand on penſe à tout ce que JESUS-CHRIST nous a dit du mérite, & de l'excellence de l'humilité Chrétienne, & à tout ce que la Morale de l'Evangile nous apprend de cette ineſtimable, & indiſpenſable vertu ; & que l'on conſidère combien cette importante vertu eſt rare dans ce Siécle ; n'a-t-on pas ſujet de gémir avec le Prophéte, en voyant combien il y a peu d'édifices bâtis ſur le roc ? auſſi ne doit-on pas être ſurpris s'il y en a tant qui ſe démentent.

L'humilité Chrétienne eſt une vertu intérieure qui anéantit l'homme devant Dieu ; & qui lui fait ſouffrir les injures, les affronts, & les perſécutions

ſécutions ſans impatience, & ſans murmure; c'eſt une connoiſſance de ſes misères, & de ſon néant, qui fait que l'on eſt vil à ſes propres yeux, & que l'on ſe juge digne de toutes ſortes d'abaiſſemens, & d'humiliations. L'amour propre peut compatir avec les autres vertus: mais rarement avec l'humilité; auſſi ne trouve-t-on jamais cette vertu, ſans mortification intérieure. On peut dire qu'on eſt payé en quelque maniére, des autres vertus par l'admiration qu'elles cauſent; mais l'humilité toûjours obſcure, eſt ordinairement inconnuë, n'excite point d'applaudiſſemens; & voilà auſſi ce qui contribuë ſi fort à la rendre ſi rare.

Chercher l'humilité Chrétienne dans ces perſonnes que l'eſprit du Monde anime, & qui ne ſe repaiſſent que de faſte, de luxe, de diſtinctions, & de vanité: ce ſeroit vouloir trouver une pierre précieuſe formée dans les cendres. L'humilité Chrétienne n'eſt pas ſeulement bannie de tout ce qu'on appelle beau Monde; c'eſt un terme barbare & inconnu aujourd'hui aux mondains. Si dans ces aſſemblées où regne avec éclat la plus recherchée mondanité, & où le luxe le plus exquis eſt étallé avec tant de magnificence, quelqu'un s'aviſoit de parler d'humilité Chrétienne: Bon Dieu, avec quelles ſaillies ſeroit-il généralement hué! Avoir un air hautain, accompagné de beaucoup de fierté; aimer le jeu & le plaiſir; ſe faire honneur de ſa molleſſe & de ſon oiſiveté; faire parade d'un grand fond d'ambition: c'eſt aujourd'hui, pour ainſi parler, une preuve de nobleſſe; cependant tous ces gens ſi brouïllés avec l'humilité Chrétienne, font profeſſion d'être Chrétiens; quelle diſpenſe ont-ils des plus indiſpenſables Loix de la Morale Chrétienne?

Le

Le Bourgeois même, & l'Artisan sont-ils plus humbles ? Hélas ! l'orguëil regne aujourd'hui, & domine dans toutes les conditions. A-t-on fait une médiocre fortune, a-t-on du bien ? on auroit honte ce semble d'être humble. Une sotte vanité fait bien-tôt oublier & sa condition, & sa naissance ; on tâche même de faire oublier aux autres qu'on est roturier, par une affectation risible de propreté, de magnificence même dans les habits, dans les répas, dans les meubles ; on s'imagine qu'on ne sera pas connu sous ce masque. On se trompe : on fait beaucoup de frais pour se rendre ridicule ; comme si un valet qui est habillé en grand Seigneur, & qui fait le personnage d'homme de qualité sur le théâtre, en étoit moins valet. Voilà cependant les scènes plus ordinaires que jamais, que donne aujourd'hui au public notre Siécle. Faites le Paralléle de cet esprit de vanité aujourd'hui si universel, avec l'esprit de la Morale de l'Evangile. Quelle honte pour notre Siécle, & quel malheur pour tous ceux qui suivent étourdiment ses maximes, de voir la Morale de JESUS-CHRIST, on ne veut pas dire dans le mépris, mais du moins, dans un si grand oubli !

Ce n'est pas sous les seules étoffes de prix, que l'orguëil domine dans ce Siécle ; cette artificieuse passion sait regner jusques sous la bure ; & la grisette a quelquefois plus de vanité, que la femme de qualité. Chose étrange ! aujourd'hui tout sert de parure & d'aliment à l'orguëil, jusqu'à l'humilité même. Le Pharisianisme n'est pas étranger à notre Siécle ; cette Secte n'est peut-être pas la moins nombreuse ; il est vrai qu'il n'est point de Secte où le Pharisianisme ne soit adopté. A la vérité la politesse qui regne

plus universellement dans ce Siécle, qu'elle n'a jamais regné en tout autre, emprunte de l'humilité Chrétienne, ces airs doux & gracieux, cet esprit pliant & complaisant, ces maniéres humbles & pleines de déférences, ces termes obligeans & flateurs qui plaisent à tout le Monde, & qui font un homme poli; mais en bonne foi, est-on moins orgueïlleux dans le fond pour avoir des dehors qui imposent? Il est vrai qu'il y a peu de gens qui en soient la dupe. Ceux qui sont souvent les plus polis, regardent en pitié ceux qui comptent beaucoup sur la prétenduë sincérité de cette politesse mondaine. Il n'y a que ceux qui ont pour règle de toutes leurs actions, la pure Morale de l'Evangile, qui soient vrais.

Mais le nombre de ces véritables disciples de JESUS-CHRIST est-il fort grand dans ce Siécle? On n'a pour répondre juste à cette question, qu'à consulter ce Paralléle; qu'on parcoure toutes les conditions, tous les états, tous les âges: les Mœurs de ce Siécle, répondent-elles à la pureté, à la sainteté de la Morale de l'Evangile? Est-elle cette sainte Morale, la règle aujourd'hui de la conduite de tous ceux qui font profession d'être Chrétiens? la règle de toutes les maximes qui regnent le plus universellement dans ce Siécle? la règle de toutes les modes, & des usages les plus autorisés, & les mieux reçûs? la règle enfin de toutes les actions de la vie civile? Nous ne faisons ici qu'ébaucher ce Paralléle; à l'heure de la mort on en verra sensiblement toute la disproportion, & toute la difformité.

Fin du Tome premier.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Croiset, Jean,

Parallele Des Moeurs De Ce Siécle, Et De La Morale De Jesus-Christ

Bd.: 1

Bruxelles (1729)

Asc. 1273-1/2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10261673-7
(null)